

Sophia Brodie

Coulmony



JULIE

OU LA

NOUVELLE HELOÏSE.

TOME PREMIER.

JULIE

OU LA

NOUVELLE HELOÏSE.

Lettres de deux Amans, Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

Quatrieme édition originale, revue & corrigée.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
CHEZ *D. J. CHANGUION.*
MDCCLXXXXI.
Avec Privilège de nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.

PRÉFACE.

Il faut des ſpectacles dans les grandes villes, & des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon tems, & j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un ſiecle où je duſſe les jetter au feu!

Quoique je ne porte ici que le titre d'Éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, & je ne m'en cache pas. Ai je fait le tout, & la correſpondance entiere eſt-elle une fiction? gens du monde, que vous importe? C'eſt ſûrement une fiction pour vous.

Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre eſt mauvais, j'en ſuis plus obligé de le reconnoître: je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été pluſieurs fois dans le pays

des deux amans, je n'y ai jamais ouï parler du Baron d'Etange, ni de sa fille, ni de M. d'Orbe, ni de Milord Edouard Bomston, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie est grossiérement altérée en plusieurs endroits, soit pour mieux donner le change au lecteur, soit qu'en effet l'auteur n'en sût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun pense comme il lui plaîra.

Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de lecteurs. Le style rebutera les gens de goût, la matiere allarmera les gens séveres, tous les sentimens seront hors de la nature pour ceux qui ne croyent pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philosophes: il doit choquer les femmes galantes, & scandaliser les honnêtes femmes. A qui plaîra-t-il donc? Peut-être à moi seul: mais à coup sûr il ne plaîra médiocrement à personne.

Quiconque veut se résoudre à lire ces lettres doit s'armer de patience sur les fautes de langue, sur le style emphatique

& plat, ſur les penſées communes rendues en termes empoulés; il doit ſe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne ſont pas des François, des beaux-eſprits, des académiciens, des philoſophes: mais des provinciaux, des étrangers, des ſolitaires, de jeunes gens, preſque des enfans, qui dans leurs imaginations romaneſques rennent pour de la philoſophie les honnêtes délires de leur cerveau.

POURQUOI craindrois-je de dire ce que je penſe? Ce recueil avec ſon gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philoſophie. Il peut même être utile à celles qui dans une vie déréglée ont conſervé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'eſt autre choſe. Jamais fille chaſte n'a lu de romans; & j'ai mis à celui-ci un titre aſſez décidé pour qu'en l'ouvrant on ſût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille perdue: mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce livre; le mal étoit fait d'avance. Puiſ-

qu'elle a commencé, qu'elle acheve de lire: elle n'a plus rien à risquer.

Qu'un homme austere en parcourant ce recueil se rebute aux premieres parties, jette le livre avec colere, & s'indigne contre l'Editeur; je ne me plaindrai point de son injustice; à sa place, j'en aurois pu faire autant. Que si, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'osoit blâmer de l'avoir publié; qu'il le dise, s'il veut, à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire: je sens que je ne pourrois de ma vie estimer cet homme là.

AVIS DU LIBRAIRE.

On trouvera au commencement du Tome II. la Préface, ou entretien sur les Romans, donnée par Mr. Rousseau après la publication de l'édition originale; on l'a placée-là, parce que ce Tome est moins volumineux que les deux autres.

LETTRES
DE DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I.

A Julie.

IL faut vous fuir, Mademoiſelle, je le ſens bien : j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, & conſeillez-moi.

Vous ſavez que je ne ſuis entré dans votre maiſon que ſur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne ſeroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un ſi beau naturel, j'oſai me charger de ce dangereux ſoin ſans en prévoir le péril, ou du moins ſans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'eſpere que je ne m'oublierai jamais juſqu'à vous tenir des diſcours qu'il ne vous convient pas d'entendre, &

manquer au respect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naissance & à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours; & je m'apperçois que sans y songer vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je sais, il est vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir, & je me serois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décemment d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment frustrer cette tendre mere du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite, & cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous?

Je ne vois, Mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire, que ma peine ainsi que ma faute me vienne de vous, & qu'au moins par pitié pour moi vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos pa-

yens; faites-moi refuser votre porte; chassez-moi comme il vous plaira; je puis tout endurer de vous; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chasser! moi, vous fuir! & pourquoi? Pourquoi donc est-ce un crime d'être sensible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore? Non, belle Julie, vos attraits avoient ébloui mes yeux, jamais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive & d'une inaltérable douceur, c'est cette pitié si tendre pour les maux d'autrui, c'est cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame; ce sont, en un mot, les charmes des sentimens bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on vous puisse imaginer plus belle encore; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme, non, Julie, il n'est pas possible.

J'ose me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité secrette entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altere en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de sentir & de voir, & pourquoi n'oserois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens? Quelquefois nos yeux se rencontrent; quelques sou-

pirs nous échappent en même tems ; quelques larmes furtives.... ô Julie ! si cet accord venoit de plus loin ..... si le Ciel nous avoit destinés .... toute la force humaine ..... ah, pardon ! je m'égare : j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir : l'ardeur de mes desirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur se prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit possible. Jugez si mes sentimens sont purs, par la sorte de grace que je viens vous demander. Tarissez s'il se peut la source du poison qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y sens naître : mais par pitié, détournez de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort ; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos gestes ; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point sans émotion : soyez, hélas ! une autre que vous-même, pour que mon cœur puisse revenir à lui.

Vous le dirai-je sans détour ? Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de réserve avec

moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laissassiez prendre un baiser : vous résistâtes foiblement. Heureusement je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis à mon trouble croissant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah! si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eût été mon dernier soupir, & je serois mort le plus heureux des hommes!

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger, jusqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne sais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne qu'un tressaillement me saisit; le jeu me donne la fievre ou plutôt le délire; je ne vois, je ne sens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mere ou sans votre cousine, vous changez tout-à-coup de maintien; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de

tous deux : vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public & si grave dans le tête-à-tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit composer son maintien à proportion du nombre des spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux ames bien nées peut vous attendrir sur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque estime, de légers changemens dans votre conduite rendront sa situation moins violente, & lui feront supporter plus paisiblement & son silence & ses maux : si sa retenue & son état ne vous touchent pas, & que vous vouliez user du droit de le perdre, vous le pouvez sans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre, que par un transport indiscret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoi que vous ordonniez de mon sort ; au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pû former un espoir téméraire, & si vous avez lû cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oserois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

LETTRE II.

A Julie.

QUE je me suis abusé, Mademoiselle, dans ma premiere Lettre! Au-lieu de soulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'exposant à votre disgrace, & je sens que le pire de tous est de vous déplaire. Votre silence, votre air froid & réservé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma priere en partie, ce n'est que pour mieux m'en punir,

E poi ch'amor di me vi fece accorta
Fur i biondi capelli allor velati,
E l'amoroso sguardo in se raccolto.

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais vous n'en êtes que plus sévere dans le particulier, & votre ingénieuse rigueur s'exerce également par votre complaisance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'est cruelle! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir sur le passé, & faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre! Non, dans la crainte de vous offenser encore, je n'écrirois point celle-ci, si je n'eusse écrit la premiere, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la ré-

parer. Faut-il pour vous appaiser dire que je m'abusois moi-même ? Faut-il protester que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? .... moi je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous regnez ? Ah ! que je sois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire je ne serai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le désavouer.

Je sens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me consume mérite d'être puni, mais non méprisé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon sort ; dites quelle est votre volonté. Quoi que vous puissiez me prescrire, je ne saurai qu'obéir. M'imposez-vous un silence éternel ? je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? Je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? Ah ! ce ne sera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne souscrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit possible.

Cent fois le jour je suis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux

tremblent & n'osent fléchir ; la parole expire sur mes levres, & mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur sent trop combien il est coupable & ne sauroit cesser de l'être ; le crime & le remords l'agitent de concert, & sans savoir quel sera mon destin, je flotte dans un doute insupportable, entre l'espoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais, non, je n'espere rien, je n'ai droit de rien espérer. La seule grace que j'attends de vous est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même ? Punissez-moi, vous le devez : mais si vous n'êtes impitoyable, quitez cet air froid & mécontent qui me met au désespoir : quand on envoye un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colere.

LETTRE III.

A Julie.

NE vous impatientez pas, Mademoiselle ; voici la derniere importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprê-

tois! Je ne fentis d'abord que celui d'un amour fans efpoir, que la raifon peut vaincre à force de tems; j'en connus enfuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le fentiment de vos propres peines. O Julie! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un filence invincible, mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations fecrettes. Vos yeux deviennent fombres, rêveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échappent fur moi; vos vives couleurs fe fanent; une pâleur étrangere couvre vos joues; la gaîté vous abandonne; une trifteffe mortelle vous accable; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préferve d'un peu d'humeur.

Soit fenfibilité, foit dédain, foit pitié pour mes fouffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'efpoir qui devroit en naître ne peut me flater; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'eft plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour fur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paffager, fera le deftin de ma vie. C'eft le progrès de votre trifteffe qui m'a fait fentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos

yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre esprit, toutes les graces de votre ancienne gaîté, n'eussent produit un effet semblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remede, & je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut se rendre heureux peut au moins mériter de l'être, & je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune & peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille & reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie, que mon cœur plein d'un si digne objet ne sauroit plus s'avilir, qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

BILLET

De Julie.

N'Emportez pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement néceſſaire. Un cœur vertueux ſauroit ſe vaincre ou ſe taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous .... vous pouvez reſter.

RÉPONSE.

Je me ſuis tû longtems ; vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut ſe vaincre pour la vertu, l'on ne ſupporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

II. BILLET

De Julie.

NOn, Monſieur ; après ce que vous avez paru ſentir ; après ce que vous m'avez oſé dire ; un homme tel que vous avez feint d'être, ne part point ; il fait plus.

RÉPONSE.

Je n'ai rien feint, qu'une paſſion modérée, dans un cœur au déſeſpoir. Demain vous ſerez contente, & quoique vous en puiſſiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

III BILLET

De Julie.

INfenfé ! fi mes jours te font chers, crains d'attenter aux tiens. Je fuis obfédée, & ne puis ni vous parler ni vous écrire jufqu'à demain. Attendez.

LETTRE IV.

De Julie.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal fecret trop mal déguifé! Combien de fois j'ai juré qu'il ne fortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache; il m'échappe, & l'honneur eft perdu. Hélas! j'ai trop tenu parole ; eft-il une mort plus cruelle que de furvivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un fi pénible filence ? Ou plutôt n'ai-je pas déja tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendu ? Ah ! tu en as trop vû pour ne pas deviner le refte ! Entraînée par dégrés dans les piéges d'un vil féducteur, je vois fans pouvoir m'arrêter l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'eft bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur ; tu t'en prévaus,

pour me perdre, & quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah malheureux! je t'estimois, & tu me déshonores! crois-moi, si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient cheres; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servi des soins que le Ciel a rejettés? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison; je le sentis du premier instant, & tes yeux, tes sentimens, tes discours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jetter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe: ils voudront appliquer des remedes ordinaires à un mal désespéré; ma mere est foible & sans autorité; je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & déshonorer, moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus

je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le Ciel, le Ciel est sourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entiere semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi ? comment ce cœur qui ne sait rien dissimuler te cacheroit-il le reste de sa foiblesse ? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne falloit pas faire ; comment m'arrêterois-je aux autres ? Non, de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abîme, & tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvois, je le sais, différer cet aveu de mon désespoir ; je pouvois quelque tems déguiser ma honte, & céder par dégrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flater mon amour-propre, & non pas sauver ma vertu. Va, je vois trop, je sens trop où mene la premiere faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois si tu n'es pas le dernier hom-

mes, si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, s'il y reste encore quelque trace des sentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache? Non, je te connois bien; tu soutiendras ma foiblesse, tu deviendras ma sauve-garde, tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier réfuge de mon innocence; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre; ame généreuse, ah! conserve les tous deux, & du moins pour l'amour de toi-même daigne prendre pitié de moi.

O Dieu! suis-je assez humiliée? Je t'écris à genoux, je baigne mon papier de mes pleurs; j'éleve à toi mes timides supplications. Et ne pense pas, cependant, que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art méprisable. Ami, prends ce vain empire, & laisse-moi l'honnêteté: j'aime mieux être ton esclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures! Tes desirs vaincus feront la source de ton bonheur, & les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du Ciel même.

Je crois, j'espere, qu'un cœur qui m'a paru

mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générofité que j'attens de lui. J'efpere encore que s'il étoit affez lâche pour abufer de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raifon que j'ai perdue, & que je ne ferois pas affez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu feras vertueux ou méprifé; je ferai refpectée ou guérie; voilà l'unique efpoir qui me refte avant celui de mourir.

LETTRE V.

A Julie.

PUiffances du Ciel! j'avois une ame pour la douleur, donnez m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, viens foutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu! Force invincible de la voix de ce qu'on aime! bonheur, plaifirs, tranfports, que vos traits font poignans! qui peut en foutenir l'atteinte? O comment fuffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur! comment expier les allarmes d'une craintive amante? Julie.... non! ma Julie à genoux! ma Julie verfer des pleurs! .... celle à qui l'univers devroit des hommages fupplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas fe déshonorer lui-même!! Si je pouvois m'indigner contre toi, je le

ferois, pour tes frayeurs qui nous aviliſſent! juge mieux, beauté pure & céleſte, de la nature de ton empire! Eh! ſi j'adore les charmes de ta perſonne, n'eſt-ce pas ſur-tout pour l'empreinte de cette ame ſans tache qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enſeigne? Tu crains de céder à mes pourſuites? mais quelles pourſuites peut redouter celle qui couvre de reſpect & d'honnêteté tous les ſentimens qu'elle inſpire? eſt-il un homme aſſez vil ſur la terre pour oſer être téméraire avec toi?

Permets, permets que je ſavoure le bonheur inattendu d'être aimé.... aimé de celle.... trône du monde, combien je te vois au deſſous de moi! Que je la reliſe mille fois, cette lettre adorable où ton amour & tes ſentimens ſont écrits en caracteres de feu; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec tranſport combien dans une ame honnête les paſſions les plus vives gardent encore le ſaint caractere de la vertu. Quel monſtre, après avoir lû cette touchante lettre, pourroit abuſer de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué ſon profond mépris pour lui-même? Non, chere amante, prends confiance en un ami fidele qui n'eſt point fait pour te tromper. Bien que ma raiſon ſoit à jamais perdue, bien que le trouble de mes ſens s'accroiſſe à chaque inſtant, ta perſonne eſt déſormais pour moi le plus charmant, mais le plus ſacré dépôt dont jamais mortel fut

honoré. Ma flamme & son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main sur tes chastes attraits, plus que du plus vil inceste, & tu n'es pas dans une sureté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O si jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi..... l'amant de Julie auroit une ame abjecte! Non, quand je cesserai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus; à ma premiere lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Rassure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit; c'est à lui de t'être garant de ma retenue & de mon respect, c'est à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes desirs? à quel autre bonheur voudrois-je aspirer, si tout mon cœur suffit à peine à celui qu'il goûte? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des passions; mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur? a-t-il besoin d'une expérience suspecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices? J'ignore si je m'abuse, mais il me semble que les sentimens droits sont tous au fond de mon cœur. Je ne suis point un vil séducteur comme tu m'appelles dans ton désespoir, mais un homme simple & sensible, qui montre aisément ce qu'il sent & ne sent rien dont il doi-

ve rougir. Pour dire tout en un ſeul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne ſais, non, je ne ſais pas même ſi l'amour que tu fais naître eſt compatible avec l'oubli de la vertu, & ſi tout autre qu'une ame honnête peut ſentir aſſez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en ſuis pénétré, plus mes ſentimens s'élevent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi? Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inſpires, & que tu ſais ſi bien purifier; crois qu'il ſuffit que je t'adore pour reſpecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais poſſéder! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ſes plaiſirs!

LETTRE VI.

De Julie à Claire.

VEux-tu, ma Couſine, paſſer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut il que les morts te faſſent oublier les vivans? Tes regrets ſont juſtes, & je les partage, mais doivent-ils être éternels? Depuis la perte de ta mere elle t'avoit élevée avec le plus grand ſoin; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement & m'aimoit parce que tu m'ai-

mes; elle ne nous inſpira jamais que des principes de ſageſſe & d'honneur. Je ſais tout cela, ma chere, & j'en conviens avec plaiſir. Mais conviens auſſi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous, qu'elle nous faiſoit ſans néceſſité les confidences les plus indiſcretes, qu'elle nous entretenoit ſans ceſſe des maximes de la galanterie, des avantures de ſa jeuneſſe, du manege des amans, & que pour nous garantir des piéges des hommes, ſi elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous inſtruiſoit au moins de mille choſes que de jeunes filles ſe paſſeroient bien de ſavoir. Conſole-toi donc de ſa perte, comme d'un mal qui n'eſt pas ſans quelque dédommagement. A l'âge où nous ſommes, ſes leçons commençoient à devenir dangereuſes, & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous reſtât plus longtems. Souviens-toi de tout ce que tu me diſois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'eſt-elle plus chere? As-tu plus de raiſons de la regretter?

Reviens, ma chere, elle n'a plus beſoin de toi. Hélas! tandis que tu perds ton tems en regrets ſuperflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta préſence auroit prévenus? O qu'il s'eſt paſſé de choſes depuis ton départ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence.

j'espere en être délivrée; mais je me vois, pour ainsi dire, à la discrétion d'autrui; c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre Bonne; j'eusse été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus, c'est à sa famille que tu les dois: nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne, & tu t'acquiteras des devoirs de la reconnoissance, sans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quite moins. Mais c'est par habitude plus que par défiance. Ses sociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors sa place assez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de sécurité, je ne puis me résoudre à l'en avertir; je voudrois bien pourvoir à ma sureté sans perdre son estime, & c'est toi seule qui peux concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens sans tarder. J'ai regret aux leçons que je prens sans toi, & j'ai peur de devenir trop savante. Notre maître n'est pas seulement un homme de mérite; il est vertueux, & n'en est que plus à craindre. Je suis trop contente de lui pour l'être de moi. A son âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

LETTRE VII.

Réponse.

Je t'entends, & tu me fais trembler. Non que je croye le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modere la mienne sur le présent : mais l'avenir m'épouvante, & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur feroit le destin de ta vie! Ah, Cousine! si jeune encore, faut-il voir déja ton sort s'accomplir ? Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus sures mains; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes : elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris, & nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assez bien leurs signes & leurs effets; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille

que ton jeune philosophe connoisse mieux que nous cet art-là!

Quand je dis *nous*, tu m'entens; c'est surtout de toi que je parle: car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raison, que je n'aurois jamais l'esprit de savoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi; mieux elle auguroit de ta raison, plus elle craignoit pour ton cœur. Aie bon courage, cependant; tout ce que la sagesse & l'honneur pourront faire, je sais que ton ame le fera, & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien couté à nos mœurs. Crois, ma chere, qu'il y a bien des filles plus simples, qui sont moins honnêtes que nous: nous le sommes parce que nous voulons l'être, & quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus surement.

Cependant sur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi; car si tu crains le danger, il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai que le préservatif est facile; deux mots à ta mere & tout est fini; mais je te comprends; tu ne veux point d'un expédient qui finit tout; tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre Cousine!...

en-

Encore si la moindre lueur ..... le Baron d'Etange consentir à donner sa fille, son enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune! L'espéres-tu? ... qu'esperes-tu donc? que veux-tu? .... pauvre, pauvre Cousine! .... Ne crains rien, toutefois, de ma part. Ton secret sera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler; peut-être auroient-ils raison. Pour moi qui ne suis pas une grande raisonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance; j'imagine que chaque relation, chaque âge a ses maximes, ses devoirs, ses vertus; que ce qui seroit prudence à d'autres, à moi seroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre sages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens, & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une Duégne de dix-huit ans!

Je ne suis pas, comme tu sais, loin de toi pour mon plaisir, & le printems n'est pas si agréable en campagne que tu penses; on y souffre à la fois le froid & le chaud; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut se chauffer dans

la maison. Mon Pere, de son côté, ne laisse pas au milieu de ses bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrasseras, j'espere, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiette est que quatre ou cinq jours font je ne sais combien d'heures, dont plusieurs sont destinées au philosophe. Au philosophe, entends-tu, Cousine? pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir & baisser les yeux. Prendre un air grave, il t'est impossible; cela ne peut aller à tes traits. Tu sais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te sais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille; je ne l'abandonnerai de mes jours, mais tu ne serois plus toi-même si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, assez libre dans ses propos familiers, peu discrette avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de son vieux tems. Aussi ne sont-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eût d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement qui lui donnoit à la fois pour

moi la tendresse d'une mere & la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille ; à peine ai-je connu ma mere ; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer ; nous avons perdu ton aimable frere ; je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule ; car ta bonne mere, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes : je pleurois ! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

P. S. De peur d'accident j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus surement.

LETTRE VIII. (a)

A Julie.

Quels sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour ? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, & n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je soupire. Ce cœur injuste ose desirer encore, quand il n'a plus rien à desirer ; il me punit de ses fantaisies, & me rend inquiet au sein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye

(*) On sent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues ; d'autres ont été supprimées ; d'autres ont souffert des retranchemens : mais il ne manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer, à l'aide de ce qui reste.

oublié les loix qui me font impofées, ni perdu la volonté de les obferver ; non, mais un fecret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez fi foible êtes fi forte à préfent, & que j'ai fi peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, fans que rien ait changé que vous ! Vos langueurs ont difparu; il n'eft plus queftion de dégoût ni d'abattement ; toutes les graces font venues reprendre leurs poftes ; tous vos charmes fe font ranimés; la rofe qui vient d'éclorre n'eft pas plus fraîche que vous ; les faillies ont recommencé ; vous avez de l'efprit avec tout le monde ; vous folatrez, même avec moi comme auparavant ; &, ce qui m'irrite plus que tout le refte, vous me jurez un amour éternel d'un air auffi gai que fi vous difiez la chofe du monde la plus plaifante.

Dites, dites, volage? Eft-ce là le caractere d'une paffion violente réduite à fe combattre elle-même, & fi vous aviez le moindre defir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement ? Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indifcrette fanté que vous avez recouvrée aux dé-

ſens de mon repos ! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié ſitôt que vous n'étiez pas ainſi quand vous imploriez ma clémence ? Julie, Julie ! Que cet amour ſi vif eſt devenu tranquille en peu de tems !

Mais ce qui m'offenſe plus encore, c'eſt qu'après vous être remiſe à ma diſcrétion, vous paroiſſez vous en défier, & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en reſtoit à craindre. Eſt-ce ainſi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable reſpect méritoit-il cet affront de votre part ? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laiſſé plus de liberté, à peine peut-on vous voir ſeule. Votre inſéparable Couſine ne vous quite plus. Inſenſiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonſpection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge & qu'elle vous plait maintenant.

Quel ſera donc le prix d'un ſi pur hommage ſi votre eſtime ne l'eſt pas ; & de quoi me ſert l'abſtinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, ſi celle qui l'exige ne m'en ſait aucun gré ? Certes, je ſuis las de ſouffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations ſans en avoir même le mérite. Quoi ! faut-il que vous embelliſſiez impunément

tandis que vous me méprisez? Faut-il qu'inceſſamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'oſe approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute eſpérance, ſans pouvoir au moins m'honorer d'un ſacrifice auſſi rigoureux? Non, puiſque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laiſſer vainement engagée; c'eſt une ſureté injuſte que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions; vous êtes trop ingrate ou je ſuis trop ſcrupuleux, & je ne veux plus refuſer de la fortune les occaſions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je ſens que j'ai pris une charge au-deſſus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même; je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépoſitaire, & dont la défenſe coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis ſérieuſement; comptez ſur vous, ou chaſſez-moi, c'eſt-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir ſi longtems; je ſais que je le dois toujours, mais je ſens qu'il m'eſt impoſſible. On mérite de ſuccomber quand on s'impoſe de ſi périlleux devoirs. Croyez-moi, chere & tendre Julie, croyez-en ce cœur ſenſible qui ne vit que pour vous; vous ſerez toujours reſpectée; mais je puis un inſtant manquer de raiſon, & l'ivreſſe des ſens peut dicter

un crime dont on auroit horreur de sens-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir, j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux siecles de souffrances.

LETTRE IX.

De Julie.

J'Entens: les plaisirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un sort agréable? Est-ce là votre morale? .... Eh! mon ami, vous vous lassez bien vîte d'être généreux! Ne l'étiez-vous donc que par artifice? La singuliere marque d'attachement, que de vous plaindre de ma santé! seroit-ce que vous espériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie? ou bien, comptiez-vous de me respecter aussi longtems que je ferois peur, & de vous rétracter quand je deviendrois supportable? Je ne vois pas dans de pareils sacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le soin que je prends de vous sauver des combats pénibles avec vous-même, comme si vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge; en sorte que dans la même lettre vous vous plaignez

de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez y mieux & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt, quitez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractere. Quoi que vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être ; ingrat, vous savez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous ? Votre lettre même vous dément par son style enjoué, & vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voilà trop sur les vains reproches qui vous regardent ; passons à ceux qui me regardent moi-même, & qui semblent d'abord mieux fondés.

Je le sens bien ; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente, & j'avoue que ce n'est pas sans raison que vous êtes surpris de ce contraste. Vous m'avez d'abord vue au désespoir ; vous me trouvez à présent trop paisible ; de-là vous accusez mes sentimens d'inconstance & mon cœur de caprice. Ah mon ami ! ne le jugez-vous point trop sévérement ? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'est pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres atteintes du senti-

mens

ment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me causer. J'ai été élevée dans des maximes si séveres que l'amour le plus pur me paroissoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit ou me faisoit croire qu'une fille sensible étoit perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche ; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la passion ; & j'avois une si affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle jusqu'au dernier. L'excessive défiance de moi-même augmenta mes allarmes ; les combats de la modestie me parurent ceux de la chasteté ; je pris le tourment du silence pour l'emportement des desirs. Je me crus perdue aussi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il falloit parler ou vous perdre. Ainsi ne pouvant plus déguiser mes sentimens, je tâchai d'exciter la générosité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagée ; vous n'eûtes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calme, & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin

d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joye je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie ; mon humeur & ma santé s'en ressentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus ; & quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos soupirs annonçoient plus de transports que de sagesse, & si vous eussiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah mon ami, que ne puis-je faire passer dans votre ame le sentiment de bonheur & de paix qui regne au fond de la mienne! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie! Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour nous à ceux de l'innocence ; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité ; au sein des vrais plaisirs de l'amour nous pouvons parler de la vertu sans rougir,

E v' è il piacer con l'onestade accanto.

Je ne sais quel triste pressentiment s'éleve

dans mon ſein & me crie que nous jouïſſons du ſeul tems heureux que le Ciel nous ait deſtiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'abſence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre ſituation préſente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne ſais ſi l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruïne. Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour, & tout changement eſt dangereux au nôtre; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivreſſe des vains deſirs que ſuivent toujours les regrets, le repentir, la triſteſſe. Goûtons en paix notre ſituation préſente. Tu te plais à m'inſtruire, & tu ſais trop ſi je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienſéance; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons paſſer à nous voir, & profitons d'un tems précieux après lequel, peut-être, nous ſoupirerons un jour. Ah puiſſe notre ſort, tel qu'il eſt, durer autant que notre vie! L'eſprit s'orne, la raiſon s'éclaire, l'ame ſe fortifie, le cœur jouït: que manque-t-il à notre bonheur?

LETTRE X.

A Julie.

QUE vous avez raison, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore ! Toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais associa comme vous la tendresse à la vertu, & tempérant l'une par l'autre les rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne sais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette sagesse qui me désole, & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'imposez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

Je le sens chaque jour davantage, le plus grand des biens est d'être aimé de vous ! il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il falloit choisir entre votre cœur & votre possession même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un instant. Mais d'où viendroit cette amere alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir ? Le tems est précieux, dites-vous, sachons en jouïr tel qu'il est, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paisible cours. Eh ! qu'il passe & qu'il soit heureux ! pour profiter d'un état aimable faut-il en négli-

ger un meilleur, & préférer le repos à la félicité suprême? Ne perd-on pas tout le tems qu'on peut mieux employer? Ah! si l'on peut vivre mille ans en un quart d'heure, à quoi bon compter tristement les jours qu'on aura vécu?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre situation présente est incontestable; je sens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le suis pas. La sagesse a beau parler par votre bouche, la voix de la nature est la plus forte. Le moyen de lui résister quand elle s'accorde à la voix du cœur? Hors vous seule je ne vois rien dans ce séjour terrestre qui soit digne d'occuper mon ame & mes sens; non, sans vous la nature n'est plus rien pour moi: mais son empire est dans vos yeux, & c'est là qu'elle est invincible.

Il n'en est pas ainsi de vous, céleste Julie; vous vous contentez de charmer mes sens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il semble que des passions humaines soient au dessous d'une ame si sublime, & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je respecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaisser ou m'élever jusqu'à vous! Mais non, je ramperai toujours sur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah! soyez heureuse aux dépens de mon repos; jouïssez

de toutes vos vertus ; périsse le vil mortel qui tentera jamais d'en souiller une. Soyez heureuse, je tâcherai d'oublier combien je suis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la consolation de mes maux. Oui, chere Amante, il me semble que mon amour est aussi parfait que son adorable objet ; tous les desirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame, je la vois si paisible que je n'ose en troubler la tranquillité. Chaque fois que je suis tenté de vous dérober la moindre caresse, si le danger de vous offenser me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité si pure ; dans le prix des biens où j'aspire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter, & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, jugez comment j'aime ! c'est au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexpliquables contradictions dans les sentimens que vous m'inspirez ! Je suis à la fois soumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne saurois lever les yeux sur vous sans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur avec l'amour l'attrait touchant de l'innocence ; c'est un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'ose former des vœux extrêmes, ce n'est plus qu'en votre absence ; mes desirs n'osant aller jusqu'à vous s'adressent à votre image, & c'est

ſur elle que je me venge du reſpect que je ſuis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me conſume ; le feu coule dans mes veines ; rien ne ſauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le ſuis, j'en conviens ; je ne me plains point de mon ſort ; tel qu'il eſt je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir ; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs ; je voudrois vivre pour vous, & c'eſt vous qui m'ôtez la vie.

LETTRE XI.

De Julie.

MON ami, je ſens que je m'attache à vous chaque jour davantage ; je ne puis plus me ſéparer de vous, la moindre abſence m'eſt inſupportable, & il faut que je vous voye ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous ſans ceſſe.

Ainſi mon amour s'augmente avec le vôtre ; car je connois à préſent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparence pour mieux venir à vos fins. Je ſais fort bien diſtinguer en vous l'empire

que le cœur a ſu prendre du délire d'une imagination échauffée, & je vois cent fois plus de paſſion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je ſais bien auſſi que votre état, tout gênant qu'il eſt, n'eſt pas ſans plaiſirs. Il eſt doux pour un véritable amant de faire des ſacrifices qui lui ſont tous comptés, & dont aucun n'eſt perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui ſait même, ſi connoiſſant ma ſenſibilité, vous n'employez pas pour me ſéduire une adreſſe mieux entendue ? Mais non, je ſuis injuſte & vous n'êtes pas capable d'uſer d'artifice avec moi. Cependant, ſi je ſuis ſage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me ſens mille fois plus attendrie par vos reſpects que par vos tranſports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous diſe dans l'épanchement de mon cœur une vérité qu'il ſent fortement & dont le vôtre doit vous convaincre : c'eſt qu'en dépit de la fortune, des parens, & de nous-mêmes, nos deſtinées ſont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'enſemble. Nos ames ſe ſont, pour ainſi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout ſenti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, ſi j'applique mal vos leçons de phyſique). Le

fort pourra bien nous féparer, mais non pas nous défunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaifirs & les mêmes peines : & comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous fentirions les mêmes chofes aux deux extrémités du monde.

Défaites-vous donc de l'efpoir, fi vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur exclufif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'efpérez pas pouvoir être heureux fi j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil fatisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoiffez. Un amour fi tendre & fi vrai doit favoir commander aux defirs ; vous en avez trop fait pour achever fans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur fans faire le vôtre.

Je voudrois que vous puffiez fentir combien il eft important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du foin de notre deftin commun. Doutez-vous que vous ne me foyez auffi cher que moi-même; & penfez-vous qu'il pût exifter pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas ? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raifon pour les conduire. J'avoue que je fuis la plus jeune ; mais n'avez-vous jamais remar-

qué que si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons, dès le premier âge, chargées d'un si dangereux dépôt, que le soin de le conserver nous éveille bientôt le jugement, & c'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre situation, plus je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à sa douce voix, & laissez-vous conduire, hélas, par une autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne sais, mon ami, si nos cœurs auront le bonheur de s'entendre & si vous partagerez en lisant cette Lettre la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne sais si nous pourrons jamais nous accorder sur la maniere de voir comme sur celle de sentir; mais je sais bien que l'avis de celui des deux qui sépare le moins son bonheur du bonheur de l'autre, est l'avis qu'il faut préférer.



LETTRE XII.

A Julie.

MA Julie, que la ſimplicité de votre lettre eſt touchante ! Que j'y vois bien la ſérénité d'une ame innocente, & la tendre ſollicitude de l'amour ! Vos penſées s'exhalent ſans art & ſans peine ; elles portent au cœur une impreſſion délicieuſe que ne produit point un ſtyle apprêté. Vous donnez des raiſons invincibles d'un air ſi ſimple, qu'il y faut réfléchir pour en ſentir la force ; & les ſentimens élevés vous coûtent ſi peu, qu'on eſt tenté de les prendre pour des manieres de penſer communes. Ah, oui ſans doute, c'eſt à vous de régler nos deſtins ; ce n'eſt pas un droit que je vous laiſſe, c'eſt un devoir que j'exige de vous, c'eſt une juſtice que je vous demande, & votre raiſon me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet inſtant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : diſpoſez de moi comme d'un homme qui n'eſt plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puiſſiez me preſcrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en ferez plus heureuſe, & je vois par-tout le prix aſſuré de

mon obéissance. Je vous remets donc sans réserve le soin de notre bonheur commun ; faites le vôtre, & tout est fait. Pour moi qui ne puis ni vous oublier un instant, ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

Depuis un an que nous étudions ensemble, nous n'avons gueres fait que des lectures sans ordre & presque au hazard, plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit guéres de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine, qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & se faisoit un honneur facile de nous dévancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître, & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est au fond la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu, (Ah, Julie, en fut-il jamais de mieux employé ?) j'ai imaginé une espece de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoye ; nous le lirons tantôt ensemble, & je me contente d'y faire ici quelques légeres observations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & savoir pour les autres plus que pour nous, mon sistême ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, & à faire un petit recueil d'une grande bibliotheque. La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoye dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos Savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public; ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne se soucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. (*b*) Pour nous qui voulons profiter de nos connoissances, nous ne les amassons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre usage, ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & beaucoup méditer nos lectures, ou ce qui est la même chose en causer beaucoup entre nous, est le moyen de les bien digérer. Je pense que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trou-

(*b* C'est ainsi que pensoit Séneque lui-même. *Si l'on ne donnoit*, dit-il, *la science, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philosophie, voilà donc ton usage!

ver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres: c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête & de ſe les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons; mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & la queſte; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre, ou plutôt, accumulant ſans ceſſe nous n'oſons toucher à rien; nous ſommes comme ces avares qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées; je vous dirai ce que les autres auront penſé, vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même, & ſouvent après la leçon j'en ſortirai plus inſtruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux

Il faudra la choisir, & voici les raisons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient est, comme je viens de vous dire, de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assez de leur fond ; sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau ; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau sont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes ; la paresse & le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire. Ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles ; à force de les considérer on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouvons plus ſûrement au dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains ſiſtêmes à ſuivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une ſource commune dans la nature bien ordonnée. Il ſuit de cette idée que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un peintre à l'aſpect d'un beau payſage ou devant un beau tableau s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon? combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment & dont le goût ſeul décide? Le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement; c'eſt lui qui met les petits objets à

ſa

ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? s'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment. Non, je ſoutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante écoliere, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau de gens vertueux, ni d'autres regles pour bien écrire, que les livres qui ſont bien écrits.

Ne ſoyez donc pas ſurpriſe des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures ; je ſuis convaincu qu'il faut les reſſerrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'eſt pas digne de vous occuper. Nous allons ſupprimer les langues, hors l'Italienne que vous ſavez & que vous aimez. Nous laiſſerons-là nos élémens d'algebre & de géométrie. Nous quitterions même la phyſique, ſi les termes qu'elle vous fournit m'en laiſſoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'hiſtoire moderne, excepté celle de notre pays ; encore n'eſt-ce que parce que c'eſt un pays libre & ſimple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes : car ne vous laiſſez

pas éblouïr par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute espece; en un mot, le plus d'instruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'est pas vrai. Ouvrez leur histoire & faites les taire. Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de peintres, il y a des gouvernemens sans caractere auxquels il ne faut point d'historiens, & où sitôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi? Cela n'est pas vrai. Donnez matiere à de bonnes histoires, & les bons historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les tems se ressemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices: qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils sont anciens. Cela n'est pas vrai, non plus; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, & nous ont pourtant appris à les admirer. As-

surément si la postérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laissé par égard pour votre inséparable cousine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laissés pour vous. Hors le Petrarque, le Tasse, le Metastase, & les maîtres du théâtre françois, je n'y mêle ni poëtes ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures consacrées à votre sexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres? Ah! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la molesse, & lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des héros. Heureux celui que le sort eût placé pour le devenir, & qui auroit pour Julie pour amante!

L E T T R E XIII.

De Julie.

JE vous le disois bien, que nous étions heureux; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une ab-

ſence de deux jours nous en feroit-elle tant? Je dis, nous, car je ſais que mon ami partage mon impatience; il la partage parce que je la ſens, & il la ſent encore pour lui-même: je n'ai plus beſoin qu'il me diſe ces choſes-là.

Nous ne ſommes à la campagne que d'hier au ſoir, il n'eſt pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déja trouver votre abſence plus inſupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude eſt en raiſon compoſée des intervalles du tems & du lieu; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'abſence!

J'ai apporté votre Lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déja relu deux fois la premiere: la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous ſentez le véritable amour, puiſqu'il ne vous a point ôté le goût des choſes honnêtes, & que vous ſavez encore dans la partie la plus ſenſible de votre cœur faire des ſacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'inſtruction pour corrompre une femme eſt de toutes les ſéductions la plus condamnable, & vouloir attendrir ſa maîtreſſe à l'aide des romans eſt avoir bien peu de reſſource en ſoi-même. Si vous euſſiez plié dans vos leçons la philoſophie à vos vues, ſi vous euſſiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en vou-

ſant me tromper vous m'euſſiez bientôt détrompée ; mais la plus dangereuſe de vos ſéductions eſt de n'en point employer. Du moment que la ſoif d'aimer s'empara de mon cœur & que j'y ſentis naître le beſoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle ; car je ſentois bien que c'eſt de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins ſujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les ſentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accompliſſement de celui-là, & je ne déſeſpere pas, mon ami, de pouvoir vous rendre auſſi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en ſont lents, difficiles, douteux, les obſtacles terribles. Je n'oſe rien me promettre ; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne ſera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mere, & préparez-vous, au retour de mon pere qui ſe retire enfin tout-à-fait après trente ans de ſervice, à ſupporter les hauteurs d'un vieux gentilhomme bruſque, mais plein d'honneur, qui vous aimera ſans vous careſſer & vous eſtimera ſans le dire.

J'ai interrompu ma Lettre pour m'aller pro-

mener dans des bocages qui ſont près de notre maiſon. O mon doux ami! je t'y conduiſois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon ſein. Je choiſiſſois les lieux que nous devions parcourir enſemble; j'y marquois des aziles dignes de nous retenir; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuſes, elles ajoutoient au plaiſir que nous goûtions d'être enſemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du ſéjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué ſeule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les boſquets naturels que forme ce lieu charmant, il en eſt un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raiſon, je deſtine une petite ſurpriſe à mon ami. Il ne ſera pas dit qu'il aura toujours de la déférence & moi jamais de généroſité. C'eſt-là que je veux lui faire ſentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reſte, de peur que votre imagination vive ne ſe mette un peu trop en fraix, je dois vous prévenir que nous n'irons point enſemble dans le boſquet ſans *l'inſéparable couſine.*

A propos d'elle, il eſt décidé, ſi cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra ſa calêche à ma

coufine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amenera ; vous pafferez la journée avec nous , & nous nous en retournerons tous enfemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord penfé de vous renvoyer un de vos livres par Guftin le fils du jardinier , & de mettre à ce livre une couverture de papier , dans laquelle j'aurois inféré ma lettre. Mais, outre qu'il n'eft pas fûr que vous vous avifaffiez de la chercher, ce feroit une imprudence impardonnable d'expofer à de pareils hazards le deftin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer fimplement par un billet le rendez-vous de lundi , & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Auffi-bien j'aurois un peu de fouci qu'il n'y eût trop de commentaires fur le myftere du bofquet.

LETTRE XIV.

A Julie.

QU'AS-TU fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie? tu voulois me récompenfer & tu m'as perdu. Je fuis ivre, ou plutôt infenfé. Mes fens font altérés , toutes mes facultés font troublées par ce baifer mortel. Tu voulois foulager mes

maux? Cruelle, tu les aigris. C'eſt du poiſon que j'ai cueilli ſur tes levres; il fermente, il embraſe mon ſang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O ſouvenir immortel de cet inſtant d'illuſion, de délire & d'enchantement; jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y feront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des ſentimens & des ſoupirs, tu feras le ſupplice & le bonheur de ma vie!

Hélas! je jouïſſois d'une apparente tranquillité; ſoumis à tes volontés ſuprêmes, je ne murmurois plus d'un ſort auquel tu daignois préſider. J'avois dompté les fougueuſes faillies d'une imagination téméraire; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur; mes deſirs n'oſoient plus s'échapper qu'à-demi, j'étois auſſi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta couſine; nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon ſein palpite; le doux ſon de ta voix y porte une agitation nouvelle; je t'aborde comme tranſporté, & j'avois grand beſoin de la diverſion de ta couſine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en ſecret ta lettre que je n'oſe lire devant ce redoutable témoin; le ſoleil commence à baiſſer, nous fuyons tous trois dans le bois le reſte

de



Le premier baiser de l'amour.

de ses rayons, & ma paisible simplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bosquet j'apperçus, non sans une émotion secrette, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi & d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystere j'embrassai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux, que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis ..... la main me tremble ..... un doux frémissement .... ta bouche de roses .... la bouche de Julie ..... se poser, se presser sur la mienne, & mon corps serré dans tes bras? Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblerent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos soupirs de nos levres brûlantes, & mon cœur se mouroit sous le poids de la volupté ..... quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, & tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur? .... c'est un tourment horrible..... Non, garde tes baisers, je ne les saurois supporter...... Ils sont trop acres, trop pénétrans, ils percent, ils brûlent jusqu'à la moëlle .... ils me rendroient furieux. Un seul, un seul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & sévere; mais je te sens & te touche sans cesse unie à mon sein comme tu fus un instant. O Julie! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, & je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds..... ou dans tes bras.

LETTRE XV.

De Julie.

IL est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelque tems, & c'est ici la premiere épreuve de l'obéïssance que vous m'avez promise. Si je l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai des raisons très-fortes: il faut bien, & vous le savez trop, que j'en aye

pour m'y résoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.

Il y a longtems que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous puissiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déja blanchir la pointe de la dent-de-jamant (*c*), & dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoye, & vous m'envorrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires ; mais vous n'êtes pas dans votre patrie ; je sais que vous y avez peu de fortune & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, & je vous envoye un léger à-compte dans celle que renferme cette boëte qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au devant des difficultés, je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends, non seulement de retourner sans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à

(*c*) Haute montagne du pays de Vaud.

moi, ſimplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir ſur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, ſi vous voulez, quelques avis ſur mes lectures, juſqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & ſans aucune apparence de myſtere. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

LETTRE XVI.

Réponſe.

JE relis votre terrible lettre, & je friſſonne à chaque ligne. J'obéirai pourtant, je l'ai promis, je le dois; j'obéirai. Mais vous ne ſavez pas, non, barbare, vous ne ſaurez jamais ce qu'un tel ſacrifice coûte à mon cœur. Ah! vous n'aviez pas beſoin de l'épreuve du boſquet pour me le rendre ſenſible! C'eſt un raffinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boëte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'eſt trop, d'ajouter l'opprobre à la cruauté; ſi je vous ai laiſſée maîtreſſe de mon ſort, je ne vous ai point laiſſé l'arbitre de mon honneur. C'eſt un dépôt ſacré, (l'unique, hélas, qui me reſte!) dont juſqu'à la fin de ma vie nul ne ſera chargé que moi ſeul.

LETTRE XVII.

Réplique.

VOTRE lettre me fait pitié ; c'est la seule chose sans esprit que vous ayez jamais écrite.

J'offense donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie? J'offense donc ton honneur, Ingrat ! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien ? Où est-il donc, cet honneur que j'offense? Dis-le moi, cœur rampant ; ame sans délicatesse. Ah ! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas ! Quoi ! ceux qui veulent partager leur sort n'oseroient partager leurs biens, & celui qui fait profession d'être à moi se tient outragé de mes dons ! Et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? Depuis quand ce que le cœur donne, déshonore-t-il le cœur qui l'accepte : mais on méprise un homme qui reçoit d'un autre ? on méprise celui dont les besoins passent la fortune ? Et qui le méprise ? des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richesse, & pesent les vertus au poids de l'or. Est-ce dans ces basses maximes qu'un homme de bien met son honneur, & le préjugé même de la raison n'est-il pas en faveur du plus pauvre ?

Sans doute, il est des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui

les offre, & qu'un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir ; or sûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie. Je ne sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achete le cœur & les soins, si ce n'est la femme qui les paye ; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens est une justice & un devoir, & si je me trouve encore en arriere de ce qui me reste de plus qu'à vous, j'accepte sans scrupule ce que je réserve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah! si les dons de l'amour sont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoissant?

Supposeriez-vous que je refuse à mes besoins ce que je destine à pourvoir aux vôtres? je vais vous donner du contraire une preuve sans réplique. C'est que la bourse que je vous renvoye contient le double de ce qu'elle contenoit la premiere fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon pere me donne pour mon entretien une pension, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais besoin de toucher, tant ma mere est attentive à pourvoir à tout ; sans compter que ma broderie & ma dentelle suffisent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche ; les soucis d'une passion fatale m'ont fait depuis longtems négliger certains soins auxquels j'employois mon superflu ; c'est une raison de plus d'en dispo-

ſer comme je fais ; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cauſe, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'eſſentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela eſt, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous eſt pas permis d'aliéner un pareil ſoin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, inconteſtablement, & ſans vaine ſubtilité ; car vous ſavez que je hais les ſophiſmes. Alors vous pouvez me rendre la bourſe, je la reprends ſans me plaindre, & il n'en ſera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux ni le faux point-d'honneur ; ſi vous me renvoyez encore une fois la boëte ſans juſtification, ou que votre juſtification ſoit mauvaiſe, il faudra ne nous plus voir. Adieu : penſez-y.

LETTRE XVIII.

A Julie.

J'AI reçu vos dons, je ſuis parti ſans vous voir, me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je aſſez obéi ?

Je ne puis vous parler de mon voyage ; à peine ſais-je comment il s'eſt fait. J'ai mis

trois jours à faire vingt lieues; chaque pas qui m'éloignoit de vous féparoit mon corps de mon ame & me donnoit un fentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet! Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les puiffantes émotions que je viens d'éprouver coup fur coup m'ont jetté dans des diftractions continuelles; je me fentois toujours où je n'étois point; à peine avois-je affez de préfence d'efprit pour fuivre & demander mon chemin, & je fuis arrivé à Sion fans être parti de Vevai.

C'eft ainfi que j'ai trouvé le fecret d'éluder votre rigueur, & de vous voir fans vous défobéir. Oui, cruelle, quoique vous ayez fu faire, vous n'avez pu me féparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même: tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous fans ceffe. Il erre impunement fur vos yeux, fur vos levres, fur votre fein, fur tous vos charmes; il pénetre par-tout comme une vapeur fubtile, & je fuis plus heureux en dépit de vous que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques perfonnes à voir, quelques affaires à traiter; voilà ce qui me défole. Je ne fuis point à plaindre dans la folitude, où je puis m'occuper de vous & me tranfporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'eft feule infup-

portable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XIX.

A Julie.

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres ; cinq jours que j'y ai passés ont suffi & au delà pour mes affaires ; si toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma premiere lettre ; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant ; l'adresse en est fidellement copiée sur celle que vous m'envoyâtes ; je vous ai envoyé la mienne avec le même soin, & si vous aviez fait exactement réponse, elle auroit déjà dû me parvenir. Cette réponse pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cause possible & funeste de son retard que mon esprit troublé ne se figure. O ma Julie, que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du

monde ! Je frémis de songer qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen d'être heureux, & des millions d'être misérable. Julie, m'auriez-vous oublié ? Ah ! c'est la plus affreuse de mes craintes ! Je puis préparer ma constance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au seul soupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allarmes & ne saurois les calmer. Le sentiment de mes maux s'aigrit sans cesse loin de vous, & comme si je n'en avois pas assez pour m'abbattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord, mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ subit, l'agitation du voyage, donnoient le change à mes ennuis; ils se raniment dans la tranquille solitude. Hélas ! je combattois ; un fer mortel a percé mon sein, & la douleur ne s'est fait sentir que longtems après la blessure.

Cent fois en lisant des romans, j'ai ri des froides plaintes des amans sur l'absence. Ah ! je ne savois pas alors à quel point la vôtre un jour me seroit insupportable ! Je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions, & combien il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ? Je ne sais quelle idée consolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui

me viennent de vous me font moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune ; s'ils servent à vous contenter je ne voudrois pas ne les point fentir ; ils font les garans de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus ; il eft jufte que vous fachiez fi je fuis conftant, patient, docile, digne en un mot, des biens que vous me réfervez. Dieux ! fi c'étoit-là votre idée, je me plaindrois de trop peu fouffrir. Ah ! non, pour nourrir dans mon cœur une fi douce attente, inventez, s'il fe peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

LETTRE XX.

De Julie.

JE reçois à la fois vos deux Lettres, & je vois par l'inquiétude que vous marquez dans la feconde fur le fort de l'autre, que quand l'imagination prend les devans, la raifon ne fe hâte pas comme elle, & fouvent la laiffe aller feule. Penfâtes-vous en arrivant à Sion qu'un courier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me feroit remife en arrivant ici, & que les occafions ne favoriferoient pas moins ma réponfe ? Il n'en va pas ainfi, mon bel ami. Vos deux lettres me

ſont parvenues à la fois, parce que le courier, qui ne paſſe qu'une fois la ſemaine, n'eſt parti qu'avec la ſeconde. Il faut un certain tems pour diſtribuer les lettres, il en faut à mon commiſſionnaire pour me rendre la mienne en ſecret, & le courier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il eſt arrivé. Ainſi tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du courier eſt bien choiſi, pour recevoir réponſe de l'autre; ce que je vous explique afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut aſſurer notre correſpondance & prévenir vos perplexités. Je vous laiſſe à décider de quel côté ſont les plus tendres ſoins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami; ah! reſpectez & partagez plutôt le plaiſir que j'éprouve, après huit mois d'abſence, de revoir le meilleur des peres! Il arriva jeudi au ſoir, & je n'ai ſongé qu'à lui (*d*) depuis cet heureux moment. O toi que j'aime le mieux au monde après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles, viennent-elles contriſter mon ame & troubler les premiers plaiſirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi ſans ceſ-

(*d*) Cette lettre même prouve qu'elle ment.

ſe; mais dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du ſang, & que les plaintes d'un amant rendroient inſenſible aux careſſes d'un pere? Non, mon digne ami, n'empoiſonne point par d'injuſtes reproches l'innocente joye que m'inſpire un ſi doux ſentiment. Toi dont l'ame eſt ſi tendre & ſi ſenſible, ne conçois-tu point quel charme c'eſt de ſentir dans ces purs & ſacrés embraſſemens le ſein d'un pere palpiter d'aiſe contre celui de ſa fille. Ah! crois-tu qu'alors le cœur puiſſe un moment ſe partager & rien dérober à la nature?

Sol che ſon figlia io mi rammento adeſſo.

Ne penſez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé? Non, les impreſſions plus vives qu'on ſuit quelques inſtans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'eſt point ſans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'eſt point ſans plaiſir que je vous verrois de retour. Mais ..... prenez patience ainſi que moi puiſqu'il le faut, ſans en demander davantage. Soyez ſûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il ſera poſſible, & penſez que ſouvent tel qui ſe plaint bien haut de l'abſence, n'eſt pas celui qui en ſouffre le plus.

LETTRE XXI.

A Julie.

QUE j'ai souffert en la recevant, cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur! J'attendois le courier à la poste. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun; on me dit qu'il y a une lettre; je tressaille; je la demande agité d'une mortelle impatience: je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caracteres. O circonspection d'un amour craintif! Je n'ose porter la Lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin; j'ouvre la lettre au premier détour; je la parcours, je la dévore, & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable pere que je fonds en larmes; on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs; là, je partage ton attendrissement; j'embrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappelant au mien, je donne de nouvelles pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & trifte favoir? Ah! c'eft de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & fur-tout ce divin accord de la vertu, de l'amour, & de la nature, qui ne fe trouva jamais qu'en vous! Non, il n'y a point d'affection faine qui n'ait fa place dans votre cœur, qui ne s'y diftingue par la fenfibilité qui vous eft propre, & pour favoir moi-même régler le mien, comme j'ai foumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut foumettre encore tous mes fentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela fuppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chériffez & qui vous adorent; les foins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique efpoir; l'amitié d'une coufine qui femble ne refpirer que par vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre fenfibilité, & ce qu'il en refte à l'amour n'eft que la moindre partie de ce que lui raviffent les droits du fang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, fans famille, & prefque fans patrie, je n'ai que vous fur la terre, &

l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez donc pas surprise si, bien que votre ame soit la plus sensible, la mienne sait le mieux aimer, & si, vous cédant en tant de choses, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiscretes plaintes. Non, je respecterai vos plaisirs, & pour eux-mêmes qui sont si purs, & pour vous qui les ressentez. Je m'en formerai dans l'esprit le touchant spectacle; je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le serai de la vôtre. Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous, je les respecte; & que me serviroit de les connoître, si quand je devois les désapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le silence qu'il m'en coûta de vous quiter? souvenez-vous toujours, ô Julie, que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par son choix lui sera toujours le plus fidelle.

nodo piu forte:
Fabricato da noi, non dalla sorte.

Je me tais donc, & jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore praticables,

bles. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré que des ſpectateurs qui le ſachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques obſervations dignes de vous plaire. Pour amuſer une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah! je le ſais bien; le tableau d'un peuple heureux & ſimple eſt celui qu'il faut à ton cœur.

LETTRE XXII.

De Julie.

ENFIN le premier pas eſt franchi, & il a été queſtion de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été ſurpris: il n'a pas moins admiré mes progrès dans la muſique & dans le deſſein (*e*), & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (*f*), au blaſon près qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquiérent pas ſans maître; il a fallu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeuſe de tou-

(*e*) Voilà, ce me ſemble, un ſage de vingt ans qui ſait prodigieuſement de choſes! Il eſt vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus ſi ſavant.

(*f*) Cela ſe rapporte à une lettre à la mere, écrite ſur un ton équivoque, & qui a été ſupprimée.

tes les ſciences qu'il vouloit bien m'enſeigner, hors une. Il s'eſt rappelé de vous avoir vu pluſieurs fois à ſon précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eût conſervé de vous une impreſſion déſavantageuſe.

Enſuite il s'eſt informé de votre fortune : on lui a dit qu'elle étoit médiocre; de votre naiſſance : on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* eſt fort équivoque à l'oreille d'un gentilhomme, & a excité des ſoupçons que l'éclairciſſement a confirmés. Dès qu'il a ſu que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere prenant la parole a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même propoſable, & qu'au contraire, vous aviez rejetté conſtamment tous les moindres préſens qu'elle avoit tâché de vous faire en choſes qui ne ſe refuſent pas ; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la ſienne, & le moyen de ſupporter l'idée d'être redevable à un roturier ! Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un payement, au refus duquel, malgré tout votre mérite dont on convient, vous ſeriez remercié de vos ſoins. Voilà, mon ami, le réſumé d'une converſation, qui a été tenue ſur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle ſon humble écoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laiſſer le tems d'y réfléchir. Auſ-

ſitôt que vous aurez pris votre réſolution, ne manquez pas de m'en inſtruire; car cet article eſt de votre compétence, & mes droits ne vont pas juſques-là.

J'apprends avec peine vos courſes dans les montagnes; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diverſion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me ſoit fort agréable à moi-même : mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes gueres en état de ſupporter. D'ailleurs la ſaiſon eſt fort avancée ; d'un jour à l'autre tout peut ſe couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à ſouffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en conſolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voiſinage. Il n'eſt pas tems encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un ſéjour moins rude, & que nous ſoyons plus à portée d'avoir aiſément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laiſſe le maître du choix de votre ſtation. Tâchez ſeulement qu'on ne ſache point ici où vous êtes, & ſoyez diſcret ſans être myſtérieux. Je ne vous dis rien ſur ce chapitre; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le ſoyez.

Adieu, mon ami; je ne puis m'entretenir plus longtems avec vous. Vous ſavez de quel-

ſes précautions j'ai beſoin pour vous écrire. Ce n'eſt pas tout : mon pere a amené un étranger reſpectable, ſon ancien ami, & qui lui a ſauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez ſi nous nous ſommes efforcés de le bien recevoir ! Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous reſte, tous les amuſemens qui peuvent marquer notre zêle à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu, derechef.

LETTRE XXIII.

A Julie.

A PEINE ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'obſervation : mais outre que la neige me chaſſe, j'ai voulu revenir au devant du courier qui m'apporte, j'eſpere, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai s'il eſt néceſſaire une ſeconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques ; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réſerver notre correſpondance pour les choſes qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la ſituation

de mon ame: il eſt juſte de vous rendre compte de l'uſage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triſte de mes peines, & conſolé de votre joye; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur qui n'eſt pas ſans charme pour un cœur ſenſible. Je graviſſois lentement & à pied des ſentiers aſſez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel durant toute la route j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque ſpectacle inattendu. Tantôt d'immenſes roches pendoient en ruines au deſſus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes caſcades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'oſoient ſonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obſcurité d'un bois touffu Quelquefois en ſortant d'un gouffre une agréable prairie réjouïſſoit tout-à-coup mes regards. Un mêlange étonnant de la nature ſauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré: à côté d'une caverne on trouvoit des maiſons; on voyoit des pampres ſecs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits ſur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas ſeulement le travail des hom-

mes qui rendoit ces pays étrangers si bizarrement contrastés; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printems, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver: elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil & des ombres, & tous les accidens de lumiere qui en résultoient le matin & le soir; vous aurez quelque idée des scenes continuelles qui ne cesserent d'attirer mon admiration, & qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre; car la perspective des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois & bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la premiere journée aux agrémens de cette variété le calme que je sentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles, & je méprisois la philosophie de

ne pouvoir pas même autant fur l'ame qu'une fuite d'objets inanimés. Mais cet état paifible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre caufe qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là fur des montagnez les moins élevées, & parcourant enfuite leurs inégalités, fur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un féjour plus ferein d'où l'on voit, dans la faifon, le tonnerre & l'orage fe former au deffous de foi ; image trop vaine de l'ame du fage, dont l'exemple n'exifta jamais, ou n'exifte qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut-là que je démêlai fenfiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable caufe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis fi longtems. En effet, c'eft une impreffion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obfervent pas tous, que fur les hautes montagnes où l'air eft pur & fubtil, on fe fent plus de facilité dans la refpiration, plus de légéreté dans le corps, plus de férénité dans l'efprit, les plaifirs y font moins ardens, les paffions plus modérées. Les méditations y prennent je ne fais quel caractere grand & fublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne fais quelle vo-

lupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentimens bas & terrestres, & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être & de penser: tous les desirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

Quì non palazzi, non teatro o loggia,
Ma'n lor vece un' abete, un faggio, un pino
Trà l' erba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al ciel nostr' intelletto.

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la

beauté

beauté de mille étonnans ſpectacles; le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tous nouveaux, des oiſeaux étranges, des plantes bizarres & inconnues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les diſtances paroiſſent moindres que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horiſon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir; enfin, le ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel qui ravit l'eſprit & les ſens; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

J'aurois paſſé tout le tems de mon voyage dans le ſeul enchantement du payſage, ſi je n'en euſſe éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma deſcription un léger crayon de leurs mœurs, de leur ſimplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paiſible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaiſirs: Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut gueres imaginer, c'eſt leur humanité déſintéreſſée, & leur zele hoſpitalier pour tous les étrangers que le

hazard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison que j'étois embarrassé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content, que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a par-tout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiede, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (g). En effet à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs fraix, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant? Cependant l'argent est fort rare dans le haut-Valais, mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise: car les denrées y sont abondantes, sans aucun débouché au dehors, sans consommation de luxe au dedans, & sans que le cultivateur

(g) Ecu du pays.

montagnard, dont les travaux font les plaifirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils feront infailliblement plus pauvres. Ils ont la fageffe de le fentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'eft pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort furpris de l'oppofition de ces ufages avec ceux du bas-Valais, où, fur la route d'Italie, on rançonne affez durement les paffagers, & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres fi différentes. Un Valaifan m'en expliqua la raifon. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui paffent font des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il eft jufte qu'ils nous laiffent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres : Mais ici où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous fommes fûrs que leur voyage eft défintéreffé; l'accueil qu'on leur fait l'eft auffi. Ce font des hôtes qui nous viennent voir, parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au refte, ajouta-t-il en fouriant, cette hofpitalité n'eft pas coûteufe, & peu de gens s'avifent d'en profiter. Ah, je le crois! lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller? Hommes heureux & dignes de l'être, j'ai-

me à croire qu'il faut vous reſſembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroiſſoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre veſtige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maiſon comme ſi je n'y euſſe pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme ſi j'y euſſe été ſeul. Ils ne connoiſſent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la préſence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne diſois rien, ils ſuppoſoient que je voulois vivre à leur maniere; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, ſans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le ſeul compliment qu'ils me firent après avoir ſû que j'étois Suiſſe, fut de me dire que nous étions freres & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarraſſerent plus de ce que je faiſois, n'imaginant pas même que je puſſe avoir le moindre doute ſur la ſincérité de leurs offres ni le moindre ſcrupule à m'en prévaloir. Ils en uſent entre eux avec la même ſimplicité; les enfans en âge de raiſon ſont les égaux de leurs peres; les domeſtiques s'aſſeyent à table avec leurs maîtres; la même liberté regne dans les maiſons & dans la république, & la famille eſt l'image de l'Etat.

La ſeule choſe ſur laquelle je ne jouiſſois pas de la liberté étoit la durée exceſſive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étois une fois, il y falloit reſter une partie de la journée & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme & un Suiſſe n'aimât pas à boire? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente choſe, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux ſont ſobres, & la grande réſerve de la table annonce aſſez ſouvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précedent l'ivreſſe; mais il faut ſavoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guere poſſible de faire avec d'auſſi déterminés buveurs que les Valaiſans, des vins auſſi violens que ceux du pays, & ſur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment ſe réſoudre à jouer ſi ſotement le ſage & à fâcher de ſi bonnes gens? Je m'enivrois donc par reconnoiſſance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit gueres moins, c'étoit de voir, même chez des magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe ſe-

roit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaisanes, des servantes mêmes rendroient leurs services embarrassans. Vous pouvez m'en croire, elles sont jolies, puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir sont difficiles en beauté.

Pour moi qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur service en silence, avec autant de gravité que Don Quichote chez la Duchesse. J'opposois quelquefois en souriant les grandes barbes & l'air grossier des convives au teint éblouïssant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faisoit rougir & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge, qui n'a dans son extrême blancheur qu'un des avantages du modele que j'osois lui comparer; modele unique & voilé dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célebre à qui le plus beau sein du monde servit de moule.

Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des mysteres que vous cachez si bien: je le suis en dépit de vous; un sens en peut quelquefois instruire un autre; malgré la plus jalouse vigilance, il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices, par lesquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil

avide & téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet ; il erre sous la chenille & la gaze, & fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oseroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ne ricopre invida vesta;
Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroso pensier già non arresta.

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes : c'est d'avoir des corps-de-robe si élevés par derriere qu'elles en paroissent bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coëffures noires & le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane, & j'espere qu'il vous ira bien ; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie ? étiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ? Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon ame. Quand je suis triste, elle se réfugie auprès de la vôtre, & cherche des

consolations aux lieux où vous êtes ; c'est ce que j'éprouvois en vous quitant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurois jouïr seul, & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course où la diversité des objets me rappellant sans cesse en moi-même, je vous conduisois par-tout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous servoient de siége. Tantôt assis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets; tantôt à vos genoux j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrois-je un pas difficile ? je vous le voyois franchir avec la légéreté d'un faon qui bondit après sa mere. Falloit-il traverser un torrent, j'osois presser dans mes bras une si douce charge ; je passois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce séjour paisible ; & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs simples des habitans, & leur sagesse égale & sûre, & l'aimable pudeur du sexe, & ses innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie! difois-je avec attendriffement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes! Que ne puis-je ici raffembler toute mon ame en toi feule, & devenir à mon tour l'univers pour toi! Charmes adorés, vous jouïriez alors des hommages qui vous font dûs! Délices de l'amour, c'eft alors que nos cœurs vous favoureroient fans ceffe! Une longue & douce ivreffe nous laifferoit ignorer le cours des ans: & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penfer & fentir enfemble feroit fuccéder à leurs tranfports une amitié non moins tendre. Tous les fentimens honnêtes nourris dans la jeuneffe avec ceux de l'amour en rempliroient un jour le vuide immenfe; nous pratiquerions au fein de cet heureux peuple, & à fon exemple, tous les devoirs de l'humanité: fans ceffe nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point fans avoir vécu.

La pofte arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jufqu'à ce moment! Hélas! j'étois heureux dans mes chimeres: mon bonheur fuit avec elles; que vais-je être en réalité?

LETTRE XXIV.

A Julie.

Je réponds ſur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le payement, & n'ai Dieu merci nul beſoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel eſt mon ſentiment ſur ce point.

Je diſtingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune, mais il ne pénetre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure qui ſeul peut rendre heureux un être penſant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre queſtion; elle ſera bientôt réſolue.

Que je m'érige en maître de philoſophie & prenne, comme ce fou de la fable, de l'argent pour enſeigner la ſageſſe; cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque choſe de ridicule en ſoi: cependant comme aucun homme ne peut tirer ſa ſubſiſtan-

ce abſolument de lui-même & qu'on ne ſauroit l'en tirer de plus près que par ſon travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la ſottiſe de ſacrifier la félicité à cette opinion inſenſée; vous ne m'en eſtimerez pas moins & je n'en ferai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres conſidérations à faire. Laiſſons la multitude & regardons en nous-mêmes. Que ferai-je réellement à votre pere, en recevant de lui le ſalaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon tems, c'eſt-à-dire de ma perſonne? Un mercenaire, un homme à ſes gages, une eſpece de valet, & il aura de ma part pour garant de ſa confiance, & pour ſûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ſes gens.

Or quel bien plus précieux peut avoir un pere que ſa fille unique, fût-ce même une autre que Julie? Que fera donc celui qui lui vend ſes ſervices? fera-t-il taire ſes ſentimens pour elle? ah! tu ſais ſi cela ſe peut! ou bien ſe livrant ſans ſcrupule au penchant de ſon cœur offenſera-t-il dans la partie la plus ſenſible celui à qui il doit fidélité? Alors je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus ſacrés (*h*), un traître,

(*h*) Malheureux jeune homme! qui ne voit pas qu'en

un féducteur domeftique que les loix condamnent très-juftement à la mort. J'efpere que celle à qui je parle fait m'entendre; ce n'eft pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïfe & d'Abelard tomberent entre vos mains, vous favez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du théologien. J'ai toujours plaint Héloïfe; elle avoit un cœur fait pour aimer: mais Abelard ne m'a jamais paru qu'un miférable digne de fon fort, & connoiffant auffi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imite? malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer! Celui qu'aveugle fa paffion jufqu'à ce point en eft bientôt puni par elle, & perd le goût des fentimens auxquels il a facrifié fon honneur. L'amour eft privé de fon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en fentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaife, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthoufiafme; ôtez

fe laiffant payer en reconnoiffance ce qu'il refufe de recevoir en argent, il viole des droits plus facrés encore. Au lieu d'inftruire il corrompt; au lieu de nourrir il empoifonne; il fe fait remercier par une mere abufée d'avoir perdu fon enfant. On fent pourtant qu'il aime fincérement la vertu, mais fa paffion l'égare, & fi fa grande jeuneffe ne l'excufoit pas, avec fes beaux difcours il ne feroit qu'un fcélérat. Les deux amans font à plaindre; la mere feule eft inexcufable.

l'eftime, & l'amour n'eft plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui fe déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Auffi bientôt ils fe mépriferont mutuellement; l'amour ne fera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en eft pas ainfi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouïffent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne profcrit l'engagement réciproque. Les loix les plus féveres ne peuvent leur impofer d'autre peine que le prix même de leur amour; la feule punition de s'être aimés eft l'obligation de s'aimer à jamais; & s'il eft quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brife ces innocentes chaînes, il en eft puni, fans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raifons, fage & vertueufe Julie; elles ne font qu'un froid commentaire de celles que vous m'expofâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres; mais c'en eft affez pour vous montrer combien je m'en fuis pénétré. Vous vous fouvenez que je n'infiftai point fur mon refus, & que malgré la répu-

gnance que le préjugé m'a laiſſée, j'acceptai vos dons en ſilence, ne trouvant point en effet dans le véritable honneur de ſolide raiſon pour les refuſer. Mais ici le devoir, la raiſon, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choiſir entre l'honneur & vous, mon cœur eſt prêt à vous perdre : Il vous aime trop, ô Julie, pour vous conſerver à ce prix.

LETTRE XXV.

De Julie.

LA relation de votre voyage eſt charmante, mon bon ami ; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer ſur un paſſage dont vous vous doutez bien ; quoique je n'aye pu m'empêcher de rire de la ruſe avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Taſſe, comme derriere un rempart. Eh! comment ne ſentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à ſa maîtreſſe ? L'amour, ſi craintif, ſi ſcrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienſéance? Pouviez-vous ignorer que ce ſtyle n'eſt pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire? Mais en voilà déja trop, peut-être, ſur un ſujet qu'il ne falloit point relever. Je ſuis, d'ailleurs, trop

occupée de votre feconde lettre, pour répondre en détail à la premiere. Ainfi, mon ami, laiffons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires: nous ferons affez occupés.

Je favois le parti que vous prendriez. Nous nous connoiffons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne fera pas, croyez-moi, dans les occafions qui demandent du courage & des facrifices. Le premier mouvement, aux attaques vives, eft de réfifter; & nous vaincrons, je l'efpere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eft au milieu du fommeil, c'eft dans le fein d'un doux repos qu'il faut fe défier des furprifes: mais c'eft, fur-tout, la continuité des maux qui rend leur poids infupportable, & l'ame réfifte bien plus aifément aux vives douleurs qu'à la trifteffe prolongée. Voilà, mon ami, la dure efpece de combat que nous aurons déformais à foutenir: ce ne font point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une réfiftance plus héroïque encore à des peines fans relâche.

Je l'avois trop prévu; le tems du bonheur eft paffé comme un éclair; celui des difgraces commence, fans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'allarme & me décourage; une langueur mortelle s'empare de mon ame; fans fujet bien précis de pleurer, des pleurs

involontaires s'échappent de mes yeux; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivois l'efpérance & la vois flétrir tous les jours. Que fert, hélas! d'arrofer le feuillage quand l'arbre eft coupé par le pied?

Je le fens, mon ami, le poids de l'abfence m'accable. Je ne puis vivre fans toi, je le fens ; c'eft ce qui m'effraye le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions enfemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire; l'heure paffe & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta préfence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce fupplice affreux. Ton cœur feul peut te dire que je te manque. Ah! fi tu favois quel pire tourment c'eft de refter quand on fe fépare, combien tu préférerois ton état au mien?

Encore fi j'ofois gémir! fi j'ofois parler de mes peines, je me fentirois foulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais hors quelques foupirs exhalés en fecret dans le fein de ma coufine, il faut étouffer tous les autres; il faut contenir mes larmes; il faut fourire quand je me meurs.

Sentirfi, oh Dei, morir;
E non poter mai dir:
Morir mi fento!

Le pis eft que tous ces maux augmentent fans

ſans ceſſe mon plus grand mal, & que plus ton ſouvenir me déſole, plus j'aime à me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami! ſens-tu combien un cœur languiſſant eſt tendre, & combien la triſteſſe fait fermenter l'amour?

Je voulois vous parler de mille choſes; mais outre qu'il vaut mieux attendre de ſavoir poſitivement où vous êtes, il ne m'eſt pas poſſible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami; je quite la plume, mais croyez que je ne vous quite pas.

BILLET.

J'ECRIS par un batelier que je ne connois point ce billet à l'adreſſe ordinaire, pour donner avis que j'ai choiſi mon aſyle à Meillerie ſur la rive oppoſée, afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'oſe approcher.

LETTRE XXVI.

A Julie.

QUE mon état eſt changé dans peu de jours! Que d'amertumes ſe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de triſtes réflexions m'affiégent! Que de traverſes mes craintes me font prévoir! O Julie! que c'eſt un fatal préſent du ciel qu'une ame ſenſible! Celui qui l'a

reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur sur la terre. Vil jouet de l'air & des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein régleront sa destinée, & il sera content ou triste au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentimens droits de chaque chose, & d'en juger par ce qui est véritable plutôt que par ce qui est de convention. Seul il suffiroit pour faire sa propre misere, en se livrant indiscrettement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les pesantes chaînes de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme: son cœur & sa raison seront incessamment en guerre, & des desirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle est la situation cruelle où me plongent, le sort qui m'accable, & mes sentimens qui m'élevent, & ton pere qui me méprise, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame & de bassesse dans ma fortune: j'aurois vécu tranquille & serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre: Mais t'avoir vue & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un

homme ! être aimé & ne pouvoir être heureux ! habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre enſemble ! O Julie, à qui je ne puis renoncer ! O deſtinée que je ne puis vaincre ! quels combats affreux vous excitez en moi, ſans pouvoir jamais ſurmonter mes deſirs ni mon impuiſſance !

Quel effet bizarre & inconcevable ! Depuis que je ſuis rapproché de vous, je ne roule dans mon eſprit que des penſées funeſtes. Peut-être le ſéjour où je ſuis contribue-t-il à cette mélancolie; il eſt triſte & horrible, il en eſt plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas ſi patiemment un plus agréable. Une file de rochers ſtériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuſe. Ah ! je le ſens, ma Julie, s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre ſéjour ni d'autre ſaiſon.

Dans les violens tranſports qui m'agitent je ne ſaurois demeurer en place; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance ſur les rochers; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui regne au dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe eſt jaune & flétrie, les arbres ſont dépouillés, le ſéchard (*i*) & la froide biſe entaſſent la neige &

(*i*) Vend de nord-eſt.

les glaces, & toute la nature eſt morte à mes yeux, comme l'eſpérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri ſolitaire une petite eſplanade, d'où l'on découvre à plein la ville heureuſe où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux ſe porterent vers ce ſéjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y diſcerner votre demeure; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le curé emprunter un téleſcope, avec lequel je vis ou crus voir votre maiſon, & depuis ce tems je paſſe les jours entiers dans cet aſyle à contempler ces murs fortunés qui renferment la ſource de ma vie. Malgré la ſaiſon je m'y rends dès le matin & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois ſecs que j'allume ſervent avec mes courſes à me garantir du froid exceſſif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu ſauvage que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre ſur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voiſin.

C'eſt-là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouïr des derniers plaiſirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'eſt delà qu'à travers les airs & les murs, il oſe en ſecret pénétrer juſques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore; tes regards ten-

ères raniment ſon cœur mourant ; il entend ſe ſon de ta douce voix; il oſe chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le boſquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ſes deſirs ! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie ; je ſuis de loin les diverſes occupations de ta journée, & je me les repréſente dans les tems & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des ſoins qui te rendent plus eſtimable, & mon cœur s'attendrit avec délices ſur l'inépuiſable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle ſort d'un paiſible ſommeil, ſon teint a la fraîcheur de la roſe, ſon ame jouït d'une douce paix; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne ſera point perdu pour la vertu. Elle paſſe à préſent chez ſa mere; les tendres affections de ſon cœur s'épanchent avec les auteurs de ſes jours, elle les ſoulage dans le détail des ſoins de la maiſon, elle fait peut-être la paix d'un domeſtique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation ſecrette, elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre tems; elle s'occupe ſans ennui des travaux de ſon ſexe, elle orne ſon ame de connoiſſances utiles, elle ajoute à ſon goût exquis les agrémens des beaux-arts, & ceux de la danſe à ſa légéreté natu-

relle. Tantôt je vois une élégante & ſimple parure orner des charmes qui n'en ont pas beſoin ; ici je la vois conſulter un paſteur vénérable ſur la peine ignorée d'une famille indigente ; là, ſecourir ou conſoler la triſte veuve & l'orphelin délaiſſé. Tantôt elle charme une honnête ſociété par ſes diſcours ſenſés & modeſtes ; tantôt en riant avec ſes compagnes elle ramene une jeuneſſe folâtre au ton de la ſageſſe & des bonnes mœurs : Quelques momens, ah ! pardonne, j'oſe te voir même t'occuper de moi ; je vois tes yeux attendris parcourir une de mes Lettres ; je lis dans leur douce langueur que c'eſt à ton amant fortuné que s'adreſſent les lignes que tu traces, je vois que c'eſt de lui que tu parles à ta couſine avec une ſi tendre émotion. O Julie ! ô Julie ! & nous ne ſerions pas unis ? & nos jours ne couleroient pas enſemble ? & nous pourrions être ſéparés pour toujours ? Non, que jamais cette affreuſe idée ne ſe préſente à mon eſprit ! En un inſtant elle change tout mon attendriſſement en fureur ; la rage me fait courir de caverne en caverne ; des gémiſſemens & des cris m'échappent malgré moi ; je rugis comme une lionne irritée ; je ſuis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il n'y a rien, non rien que je ne faſſe pour te poſſéder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occaſion ſûre pour vous l'envoyer,

quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés! Votre affliction, je l'avoue, est plus patiente, la mienne est plus emportée; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caracteres qui l'éprouvent, & il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs. Que dis-je, des pertes? Eh! qui les pourroit supporter? Non, connoissez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du ciel nous destina l'un pour l'autre; c'est la premiere loi qu'il faut écouter; c'est le premier soin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets; tu veux forcer des barrieres insurmontables & négliges les seuls moyens possibles; l'enthousiasme de l'honnêteté t'ôte la raison, & ta vertu n'est plus qu'un délire.

Ah! si tu pouvois rester toujours jeune & brillante comme à présent, je ne demanderois au ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie une fois; une seule fois; & passer le reste de mes jours à contempler de loin ton azile, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête; il vole & le tems fuit, l'occasion s'échappe, ta beau-

té, ta beauté même aura son terme, elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie ; & moi cependant, je gémis, je souffre, ma jeunesse s'use dans les larmes, & se flétrit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déja des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en sera de même de celles qui nous restent si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un tems où nous ne serons plus ; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, & que nos ames, épuisées d'amour & de peines, se fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en est tems encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets & sois heureuse. Viens, ô mon ame, dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être : viens à la face du ciel guide de notre fuite & témoin de nos sermens jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah quels trésors nous aurons acquis ! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entiere un azile à deux amans infortunés. J'ai des bras, je suis robuste ; le pain gagné par mon travail

vail te paroîtra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide ? Ah, tendre & chere amante, dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie ! vous connoissez l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au désespoir.

L E T T R E XXVII.

De Claire.

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble : L'aimable Julie est à l'extrémité & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa santé. La premiere conversation qu'elle eut sur votre compte avec son pere y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récens ont accru ses agitations, & votre derniere lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fievre ardente qui n'a fait qu'aug-

menter ſans ceſſe & lui a enfin donné le tranſport. Dans cet état elle vous nomme à chaque inſtant, & parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en eſt occupée. On éloigne ſon pere autant qu'il eſt poſſible ; cela prouve aſſez que ma tante a conçu des ſoupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude ſi vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de ſa fille effaçant pour le moment toute autre conſidération, elle ne feroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc, ſans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il eſt à vos ordres, ſervez-vous-en pour votre retour, & ſurtout ne perdez pas un moment ſi vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

LETTRE XXVIII.

De Julie à Claire.

Que ton abſence me rend amere la vie que tu m'as rendue ! Quelle convaleſcence ! Une paſſion plus terrible que la fievre & le tranſport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai le plus beſoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours ; peut-être ne me reverras-tu jamais. O ſi tu ſavois ce que l'inſenſé m'oſe propoſer ! ...... & de quel ton ! ..... m'en-

fuir! le ſuivre! m'enlever! ..... le malheureux! ..... de qui me plains-je? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui ..... grand Dieu! que ſeroit-ce, s'il ſavoit tout? ..... il en deviendroit furieux, je ſerois entraînée, il faudroit partir ..... je frémis......

Enfin, mon pere m'a donc vendue? il fait de ſa fille une marchandiſe, une eſclave; il s'acquitte à mes dépens; il paye ſa vie de la mienne! .... car je le ſens bien, je n'y ſurvivrai jamais .... pere barbare & dénaturé! mérite-t-il ...... quoi, mériter? c'eſt le meilleur des peres; il veut unir ſa fille à ſon ami, voilà ſon crime. Mais ma mere, ma tendre mere! quel mal m'a-t-elle fait? ..... Ah beaucoup! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je? que deviendrai-je? Hanz ne vient point. Je ne ſais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives .... avant que tu ſois de retour ..... qui ſait .... fugitive, errante, déshonorée .... c'en eſt fait, c'en eſt fait, la criſe eſt venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être .... qui eſt-ce qui ſait éviter ſon ſort? ...... ô dans quelque lieu que je vive & que je meure; en quelque azile obſcur que je traîne ma honte & mon déſeſpoir; Claire, ſouviens-toi de ton amie ...... Hélas! la miſere & l'opprobre changent les cœurs....... Ah, ſi jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé!

LETTRE XXIX.

De Julie à Claire.

Reste, ah reſte! ne reviens jamais; tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir; comment ſoutiendrois-je ta vue?

Où étois-tu, ma douce amie, ma ſauve-garde, mon ange tutelaire? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi, ce fatal voyage étoit-il ſi néceſſaire ou ſi preſſé? pouvois-tu me laiſſer à moi-même dans l'inſtant le plus dangereux de ma vie? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence? Ils ſeront éternels, ainſi que mes pleurs. Ta perte n'eſt pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'eſt pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, miſérable! Je ne puis ni parler ni me taire. Que ſert le ſilence quand le remords crie? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute? ma honte n'eſt-elle pas écrite ſur tous les objets? Si je ne verſe mon cœur dans le tien il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie? Ah que ne me trahiſſois-tu? C'eſt ta fidélité, ton aveugle amitié, c'eſt ta malheureuſe indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inſpira de le rappeler, ce

cruel qui fait mon opprobre? ses perfides soins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse? qu'il fuye à jamais, le barbare! qu'un reste de pitié le touche; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par sa présence; qu'il renonce au plaisir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas? il n'est point coupable; c'est moi seule qui le suis; tous mes malheurs sont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déja corrompu mon ame; c'est le premier de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ses sermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah, sans doute, il sait mieux aimer que moi, puisqu'il sait mieux se vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ses combats & de sa victoire; les siens étincelloient du feu de ses desirs, il s'élançoit vers moi dans l'impétuosité d'un transport aveugle; il s'arrêtoit tout-à-coup; une barriere insurmontable sembloit m'avoir entourée, & jamais son amour impétueux mais honnête ne l'eut franchie. J'osai trop contempler ce dangereux spectacle. Je me sentois troubler de ses transports, ses soupirs oppressoient mon cœur; je partageois ses tourmens en ne pensant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulsives, prêt à s'évanouïr à mes pieds.

Peut-être l'amour feul m'auroit épargnée; ô ma Coufine, c'eft la pitié qui me perdit.

Il fembloit que ma paffion funefte voulût fe couvrir pour me féduire du mafque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit preffée avec plus d'ardeur de le fuivre. C'étoit défoler le meilleur des peres ; c'étoit plonger le poignard dans le fein maternel ; je réfiftai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impoffibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le myftere qu'il falloit lui faire de cette impoffibilité, le regret d'abufer un amant fi foumis & fi tendre après avoir flatté fon efpoir, tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foibleffe, tout aliénoit ma raifon. Il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans favoir ce que je faifois, je choifis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me fouvins que de l'amour. C'eft ainfi qu'un inftant d'égarement m'a perdue à jamais. Je fuis tombée dans l'abîme d'ignominie dont une fille ne revient point; & fi je vis, c'eft pour être plus malheureufe.

Je cherche en gémiffant quelque refte de confolation fur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie ; ne me prive pas d'une fi charmante reffource, je t'en conjure ; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus fi grand befoin. Que la pitié fupplée à l'eftime. Viens,

ma chere, ouvrir ton ame à mes plaintes; viens recueillir les larmes de ton amie; garantis-moi, s'il ſe peut, du mépris de moi-même, & fais moi croire que je n'ai pas tout perdu, puiſque ton cœur me reſte encore.

L E T T R E XXX.

Réponſe.

FILLE infortunée! Hélas, qu'as-tu fait? Mon Dieu! tu étois ſi digne d'être ſage! Que te dirai-je dans l'horreur de ta ſituation, & dans l'abattement où elle te plonge? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des conſolations qui ſe refuſent au mien? Te montrerai-je les objets tels qu'ils ſont, ou tels qu'il te convient de les voir? ſainte & pure amitié! porte à mon eſprit tes douces illuſions, & dans la tendre pitié que tu m'inſpires, abuſe-moi la premiere ſur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le ſais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit ſans être écoutée! .... il eſt l'effet d'une téméraire confiance .... Ah, ce n'eſt plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton ſecret, ſans doute, ſi j'avois pu te ſauver ainſi: mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop ſenſible; je le vis ſe conſumer d'un feu dévorant que rien

ne pouvoit éteindre. Je fentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureufe ou mourir, & quand la peur de fuccomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne ferois plus, ou qu'il feroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & fi près de la mort ! N'accufe ni ton amant ni toi d'une faute dont je fuis la plus coupable, puifque je l'ai prévue fans la prévenir.

Il eft vrai que je partis malgré moi; tu le vis, il fallut obéïr; fi je t'avois cru fi près de ta perte, on m'auroit plutôt mife en pieces que de m'arracher à toi. Je m'abufai fur le moment du péril. Foible & languiffante encore, tu me parus en fûreté contre une fi courte abfence: je ne prévis pas la dangereufe alternative où tu t'allois trouver; j'oubliai que ta propre foibleffe laiffoit ce cœur abattu moins en état de fe défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a fauvé la vie; je n'ai pas ce dur courage qui te faifoit renoncer à moi; je n'aurois pu te perdre fans un mortel défefpoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chere & douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foibleffe effacera-t-el-

fe tant de facrifices, & le danger même dont tu fors n'eft-il pas une preuve de ta vertu? Tu ne penfes qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui réfiftent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles? fi rien ne peut te juftifier, fonge au moins à ce qui t'excufe. Je connois à-peu-près ce qu'on appelle amour; je faurai toujours réfifter aux tranfports qu'il infpire; mais j'aurois fait moins de réfiftance à un amour pareil au tien, & fans avoir été vaincue, je fuis moins chafte que toi.

Ce langage te choquera; mais ton plus grand malheur eft de l'avoir rendu néceffaire; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre; car je hais les mauvaifes maximes encore plus que les mauvaifes actions. Si la faute étoit à commettre, que j'euffe la baffeffe de te parler ainfi, & toi celle de m'écouter, nous ferions toutes deux les dernieres des créatures. A préfent, ma chere, je dois te parler ainfi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue : car il refte en toi mille adorables qualités que l'eftime de toi-même peut feule conferver, qu'un excès de honte & l'abjection qui le fuit détruiroient infailliblement, & c'eft fur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta fois

bleſſe. Le véritable amour eſt-il fait pour dégrader l'ame? Qu'une faute que l'amour a commiſe ne t'ôte point ce noble enthouſiaſme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au deſſus de toi-même. Une tache paroît-elle au ſoleil? combien de vertus te reſtent pour une qui s'eſt altérée? En ſeras-tu moins douce, moins ſincere, moins modeſte, moins bienfaiſante? En ſeras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en ſeront-ils moins chers à ton cœur? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'aurois plus? Non, chere & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore; elle ſait, elle ſent qu'il n'y a rien de bien qui ne puiſſe encore ſortir de ton ame. Ah! crois-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus ſage que toi te valût jamais!

Enfin tu me reſtes; je puis me conſoler de tout, hors de ne t'avoir plus. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eût preſque fait deſirer la ſeconde, ſi je ne l'avois reçue en même tems. Vouloir délaiſſer ſon amie! projetter de s'enfuir ſans moi! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne ſonge qu'à ſon amour.... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je suis forcée à passer loin de toi. Ils se prolongent cruellement. Nous sommes encore pour six jours à Lausanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle, essuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chere cousine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &, s'il se peut, effacer à force de vertus une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

L E T T R E XXXI.

A Julie.

QUEL prodige du ciel es-tu donc, inconcevable Julie? & par quel art connu de toi seule peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la tristesse; je souffre & languis de douleur au sein de la félicité suprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu! quel tourment affreux de n'oser se livrer tout entier à nul sentiment, de les combattre incessamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaisir! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me ſert, hélas, d'être heureux? Ce ne ſont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en ſont que plus ſenſibles. Tu veux en vain me cacher tes peines; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque ſecret à l'amour? Je vois, je vois ſous une apparente ſérénité les déplaiſirs cachés qui t'aſſiegent, & ta triſteſſe voilée d'un doux ſourire n'en eſt que plus amere à mon cœur.

Il n'eſt plus tems de me rien diſſimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere; elle me quitte un moment; j'entends des gémiſſemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur ſource? Je m'approche du lieu d'où ils ſemblent partir; j'entre dans ta chambre, je pénetre juſqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être ſur le trône de l'univers aſſiſe à terre, la tête appuyée ſur un fauteuil inondé de ſes larmes? Ah! j'aurois moins ſouffert s'il l'eût été de mon ſang! De quels remords je fus à l'inſtant déchiré? Mon bonheur devint mon ſupplice; je ne ſentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaiſirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois eſſuyer de mes levres ces précieuſes larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir

ou les tarir pour jamais : j'entends revenir ta mere ; il faut retourner brufquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je fuis humilié, que je fuis avili de ton repentir! Je fuis donc bien méprifable, fi notre union te fait méprifer de toi-même, & fi le charme de mes jours eft le tourment des tiens? fois plus jufte envers toi, ma Julie; vois d'un œil moins prévenu les facrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas fuivi les plus pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus faint des engagemens? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puiffent & ne doivent autorifer? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon époufe! ô ma digne & chafte compagne! ô gloire & bonheur de ma vie! non, ce n'eft point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter: ce n'eft qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenfer l'honneur. Sois fans ceffe à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie eft légitime, l'infidélité feule qui la romproit feroit blâmable, & c'eft déformais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur feroit raifonnable, quand tes regrets feroient fondés, pourquoi

m'en dérobes-tu ce qui m'appartient ? pourquoi mes yeux ne verſent-ils pas la moitié de tes pleurs ? Tu n'as pas une peine que je ne doive ſentir, pas un ſentiment que je ne doive partager, & mon cœur juſtement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon ſein. Dis, froide & myſtérieuſe amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'eſt-il pas un vol que tu fais à l'amour ? Tout ne doit-il pas être commun entre nous, ne te ſouvient-il plus de l'avoir dit ? Ah ! ſi tu ſavois aimer comme moi, mon bonheur te conſoleroit comme ta peine m'afflige, & tu ſentirois mes plaiſirs comme je ſens ta triſteſſe !

Mais je le vois, tu me mépriſes comme un inſenſé, parce que ma raiſon s'égare au ſein des délices. Mes emportemens t'effrayent, mon délire te fait pitié, & tu ne ſens pas que toute la force humaine ne peut ſuffire à des félicités ſans bornes. Comment veux-tu qu'une ame ſenſible goûte modérément des biens infinis ? Comment veux-tu qu'elle ſupporte à la fois tant d'eſpeces de tranſports ſans ſortir de ſon aſſiette ? Ne ſais-tu pas qu'il eſt un terme où nulle raiſon ne réſiſte plus, & qu'il n'eſt point d'homme au monde dont le bon ſens ſoit à toute épreuve ? Prens donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne mépriſe pas des erreurs qui ſont ton ouvrage. Je ne ſuis plus

à moi, je l'avoue, mon ame aliénée eſt toute en toi. J'en ſuis plus propre à ſentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie, ne te dérobe pas à toi-même!

LETTRE XXXII.

Réponſe.

IL fut un tems, mon aimable ami, où nos Lettres étoient faciles & charmantes; le ſentiment qui les dictoit couloit avec une élégante ſimplicité; il n'avoit beſoin ni d'art ni de coloris, & ſa pureté faiſoit toute ſa parure. Cet heureux tems n'eſt plus: hélas! il ne peut revenir; & pour premier effet d'un changement ſi cruel, nos cœurs ont déja ceſſé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la ſource; tu veux me conſoler par de vains diſcours, & quand tu penſes m'abuſer, c'eſt toi, mon ami, qui t'abuſes. Crois-moi, crois en le cœur tendre de ta Julie; mon regret eſt bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de ſon plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'eſt évanoui comme un ſonge; nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant; nous avons recherché le plaiſir; & le bonheur a fui loin de nous. Reſſouviens-toi de ces momens délicieux où nos

cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage, où la passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même, où l'innocence nous consoloit de la contrainte, où les hommages rendus & l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'effroi ! que de mortelles allarmes ! que de sentimens immodérés ont perdu leur premiere douceur ! Qu'est devenu ce zele de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux ? Notre jouissance étoit paisible & durable; nous n'avons plus que des transports : ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré brûloit nos cœurs; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amans vulgaires; trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter sans lui.

Voilà, mon ami, les pertes qui nous sont communes & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes, ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte, & gémis si tu sais aimer. Ma faute est irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de si justes douleurs; tout mon espoir

est

eſt de les rendre éternelles ; le pire de mes maux feroit d'en être confolée, & c'eſt le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le fentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon fort, j'en fens l'horreur, & cependant il me reſte une confolation dans mon défefpoir, elle eſt unique, mais elle eſt douce. C'eſt de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis que je n'ofe plus porter mes regards fur moi, je les porte avec plus de plaifir fur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre eſtime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd te donne un nouveau prix; tu t'éleves quand je me dégrade; ton ame femble avoir profité de tout l'aviliſſement de la mienne. Sois donc déformais mon unique eſpoir, c'eſt à toi de juſtifier s'il fe peut ma faute; couvre-la de l'honnêteté de tes fentimens; que ton mérite efface ma honte; rends excufable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être, à préfent que je ne fuis plus rien. Le feul honneur qui me reſte eſt tout en toi, & tant que tu feras digne de reſpect, je ne ferai pas tout-à-fait mépriſable.

Quelque regret que j'aye au retour de ma fanté, je ne faurois le diſſimuler plus longtems. Mon vifage démentiroit mes difcours, & ma feinte convalefcence ne peut plus trom-

per perfonne. Hâte-toi donc, avant que je fois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous fommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des foupçons & qu'elle nous obferve. Mon pere n'en eft pas là, je l'avoue; ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puiffe être amoureux de fa fille; mais enfin, tu fais fes réfolutions; il te préviendra fi tu ne le préviens, & pour avoir voulu te conferver le même accès dans notre maifon, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mere tandis qu'il en eft encore tems. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'inftruire, & renonçons à nous voir fi fouvent, pour nous voir au moins quelquefois: car fi l'on te ferme la porte tu ne peux plus t'y préfenter; mais fi tu te la fermes toi-même, tes vifites feront en quelque forte à ta difcrétion, & avec un peu d'adreffe & de complaifance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la fuite, fans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce foir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occafions de nous voir, & tu conviendras que l'inféparable coufine, qui caufoit autrefois tant de murmures, ne fera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.

LETTRE XXXIII.

De Julie.

AH, mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une aſſemblée! Quel tourment de ſe voir & de ſe contraindre! Il vaudroit mieux cent fois ne ſe point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion? Comment être ſi différent de ſoi-même? Comment ſonger à tant d'objets quand on n'eſt occupé que d'un ſeul? Comment contenir le geſte & les yeux quand le cœur vole? Je ne ſentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Made. d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adreſſoit; je m'imaginai que tout le monde m'obſervoit de concert; je ne ſavois plus ce que je faiſois, & à ton arrivée je rougis ſi prodigieuſement, que ma couſine, qui veilloit ſur moi, fut contrainte d'avancer ſon viſage & ſon éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fit un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du myſtere à cette chuchoterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux ſujets d'allarmes, & je ne ſentis jamais mieux combien une conſcience coupable arme contre nous de témoins qui n'y ſongent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faifois pas une meilleure figure; tu lui paroiffois embarraffé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'ofant aller ni venir, ni m'aborder ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, difoit-elle, occafion de les tourner fur nous. Un peu remife de mon agitation, je crus m'appercevoir moi-même de la tienne, jufqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adreffé la parole, tu t'affis en caufant avec elle, & devins plus calme à fes côtés.

Je fens, mon ami, que cette maniere de vivre, qui donne tant de contrainte & fi peu de plaifir, n'eft pas bonne pour nous: nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainfi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, fans connoître l'amour, ne laiffent pas d'être bien enfemble, ou qui peuvent fe paffer du myftere: les inquiétudes font trop vives de ma part, les indifcrétions trop dangereufes de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diverfion au befoin.

Reprenons, reprenons cette vie folitaire & paifible, dont je t'ai tiré fi mal à propos. C'eft elle qui a fait naître & nourri nos feux; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus diffipée. Toutes les grandes paffions fe forment dans la folitude; on n'en a point de femblables dans le monde, où nul objet

n'a le tems de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens. Cet état eſt auſſi plus convenable à ma mélancolie; elle s'entretient du même aliment que mon amour; c'eſt ta chere image qui ſoutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & ſenſible au fond de mon cœur, que contraint & diſtrait dans une aſſemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un tems où je ſerois forcée à une plus grande retraite, fût-il déja venu, ce tems deſiré! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la néceſſité. Ah! ſi de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer! Le doux eſpoir d'être un jour ..... mais inſenſiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire ſur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce myſtere, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de ſecret qui ne te fût doux à ſavoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à préſent, c'eſt que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remede. Raiſonne, commente, ſi tu veux, dans ta tête; mais je te défends de m'interroger là-deſſus.



LETTRE XXXIV.

Réponse.

Nô, non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei,
Bei lumi onde imparai
A sospirar d'amor.

Que je dois l'aimer, cette jolie Madame Belon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré! Pardonne-le moi, divine Julie, j'osai jouir un moment de tes tendres allarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, & se baissoient aussitôt pour éviter les miens! Que faisoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Madame Belon? Ah, ma Julie, peux-tu le croire? Non, non, fille incomparable; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoroient tes attraits! Ton amour, ta beauté remplissoient, ravissoient son ame; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter aux dépens de celle que j'aime des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce tems me dit Madame Belon? Sais-je ce que je lui ré-

pondis? le favois-je au moment de notre entretien? A-t-elle pu le favoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre chofe aux difcours d'un homme qui parloit fans penfer & répondoit fans entendre?

Com' huom, che par ch' afcolti, e nulla intende.

Auffi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le fens commun, qui pis eft pas le moindre efprit, & que je fuis tout auffi fot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en penfe? Ma Julie ne décide-t-elle pas feule de mon être & du rang que je veux avoir? Que le refte de la terre penfe de moi comme il voudra, tout mon prix eft dans ton eftime.

Ah, crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon ni à toutes les beautés fupérieures à la fienne, de faire la diverfion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux! fi tu pouvois douter de ma fincérité, fi tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes; dis-moi, qui pourroit avoir tenu regiftre de tout ce qui fe fit autour de toi? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le foleil entre les aftres qu'il éclipfe? N'apperçus-je pas les cavaliers fe raffembler autour de ta chaife? Ne vis-je pas au dépit de tes

compagnes l'admiration qu'ils manquoient pour toi ? Ne vis-je pas leurs respects empressés, & leurs hommages, & leurs galanteries ? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté ? Ne vis-je pas quand tu te dégantois pour la collation l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs ? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gand vouloir baiser la main charmante qui le recevoit ? N'en vis-je pas un plus téméraire dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie, t'obliger quand tu t'en fus apperçue d'ajouter une épingle à ton fichu ? Je n'étois pas si distrait que tu penses; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux ; car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le sais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être?

Reprenons-la donc, cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amere; & il préfere sa souffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en est, il en peut être de plus solides à la contrainte où nous vivons, & tu sembles les oublier! Quoi, passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir, ou sans se rien dire! Ah, que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour fasse durant

tant

tant de ſiecles? l'abſence même ſeroit moins cruelle. Que ſert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient? Que ſert de prolonger ſa vie avec ſon ſupplice? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois ſe voir un ſeul inſtant & puis mourir?

Je ne le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable ſecret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéreſſant pour nous; mais j'y ai fait d'inutiles efforts. Je ſaurai pourtant garder le ſilence que tu m'impoſes, & contenir une indiſcrette curioſité; mais en reſpectant un ſi doux myſtere, que n'en puis-je au moins aſſurer l'éclairciſſement? Qui ſait, qui ſait encore ſi tes projets ne portent point ſur des chimeres? Chere ame de ma vie, ah! commençons du moins par les bien réaliſer.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été ſenſiblement touché de l'eſtime de ce brave officier; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le ſervice & que ma paſſion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auſſi active. En cela, je n'ai point fait un ſacrifice à l'amour. Je penſe que chacun doit ſa vie & ſon ſang à la patrie, qu'il n'eſt pas permis

de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de se vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere, que je serois bien heureux d'imiter dans son amour pour ses devoirs & pour son pays. Il ne voulut jamais entrer au service d'aucun Prince étranger : Mais dans la guerre de 1712 il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il se trouva dans plusieurs combats, à l'un desquels il fut blessé ; & à la bataille de Vilmerghen, il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi sous les yeux du Général de Sacconex.

LETTRE XXXV.

De Julie.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant sur Madame Belon, valussent une explication si sérieuse. Tant de soins à se justifier produisent quelquefois un préjugé contraire : & c'est l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui seule en fait des objets importans. Voilà ce qui sûrement n'arrivera pas entre nous ; car les cœurs bien occupés ne sont gueres pointilleux, & les tracasseries des Amans sur des riens ont presque toujours un

fondement beaucoup plus réel qu'il ne semble.

Je ne suis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fournisse une occasion de traiter entre nous de la jalousie ; sujet malheureusement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour sera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impressions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions; le moindre refroidissement seroit bientôt pour nous la langueur de la mort; un dégoût invincible, un éternel ennui, succéderoient à l'amour éteint, & nous ne saurions longtems vivre après avoir cessé d'aimer. En mon particulier, tu sens bien qu'il n'y a que le délire de la passion qui puisse me voiler l'horreur de ma situation présente, & qu'il faut que j'aime avec transport, ou que je meure de douleur. Vois donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point, d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours !

Autant que je puis juger de moi-même, il me semble que souvent affectée avec trop de vivacité, je suis pourtant peu sujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté longtems en dedans, pour que j'osasse en découvrir la source à leur Auteur, & comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une

offenfe fans le vouloir, je fupporterois plutôt cent fujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractere doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jaloufie, & j'ai bien peur de fentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'eft pas que je ne fache que ton cœur eft fait pour le mien & non pour un autre: Mais on peut s'abufer foi-même, prendre un goût paffager pour une paffion, & faire autant de chofes par fantaifie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or fi tu peux te croire inconftant fans l'être, à plus forte raifon puis-je t'accufer à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoifonneroit pourtant ma vie; je gémirois fans me plaindre & mourrois inconfolable fans avoir ceffé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la feule idée me fait friffonner. Jure-moi donc, mon doux ami, non par l'amour, ferment qu'on ne tient que quand il eft fuperflu, mais par ce nom facré de l'honneur, fi refpecté de toi, que je ne cefferai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y furviendra point de changement dont je ne fois la premiere inftruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'efpere; mais préviens mes folles allarmes, & donne-moi dans tes engagemens pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle fécurité du préfent. Je ferois moins à plaindre d'apprendre de toi mes

malheurs réels que d'en fouffrir fans ceffe d'imaginaires ; je jouïrois au moins de tes remords ; fi tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins ameres les larmes que je verferois dans ton fein.

C'eft ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit & par la probité qui l'affure ; voilà l'ufage de cette regle de fageffe dans les chofes de pur fentiment ; voilà comment la vertu févere fait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant fans principes, dût-il m'aimer éternellement, où feroient pour moi les garans de cette conftance ? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'affurer de n'être point abufée ou par fa feinte ou par ma crédulité ? Mais toi, mon digne & refpectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguifement ; tu me garderas, je le fais, la fincérité que tu m'auras promife. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite fur le devoir de tenir ta parole, & fi tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois ..... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie, je ne .... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penfes-tu de mon expédient ? C'eft le feul, j'en fuis fûre, qui pouvoit déraciner en moi tout fentiment de jaloufie. Il y a je ne

fais quelle délicateſſe qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet aſſuré de l'engagement que je t'impoſe ; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur, & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaiſir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je ſens ſi bien l'impoſſibilité ! Quel charme de parler de jalouſie avec un amant ſi fidele ! Ah, ſi tu pouvois ceſſer de l'être, ne crois pas que je t'en parlaſſe ainſi ! Mon pauvre cœur ne feroit pas ſi ſage au beſoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très-honoré maître, matiere à diſcuſſion pour ce ſoir : car je ſais que vos deux humbles Diſciples auront l'honneur de ſouper avec vous chez le pere de l'inſéparable. Vos doctes commentaires ſur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manege pour vous faire inviter. La fille a fait accorder ſon clavecin ; le pere a feuilleté Lamberti ; moi je recorderai peut-être la leçon du boſquet de Clarens : ô Docteur en toutes facultés, vous avez par-tout quelque ſcience de miſe. M. d'Orbe, qui n'eſt pas oublié, com-

me vous pouvez penser, a le mot pour entamer une savante dissertation sur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la cousine. C'est-là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & maîtresse, vos deux mains dans les siennes & en présence de son Chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel; engagement qu'on n'est maître ni de tenir ni de rompre; mais vérité, sincérité, franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours soumis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer au moins la guerre avant de secouer le joug. Ce faisant aurez l'accolade, & serez reconnu vassal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami, l'idée du soupé de ce soir m'inspire de la gaité. Ah! qu'elle me sera douce quand je te la verrai partager!

LETTRE XXXVI.

De Julie.

BAISE cette Lettre & saute de joye pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais pense que pour ne point sauter & n'avoir rien à baiser, je n'y suis pas la moins sensible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour son procès, & delà à Soleure pour sa pension, a proposé à

ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté, espérant pour sa santé quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener aussi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en pensois : mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la tristesse, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une si véritable, que le remords m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens, je ne resterai point maîtresse de maison; mais on me dépose chez le pere de la cousine, ensorte que je serai tout de bon durant ce tems inséparable de l'inséparable. De plus, ma mere a mieux aimé se passer de femme de chambre & me laisser Babi pour gouvernante : sorte d'Argus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité ni se faire des confidens; mais qu'on écarte aisément au besoin, sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours; mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte, & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres tems. Non seulement tu ne dois pas, quand je serai chez ma cou-

fine, y venir plus ſouvent qu'auparavant, de peur de la compromettre; j'eſpere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige ſon ſexe, ni des droits ſacrés de l'hoſpitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas beſoin qu'on l'inſtruiſe du reſpect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne azile. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de ſacrifice à ce qui eſt honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attriſté? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impoſe? Laiſſe à ta Julie le ſoin de les adoucir; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à ſa voix? Près des côteaux fleuris d'où part la ſource de la Vevaiſe, il eſt un hameau ſolitaire qui ſert quelquefois de repaire aux chaſſeurs & ne devroit ſervir que d'aſyle aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe diſpoſe, ſont épars aſſez loin quelques chalets, (*k*) qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaiſir, amis de la ſimplicité ruſtique. Les fraîches & diſcrettes laitieres ſavent garder pour autrui le ſecret dont elles ont beſoin pour elles-mêmes.

(*k*) Sorte de maiſons de bois où ſe font les fromages & diverſes eſpeces de laitages dans la montagne. Je ne puis m'empêcher d'avertir ici les lecteurs françois que la premiere ſyllabe de *chalet* n'eſt point longue, comme celle de *châlit*, mais breve, comme celle de *chaland*. Je ne ſais pourquoi cette petite faute de quantité fait à mon oreille un effet inſupportable.

Les ruiſſeaux qui traverſent la prairie ſont bordés d'arbriſſeaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au delà des aziles plus déſerts & plus ſombres.

Al bel ſeggio ripoſto, ombroſo e foſco,
Ne mai paſtori appreſſan, ne bifolci.

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs ſoins inquiétans ; on n'y voit par-tout que les tendres ſoins de la Mere commune. C'eſt-là, mon ami, qu'on n'eſt que ſous ſes auſpices & qu'on peut n'écouter que ſes loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déja perſuadé à ſon papa qu'il avoit envie d'aller faire avec quelques amis, une chaſſe de deux ou trois jours dans ce canton, & d'y mener les inſéparables. Ces inſéparables en ont d'autres, comme tu ne ſais que trop bien. L'un repréſentant le maître de la maiſon en fera naturellement les honneurs ; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ſa Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet conſacré par l'amour ſera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureuſement & ſûrement ce charmant projet, il n'eſt queſtion que de quelques arrangemens qui ſe concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaiſirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte bruſquement, de peur de ſurpriſe.

Aussi bien, je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le Chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons sans indiscrétion nous voir presque tous les jours; savoir chez ma cousine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

LETTRE XXXVII.

De Julie.

Ils sont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres caresses une fille chérie & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embrassois avec un léger serrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétilloit d'une odieuse joye. Hélas! qu'est devenu ce tems heureux où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente & sage, où je n'étois bien que contre leur sein, & ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir? Maintenant coupable & craintive, je tremble en pensant à eux, je rougis en pensant à moi; tous mes bons sentimens se dépravent, & je me consume en vains & stériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la tristesse que leurs adieux ne m'avoient

pas d'abord donnée. Une fecrette angoiffe étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faifoit les paquets, je fuis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques-unes de fes hardes encore éparfes, je les ai toutes baifées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendriffement m'a un peu foulagée, & j'ai trouvé quelque forte de confolation à fentir que les doux mouvemens de la nature ne font pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah, tyran! tu veux envain l'affervir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes preftiges, il lui refte au moins des fentimens légitimes, il refpecte & chérit encore des droits plus facrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami, ces mouvemens involontaires; & ne crains pas que j'étende ces réflexions auffi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour eft le plus en liberté, n'eft pas, je le fais bien, celui des regrets: je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler; il faut que tu les connoiffes, non pour les porter, mais pour les adoucir. Dans le fein de qui les épancherois-je, fi je n'ofois les verfer dans le tien? N'es-tu pas mon tendre confolateur? N'eft-ce pas toi qui foutiens mon courage ébranlé? N'eft-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après

que je l'ai perdue ? Sans toi, sans cette adorable amie dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs, combien de fois n'eussé-je pas déja succombé sous le plus mortel abatement ? Mais vos tendres soins me soutiennent; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore, & je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, si je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chere cousine, ou plutôt de cette tendre sœur, déposer au fond de son cœur une importune tristesse. Toi, viens ce soir achever de rendre au mien la joye & la sérénité qu'il a perdues.

LETTRE XXXVIII.

A Julie.

NON, Julie, il ne m'est pas possible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'augmente & croisse incessamment avec tes charmes, & tu m'es une source inépuisable de sentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle soirée inconcevable! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur! O tristesse enchanteresse! O langueur d'une ame attendrie! combien vous surpassiez les turbulens plaisirs, & la gaité folâtre, & la joye emportée, &

tous les tranſports qu'une ardeur ſans meſure offre aux deſirs effrenés des amans! paiſible & pure jouïſſance qui n'as rien d'égal dans la volupté des ſens, jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux! quel raviſſant ſpectacle ou plutôt quelle extaſe, de voir deux beautés ſi touchantes s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pencher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre, & baigner ce ſein charmant comme la roſée du ciel humecte un lis fraîchement éclos! J'étois jaloux d'une amitié ſi tendre; je lui trouvois je ne ſais quoi de plus intéreſſant qu'à l'amour même, & je me voulois une ſorte de mal de ne pouvoir t'offrir des conſolations auſſi cheres, ſans les troubler par l'agitation de mes tranſports. Non, rien, rien ſur la terre n'eſt capable d'exciter un ſi voluptueux attendriſſement que vos mutuelles careſſes, & le ſpectacle de deux amans eût offert à mes yeux une ſenſation moins délicieuſe.

Ah! qu'en ce moment j'euſſe été amoureux de cette aimable couſine, ſi Julie n'eût pas exiſté. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit ſon charme invincible ſur ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajuſtement, tes gands, ton éventail, ton ouvrage; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi ſeule faiſois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie! à force d'augmenter

mon ivresse tu m'ôterois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi, tu peux te croire avilie! quoi, la passion t'ôte-t-elle aussi le sens? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espece plus pure, si ce feu dévorant qui pénetre ma substance ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoît; tu ne te connois pas toi-même; mon cœur seul te connoît, te sent, & sait te mettre à ta place. Ma Julie! Ah, quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée! Ah! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix!

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les tems, il y a quelques jours, sur-tout, que ton image plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe, & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta derniere lettre. Depuis qu'il est question de ce

rendez-vous champêtre, je ſuis trois fois ſorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perſpective d'un ſéjour ſi déſiré m'a paru plus agréable.

Non vide il mondo ſi leggiadri rami,
Ne moſſe 'l vento mai ſi verdi frondi.

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le ciel plus ſérein; le chant des oiſeaux ſemble avoir plus de tendreſſe & de volupté; le murmure des eaux inſpire une langueur plus amoureuſe; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums; un charme ſecret embellit tous les objets ou faſcine mes ſens; on diroit que la terre ſe pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore & du feu qui le conſume. O Julie! ô chere & précieuſe moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la préſence de deux amans fideles: Portons le ſentiment du plaiſir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image; allons animer toute la nature, elle eſt morte ſans les feux de l'amour. Quoi! trois jours d'attente? trois jours encore? Ivre d'amour, affamé de tranſports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuſe impatience. Ah! qu'on ſeroit heureux ſi le ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui ſéparent de pareils inſtans!

LET-

LETTRE XXXIX.

De Julie.

Tu n'as pas un fentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage; mais ne me parle plus de plaifir tandis que des gens qui valent mieux que nous fouffrent, gémiffent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, & fois tranquille fi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire fans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une ámere confufion jufqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre foin de cette pauvre enfant; je la protégeois auprès de ma mere; je la tenois en quelque maniere fous ma garde, & pour n'avoir fu me garder moi-même, je l'abandonne fans me fouvenir d'elle, & l'expofe à des dangers pires que ceux où j'ai fuccombé. Je frémis en fongeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la féduction perdoient une fille modefte & fage qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami, comment y a-t-il dans le monde des hommes affez vils pour acheter

de la misere un prix que le cœur seul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour !

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la pitié filiale de ma Fanchon, de ses sentimens honnêtes, de son innocente naïveté? Ne l'es-tu pas de la rare tendresse de cet amant qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse ? Ne seras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti ? Ah! si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise, de qui pourroient-ils jamais en attendre? Pour moi, j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce soit, & de faire en sorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espere que le ciel bénira cette entreprise, & qu'elle sera pour nous d'un bon augure. Je te propose & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, si tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon; n'épargne ni les supplications ni l'argent: porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoi qu'il nous en coûte & de plaisir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joye.

Je ſens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi? Et je perſiſte; car il faut que ce mot de vertu ne ſoit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des ſacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois; quelques heures agréables s'éclipſent comme un éclair & ne ſont plus; mais ſi le bonheur d'un couple honnête eſt dans tes mains, ſonge à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occaſion de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe; la punition de l'avoir manquée eſt de ne la plus retrouver, & l'uſage que nous ferons de celle-ci nous va laiſſer un ſentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zele ces diſcours ſuperflus; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je ſais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne ſait pas ſacrifier un jour de plaiſir aux devoirs de l'humanité!

LETTRE XL.

De Fanchon Regard à Julie.

MADEMOISELLE,

PARDONNEZ à une pauvre fille au déſeſpoir, qui ne ſachant plus que devenir oſe encore

avoir recours à vos bontés; car vous ne vous lassez point de consoler les affligés, & je suis si malheureuse qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre pere, que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît soin de la famille. Claude Anet que Monsieur votre pere avoit ramené du service est un brave garçon, rangé, qui sait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous être incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printems ; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à pâques, que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé derechef sans m'en rien dire dans la compagnie de Monsieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neufchâtel que pour sept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour suivre la recrue : ainsi nous

n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier, & il me laiſſe ſans aucune reſſource. Si par votre crédit ou celui de Monſieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou ſix ſemaines, on tâcheroit pendant ce tems-là de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourſer ce pauvre garçon; mais je le connois bien; il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il eſt venu ce matin un Monſieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage; mais Dieu m'a fait la grace de le refuſer. Il a dit qu'il reviendroit demain matin ſavoir ma derniere réſolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la ſavoit déja. Que Dieu le conduiſe, il ſera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien auſſi recourir à la bourſe des pauvres, mais on eſt ſi mépriſé qu'il vaut mieux pâtir: & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille aſſiſtée.

Excuſez la liberté que je prends, ma bonne Demoiſelle; je n'ai trouvé que vous ſeule à qui j'oſe avouer ma peine, & j'ai le cœur ſi ſerré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée ſervante à vous ſervir.

Fanchon Regard.

LETTRE XLI.

Réponse.

J'AI manqué de mémoire & toi de confiance, ma chere enfant ; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien eſt impardonnable : Je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette Lettre, eſt chargée de pourvoir au plus preſſé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monſieur, s'il revient, & l'après-dînée nous irons te voir, ma couſine & moi ; car je ſais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en ſois point en peine ; mon pere eſt abſent ; mais en attendant ſon retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te conſole. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourſe publique ; c'eſt ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reſte quelque choſe dans celle des bonnes gens.

LETTRE XLII.

A Julie.

JE reçois votre Lettre & je parts à l'inſtant: ce ſera toute ma réponſe. Ah, cruelle! que mon cœur en eſt loin, de cette odieuſe vertu que vous me ſuppoſez, & que je déteſte! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Duſſé-je en mourir cent fois, il faut être eſtimé de Julie.

LETTRE XLIII.

A Julie.

J'ARRIVAI hier matin à Neufchâtel; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher; il étoit à la chaſſe & je l'attendis juſqu'au ſoir. Quand je lui eus expliqué le ſujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une ſomme aſſez conſidérable, & l'augmentant à meſure qu'il réſiſtoit; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être aſſuré de le retrouver ce matin, bien réſolu de ne le plus quitter juſqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque maniere que ce pût être, j'euſſe obtenu ce que

j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

Voilà, Monſieur, le congé que vous êtes venu ſolliciter. Je l'ai refuſé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez, à la joye que vous donnera cet heureux ſuccès, de celle que j'ai ſenti en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne ſoit pas auſſi parfaite qu'elle devroit l'être? Je ne puis me diſpenſer d'aller remercier & rembourſer M. de Merveilleux, & ſi cette viſite retarde mon départ d'un jour, comme il eſt à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'eſt montré généreux à mes dépens? N'importe, j'ai fait ce qui vous eſt agréable, je puis tout ſupporter à ce prix. Qu'on eſt heureux de pouvoir bien faire en ſervant ce qu'on aime, & réunir ainſi dans le même ſoin les charmes de l'amour & de la vertu! Je l'avoue, ô Julie! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être ſi ſenſible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme ſi j'étois le ſeul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un ſi doux eſpoir, à me priver ſans néceſſité d'un bien

dont

dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures se sont évanouis ; je sens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu ; j'éprouve déja le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre, de pouvoir rendre les privations aussi douces que les plaisirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même ! Ah ! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du ciel, ma Julie ! sans doute avec tant d'autorité sur mon ame la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puisque ton regne est céleste, & que serviroit de cesser de t'aimer, s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la maman. Seroit-il impossible durant cet intervalle de faire un pélérinage au Chalet ?

LETTRE XLIV.

De Julie.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité : il nous est plus avantageux qu'il ne semble, & quand nous aurions fait par

adresse ce que nous avons fait par bienfaisance, nous n'aurions pas mieux réussi. Regarde ce qui seroit arrivé si nous n'eussions suivi que nos fantaisies. Je serois allée à la campagne précisément la veille du retour de ma mere à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit fallu partir sur le champ, peut-être sans pouvoir t'avertir, te laisser dans des perplexités mortelles, & notre séparation se seroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuse. De plus, on auroit su que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions, peut-être eût-on su que nous y étions ensemble ; du moins on l'auroit soupçonné, c'en étoit assez. L'indiscrette avidité du présent nous ôtoit toute ressource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à présent cet état à notre situation réelle. Premiérement ton absence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma cousine ; elle sait ton voyage & le sujet ; c'est une raison de plus pour t'estimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le seul moment de liberté qu'ils ont pour se voir ? Quelle ruse avons-nous employée pour écarter une trop juste défiance ? La

ſeule, à mon avis, qui ſoit permiſe à d'honnêtes gens; c'eſt de l'être à un point qu'on ne puiſſe croire, en ſorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent! Ajoute à cela le plaiſir de réunir des amans déſolés, & de rendre heureux deux jeunes gens ſi dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon; dis, n'eſt-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle? N'eſt-elle pas trop jolie & trop malheureuſe pour reſter fille impunément? Claude Anet de ſon côté, dont le bon naturel a réſiſté par miracle à trois ans de ſervice, en eût-il pu ſupporter encore autant ſans devenir un vaurien comme tous les autres? Au lieu de cela, ils s'aiment & ſeront unis; ils ſont pauvres & ſeront aidés; ils ſont honnêtes gens & pourront continuer de l'être; car mon pere a promis de prendre ſoin de leur établiſſement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaiſance, ſans parler du compte que je t'en dois tenir! Tel eſt, mon ami, l'effet aſſuré des ſacrifices qu'on fait à la vertu: s'ils coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'inſéparable, tu m'appelleras auſſi *la prêcheuſe* &

il eſt vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes ſermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaiſir qu'ils ne ſont pas comme eux jetés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'eſtimer moi-même j'aime à m'eſtimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaiſir tu dois voir augmenter ſans ceſſe les dettes que l'amour s'oblige à payer!

Ma couſine a ſu les entretiens que tu as eus avec ſon pere au ſujet de M. d'Orbe; elle y eſt auſſi ſenſible que ſi nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reſte avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je ſuis une heureuſe fille! que je ſuis aimée & que je trouve charmant de l'être! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou ſurpaſſée. Il ſemble que tous les plus doux ſentimens du monde viennent ſans ceſſe chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une viſite pour demain matin. C'eſt Milord Bomſton, qui vient de Geneve où il a paſſé ſept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à ſon retour d'Italie. Il

te trouva fort trifte, & parle au furplus de toi comme j'en penfe. Il fit hier ton éloge fi bien & fi à propos devant mon pere, qu'il m'a tout-à-fait difpofée à faire le fien. En effet j'ai trouvé du fens, du fel, du feu dans fa converfation. Sa voix s'éleve & fon œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle auffi avec intérêt des chofes de goût, entre autres de la mufique Italienne qu'il porte jufqu'au fublime; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au furplus il met plus d'énergie que de grace dans fes difcours, & je lui trouve même l'efprit un peu rêche (*l*). Adieu, mon ami.

L E T T R E XLV.

A Julie.

JE n'en étois encore qu'à la feconde lecture de ta lettre, quand Milord Edouard Bomfton eft entré. Ayant tant d'autres chofes à te dire, comment aurois-je penfé, ma Julie, à te parler de lui? Quand on fe fuffit l'un à l'autre s'avife-t-on de fonger à un tiers? Je vais te

(*l*) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il fignifie au propre une furface rude au toucher & qui caufe un friffonnement défagréable en y paffant la main, comme celle d'une broffe fort ferrée ou du velours d'Utrecht.

rendre compte de ce que j'en fais, maintenant que tu parois le desirer.

Ayant passé le Semplon, il étoit venu jusqu'à Sion au devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Geneve à Brigue, & le desœuvrement rendant les hommes assez lians, il me rechercha. Nous fimes une connoissance aussi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions; il y a un certain unisson d'ames qui s'apperçoit au premier instant, & nous fûmes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le tems qu'ils ne se seroient pas quittés. Il m'entretint de ses voyages, & le sachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures: bientôt je vis avec plaisir que les tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de discernement, mais modérement & sans prétention. J'estimai qu'il en jugeoit avec plus de sentiment que de science & par les effets plus que par les regles, ce qui me confirma qu'il avoit l'ame sensible. Pour la musique Italienne, il m'en parut enthousiaste comme à toi: il m'en fit même entendre; car il mene un virtuose avec lui,

ſon valet-de-chambre joue fort bien du violon, & lui-même paſſablement du violoncelle. Il me choiſit pluſieurs morceaux très-pathétiques, à ce qu'il prétendoit; mais ſoit qu'un accent ſi nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée; ſoit que le charme de la muſique, ſi doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde triſteſſe, ces morceaux me firent peu de plaiſir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & ſans expreſſion.

Il fut auſſi queſtion de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma ſituation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit ſavoir. Il me propoſa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune, impoſſibles dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit paſſer l'hiver à Geneve, l'été ſuivant à Lauſanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie; il m'a tenu parole, & nous nous ſommes revus avec un nouveau plaiſir.

Quant à ſon caractere, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il ſe pique de philoſophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond, je le crois par tempérament ce qu'il penſe être par méthode, & le vernis ſtoïque qu'il met à ſes actions ne conſiſte qu'à parer de beaux raiſonnemens le parti que ſon cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de pei-

ne qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de rêche dans ses manieres; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son caractere, & qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se regle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité, qui se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement? La privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe, songe aux dédommagemens promis & dûs; car toute la morale que tu m'as débitée est fort bonne; mais, quoi que tu puisses dire, le Chalet valoit encore mieux.



LETTRE XLVI.

De Julie.

HÉ bien donc, mon ami, toujours le Chalet? l'histoire de ce Chalet te pese furieusement sur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du Chalet! Mais des lieux où tu ne fus jamais te sont-ils si chers qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un désert ne sauroit-il nous faire un chalet à la ville? Ecoute; on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une noce où nous serons tous: cette noce ne manquera pas d'être tumultueuse. Quelquefois le mystere a su tendre son voile au sein de la turbulente joye & du fracas des festins. Tu m'entends, mon ami; ne seroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés?

Tu t'animes, ce me semble, d'un zele assez superflu sur l'apologie de Milord Edouard, dont je suis fort éloignée de mal penser. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même sur une connoissance de quelques jours? Je n'en parle que par conjec-

ture, & tu ne peux gueres être plus avancé; car les propoſitions qu'il t'a faites ſont de ces offres vagues dont un air de puiſſance & la facilité de les éluder rendent ſouvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens preſque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loiſir les arrangemens qu'il t'a propoſés. Si l'amour favoriſe le projet qui m'occupe, il s'en préſentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience eſt amere, mais ſon fruit eſt doux!

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroiſſoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumieres que d'agrémens dans l'eſprit. Tu dis à peu près la même choſe, & puis, avec cet air de ſupériorité maſculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon ſexe une fois en ma vie, comme ſi jamais une femme devoit ceſſer d'en être? Te ſouvient-il qu'en liſant ta République de Platon nous avons autrefois diſputé ſur ce point de la différence morale des ſexes? Je perſiſte dans l'avis dont j'étois alors, & ne ſaurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres ſi différens. L'attaque & la défenſe, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne ſont point des conventions, comme le penſent tes philo-

sophes, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, & dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues; il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre & pour alaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison; elles font rire le sage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans sont mal-adroits en injures! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise, ou que tu commets aussi bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que, te rendant sincérité pour sincérité, je te dise naïvement ce que je pense de la tienne? Je n'y trouve qu'un rafinement de flatterie, pour te justifier à toi-mê-

me par cette franchise apparente les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils sont, savent-ils voir des défauts? C'est à l'integre amitié que ces soins appartiennent, & là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi-même; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables! Ses flatteries sont en un sens des vérités: le jugement se tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente; il ne ment point en disant des mensonges; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu, non sans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est Milord Edouard, l'autre est un sage dont la gravité s'est quelque-

fois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliere : ne le connoîtriez-vous point ? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le decorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'avertir aussi la petite personne de baisser les yeux, & d'être aux siens la moins jolie qu'il se pourra.

LETTRE XLVII.

A Julie.

AH mauvaise ! Est-ce là la circonspection que tu m'avois promise ? Est-ce ainsi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes engagemens ! Premiérement, ta parure ; car tu n'en avois point, & tu sais bien que jamais tu n'es si dangereuse. Secondement, ton maintien si doux, si modeste, si propre à laisser remarquer à loisir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus spirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faisoit voler l'oreille & le cœur au devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plût à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baissés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable,

Enfin, ce je ne ſais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu ſemblois avoir répandu ſur toute ta perſonne pour faire tourner la tête à tout le monde, ſans paroître même y ſonger. Je ne ſais, pour moi, comment tu t'y prends; mais ſi telle eſt ta maniere d'être jolie le moins qu'il eſt poſſible, je t'avertis que c'eſt l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des ſages autour de ſoi.

Je crains fort que le pauvre philoſophe Anglois n'ait un peu reſſenti la même influence. Après avoir reconduit ta couſine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous propoſa d'aller chez lui faire de la muſique & boire du punch. Tandis qu'on raſſembloit ſes gens, il ne ceſſa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans ſa bouche avec autant de plaiſir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que perſonne, excepté ta couſine, me parle de toi; il me ſemble que chaque mot m'ôte une partie de mon ſecret ou de mes plaiſirs, & quoi que l'on puiſſe dire, on y met un intérêt ſi ſuſpect, ou l'on eſt ſi loin de ce que je ſens, que je n'aime à écouter là-deſſus que moi-même.

Ce n'eſt pas que j'aye comme toi du penchant à la jalouſie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garans qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement poſſible. Après tes

aſſurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie! ..... des conditions ſortables ..... les préjugés de ton pere.... Tu ſais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me dire un mot là-deſſus. Un mot de Julie, & je ſuis tranquille à jamais.

J'ai paſſé la nuit à entendre ou exécuter de la muſique Italienne, car il s'eſt trouvé des duo & il a fallu hazarder d'y faire ma partie. Je n'oſe te parler encore de l'effet qu'elle a produit ſur moi; j'ai peur, j'ai peur que l'impreſſion du ſouper d'hier ne ſe ſoit prolongée ſur ce que j'entendois, & que je n'aye pris l'effet de tes ſéductions pour le charme de la muſique. Pourquoi la même cauſe qui me la rendoit ennuyeuſe à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une ſituation contraire? N'es-tu pas la premiere ſource de toutes les affections de mon ame, & ſuis-je à l'épreuve des preſtiges de ta magie? Si la muſique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi ſur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extaſe, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes tranſports il s'eſt contenté pour tout éloge de demander ſi ta couſine ſavoit l'Italien.

Tout ceci ſera mieux éclairci demain; car nous avons pour ce ſoir un nouveau rendez-vous de muſique. Milord veut la rendre com-

plette & il a mandé de Lauſanne un ſecond violon qu'il dit être aſſez entendu. Je porterai de mon côté des ſcenes, des cantates françoiſes, & nous verrons!

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui ſe perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie, ne me quitte point durant mon ſommeil ; mais ſoit que ton image le trouble ou le favoriſe, ſoit qu'il m'offre ou non les noces de la Fanchon, un inſtant délicieux qui ne peut m'échapper, & qu'il me prépare, c'eſt le ſentiment de mon bonheur au réveil.

LETTRE XLVIII.

A Julie.

AH! ma Julie, qu'ai-je entendu? quels ſons touchans? quelle muſique? quelle ſource délicieuſe de ſentimens & de plaiſirs? Ne perds pas un moment; raſſemble avec ſoin tes opéra, tes cantates, ta muſique françoiſe; fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attiſe avec ſoin, afin que tant de glace puiſſe y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce ſacrifice propitiatoire au dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir

voir profané ta voix à cette lourde psalmodie, & d'avoir pris si longtems pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raison! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant? Je sentois leur peu d'effet, & l'attribuois à sa foiblesse. Je disois, la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légérement sur l'ame. L'impression de accords est purement mécanique & physique; qu'a-t-elle à faire au sentiment, & pourquoi devrois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puissant & secret des passions avec les sons: je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les sentimens animent la voix parlante donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui se fait entendre, est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'est ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un musicien, ne laisse pas de parler assez bien de son art. L'harmonie, me disoit-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'i-

mitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur justesse & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant: mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame; formez les plus savantes successions d'accords sans mêlange de mélodie, vous serez ennuyés au bout d'un quart d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont longtems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'est en ceci, continuoit-il, que consiste l'erreur des François sur les forces de la musique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, & sur une poësie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les sons plus mélodieux, mais plus bruyans, & ils sont si malheureux dans leurs prétentions que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoissent plus les choses d'effet, ils ne font

plus que du remplissage, ils se gâtent l'oreille, & ne sont plus sensibles qu'au bruit ; ensorte que la plus belle voix pour eux n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que suivre pesamment & de loin nos modeles, & depuis leur célebre Lulli ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les opéra dont l'Italie étoit déja pleine de son tems, on les a toujours vus à la piste de trente ou quarante ans copier, gâter nos vieux auteurs, & faire à peu près de notre musique, comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent ; s'ils savoient chanter des sentimens, ils ne chanteroient pas de l'esprit; mais parce que leur musique n'exprime rien, elle est plus propre aux chansons qu'aux opéra, & parce que la nôtre est toute passionnée, elle est plus propre aux opéra qu'aux chansons.

Ensuite m'ayant récité sans chant quelques scenes Italiennes, il me fit sentir le rapport de la musique à la parole dans le récitatif, de la musique au sentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la mesure exacte & le choix des accords ajoute à l'expression. Enfin après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire & pathétique, c'est-à-dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans une langue

ſans articuler des mots, je me mis à écouter cette muſique enchantereſſe, & je ſentis bientôt aux émotions qu'elle me cauſoit que cet art avoit un pouvoir ſupérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne ſais quelle ſenſation voluptueuſe me gagnoit inſenſiblement. Ce n'étoit plus une vaine ſuite de ſons, comme dans nos récits. A chaque phraſe quelque image entroit dans mon cerveau, ou quelque ſentiment dans mon cœur; le plaiſir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit juſqu'à l'ame; l'exécution couloit ſans effort avec une facilité charmante; tous les concertans ſembloient animés du même eſprit; le chanteur, maître de ſa voix, en tiroit ſans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai ſurtout un grand ſoulagement à ne ſentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au muſicien le perpétuel combat du chant & de la meſure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne laſſent gueres moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une ſuite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expreſſion, qui ſavent exciter & peindre le déſordre des paſſions violentes, je perdois à chaque inſtant l'idée de muſique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du déſeſpoir; je croyois voir

des meres éplorées, des amans trahis, des tyrans furieux & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant jusqu'au transport : c'est que j'avois commencé de la concevoir, & que sitôt qu'elle pouvoit agir elle agissoit avec toute sa force. Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions ; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres ; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure ; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, & à laquelle il est impossible de résister.

Je n'avois qu'un regret ; mais il ne me quittoit point ; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, & de voir sortir de la bouche d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie ! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment ? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une ame attendrie ? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, l'*idolo amato* ? Ah ! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si délicieuses ! Je te conjure premiérement d'entendre un es-

ſai de cette muſique, ſoit chez toi, ſoit chez l'Inſéparable. Milord y conduira quand tu voudras tout ſon monde, & je ſuis ſûr qu'avec un organe auſſi ſenſible que le tien, & plus de connoiſſance que je n'en avois de la déclamation Italienne, une ſeule ſéance ſuffira pour t'amener au point où je ſuis, & te faire partager mon enthouſiaſme. Je te propoſe & te prie encore de profiter du ſéjour du virtuoſe pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enſeigner eſt ſimple, nette, & conſiſte en pratique plus qu'en diſcours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait, & en ceci comme en bien d'autres choſes l'exemple vaut mieux que la regle. Je vois déja qu'il n'eſt queſtion que de s'aſſervir à la meſure, de la bien ſentir, de phraſer & ponctuer avec ſoin, de ſoutenir également des ſons & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la pretintaille françoiſe, pour la rendre juſte, expreſſive, & flexible; la tienne naturellement ſi légere & ſi douce prendra facilement ce nouveau pli; tu trouveras bientôt dans ta ſenſibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la muſique italienne,

E 'l cantar che nell' anima ſi ſente.

Laiſſe donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui reſſemble aux cris

de la colique mieux qu'aux tranſports des paſſions. Apprends à former ces ſons divins que le ſentiment inſpire, ſeuls dignes de ta voix, ſeuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caracteres ſenſibles.

LETTRE XLIX.

De Julie.

Tu ſais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être ſurpriſe. Ainſi, dans l'impoſſibilité de faire de longues lettres je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les tiennes, ou à ſuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des converſations non moins furtives de bouche que par écrit. C'eſt ce que je ferai ſur-tout aujourd'hui que deux mots au ſujet de Milord Edouard me font oublier le reſte de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre & me parles de chanſons! belle matiere à tracaſſerie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne ſerai pas jalouſe moi-même, car j'ai pénétré dans ton ame & ne ſens que ta confiance où d'autres croiroient ſentir ta froideur. O la douce & charmante

ſécurité que celle qui vient du ſentiment d'une union parfaite ! C'eſt par elle, je le ſais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien ; c'eſt par elle auſſi que le mien te juſtifie, & je te croirois bien moins amoureux ſi je te voyois plus allarmé.

Je ne ſais ni ne veux ſavoir ſi Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les perſonnes de mon âge ; ce n'eſt point de ſes ſentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens ; ils ſont auſſi d'accord ſur ſon compte que ſur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si ſon excluſion & la leur ſuffiſent à ton repos, ſois tranquille. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang, jamais du conſentement du pere ni de la fille, Julie d'Etange ne ſera Ladi Bomſton. Voilà ſur quoi tu peux compter.

Ne vas pas croire qu'il ait été pour cela queſtion de Milord Edouard ; je ſuis ſûre que de nous quatre tu es le ſeul qui puiſſe même lui ſuppoſer du goût pour moi. Quoi qu'il en ſoit, je ſais à cet égard la volonté de mon pere, ſans qu'il en ait parlé ni à moi ni à perſonne, & je n'en ſerois pas mieux inſtruite quand il me l'auroit poſitivement déclarée. En voilà aſſez pour calmer tes craintes, c'eſt-à-dire autant que tu en dois ſavoir. Le reſte ſeroit pour toi de pure curioſité, & tu ſais que

j'ai

j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me feroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon pere, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscrétion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres! Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre allarme te mettroit en fureur; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien! On liroit tous nos secrets dans ton ame, & tu détruirois à force de zele tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour, & n'en garde que les plaisirs; ce partage est-il si pénible, & ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstacle?

Hélas, que me serviront désormais ces précautions tardives? Est-il tems d'affermir ses pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on se sent accablé? Ah! misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remords? Dieu! quel état cruel, de ne pouvoir

ni ſupporter ſon crime, ni s'en repentir; d'être aſſiégé par mille frayeurs abuſé par mille eſpérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du déſeſpoir! Je ſuis déſormais à la ſeule merci du ſort. Ce n'eſt plus de vertu qu'il eſt queſtion, mais de fortune & de prudence, & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Conſidere cette ſituation, mon ami, & vois ſi tu peux te fier à mon zele?

LETTRE L.

De Julie.

Je n'ai point voulu vous expliquer hier, en vous quittant, la cauſe de la triſteſſe que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon averſion pour les éclairciſſemens, je vous dois celui-ci, puiſque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne ſais ſi vous vous ſouvenez des étranges diſcours que vous me tîntes hier au ſoir & des manieres dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais aſſez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureuſement j'en ſuis trop indignée pour pouvoir les oublier aiſément. De pareilles expreſſions avoient quelquefois frappé mon oreille

en paſſant auprès du port ; mais je ne croyois pas qu'elles puſſent jamais ſortir de la bouche d'un honnête homme; je ſuis très-ſûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penſer qu'elles puſſent être d'uſage entre vous & moi. Eh dieux! quel amour eſt le vôtre, s'il aſſaiſonne ainſi les plaiſirs! Vous ſortiez, il eſt vrai, d'un long repas, & je vois qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire : c'eſt auſſi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête à tête où vous m'auriez traitée ainſi de ſang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarme ſur votre compte, c'eſt que ſouvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'eſt que l'effet de ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguiſe rien vous vous montrâtes tel que vous êtes? Que deviendrois-je ſi vous penſiez à jeûn comme vous parliez hier au ſoir? Plutôt que de ſupporter un pareil mépris j'aimerois mieux éteindre un feu ſi groſſier, & perdre un amant qui ſachant ſi mal honorer ſa maîtreſſe mériteroit ſi peu d'en être eſtimé. Dites-moi, vous qui chériſſiez les ſentimens honnêtes, ſeriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de

respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! si vous aviez toujours pensé ainsi, vous auriez été moins à redouter & je ne serois pas si malheureuse ! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'est si dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour, & si peu savent aimer, que la plupart prennent pour ses pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui bientôt assouvi de lui-même a recours aux monstres de l'imagination & se déprave pour se soutenir.

Je ne sais si je m'abuse ; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? Un amant n'est-il qu'un homme ? Ah qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : son amant est plus ; tous les autres sont moins ; elle & lui sont les seuls de leur espece. Ils ne desirent pas, ils aiment : Le cœur ne suit point les sens, il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile dé-

licieux. Non, il n'y a rien d'obfcene que la débauche & fon groffier langage. Le véritable amour toujours modefte n'arrache point fes faveurs avec audace; il les dérobe avec timidité. Le myftere, le filence, la honte craintive aiguifent & cachent fes doux tranfports; fa flame honore & purifie toutes fes careffes; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au fein de la volupté même, & lui feul fait tout accorder aux defirs fans rien ôter à la pudeur. Ah! dites! vous qui connûtes les vrais plaifirs, comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme? Comment ne fouilleroit-elle pas cette image de perfection fous laquelle on fe plaît à contempler l'objet aimé? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne fauroient loger enfemble, & ne peuvent pas même fe compenfer. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut fuppléer fitôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous feriez affez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pû vous réfoudre à l'employer fi mal à propos, & à prendre avec celle qui vous eft chere un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer? Depuis quand eft-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle eft cette volupté barbare qui fe plaît à jouir du tourment d'autrui? Je n'ai pas oublié

que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je l'oubliois jamais, est-ce à vous de me le rappeller? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fissiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas, que j'en suis loin, moi qui n'ai pas su même être sage! Vous le savez trop, ingrat, si ce tendre cœur fait rien refuser à l'amour? Mais au moins ce qu'il lui cede, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris son langage, pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déja dit, je ne connois point d'amour sans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet; mais il faut finir cette lettre & je les renvoye à un autre tems. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien, & sans sa-

voir ce que vous faisiez, vous désoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'allarmer, & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

LETTRE LI.

Réponse.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui moi, moi? j'aurois offensé Julie? j'aurois profané ses attraits? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en butte à mes outrages? Non, je me serois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah, que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal, ô Julie, si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse! Je ne crois être ni impudent ni brutal; je hais les discours déshonnêtes & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le redise après toi, que je renchérisse

fur ta jufte indignation; quand je ferois le plus vil des mortels, quand j'aurois paffé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaifirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes, oh! dis-moi, Julie, ange du ciel, dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah! non, il n'eft pas poffible! Un feul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes defirs emportés des charmes de ta modeftie; il l'eût vaincue fans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur feul délire eût produit les erreurs des fens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis, fi dans toutes les fureurs d'une paffion fans mefure, je ceffai jamais d'en refpecter le charmant objet? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité, dis fi j'abufai de mon bonheur pour outrager ta douce honte? fi d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes, dis fi jamais une témérité brutale ofa les profaner? Quand un tranfport indifcret écarte un inftant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y fubftitue-t-elle pas auffitôt le fien? Ce vêtement facré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré? Cette union fi touchante & fi ten

dre ne suffit-elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours ? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions-nous connoître d'autres ? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire ? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée ? Non, ne le crois pas ; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir ; & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais ? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler, & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure, je déteste un forfait que j'ai commis, puisque tu m'en accuses, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir si cruellement le mien ! J'en fais par toi l'irrévocable serment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poison ; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens ; jamais elle ne souillera mes levres, & son délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insçu. Si j'enfreins ce vœu solemnel ; Amour, accable-moi

du châtiment dont je ferai digne; puiffe à l'inftant l'image de ma Julie fortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au défefpoir!

Ne penfe pas que je veuille expier mon crime par une peine fi légere. C'eft une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour foulager mes regrets. Que l'amour offenfé fe venge & s'appaife; punis-moi fans me haïr, je fouffrirai fans murmure. Sois jufte & févere; il le faut, j'y confens; mais fi tu veux me laiffer la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.

LETTRE LII.

De Julie.

COMMENT, mon ami, renoncer au vin pour fa maîtreffe? Voilà ce qu'on appelle un facrifice! Oh je défie qu'on trouve dans les quatre cantons un homme plus amoureux que toi! Ce n'eft pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Meffieurs francifés qui boivent de l'eau par air, mais tu feras le premier à qui l'amour en aura fait boire; c'eft un exemple à citer dans les faftes galans de la Suiffe. Je me fuis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que foupant hier chez M. de Vueil-

lerans, tu laiſſas faire la ronde à ſix bouteilles après le repas, ſans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre eſt écrite, & trois jours font au moins ſix repas. Or à ſix repas obſervés par fidélité, l'on en peut ajouter ſix autres par crainte, & ſix par honte, & ſix par habitude, & ſix par obſtination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour ſeul auroit la gloire? Daigneroit-il ſe faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui?

Voilà plus de mauvaiſes plaiſanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos, il eſt tems d'enrayer. Tu es grave naturellement; je me ſuis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet; mais je tire à-peu-près de toi la vengeance qu'Henri-Quatre tira du Duc de Mayenne, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Auſſi bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuſes tu ne te fiſſes à la fin un mérite d'une faute ſi bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que ſi j'attendois trop longtems ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta réſolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire; les paſſions

vives ne fongent gueres à ces petits facrifices, & l'amour ne fe repait point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adreffe que de courage à tirer avantage pour le moment préfent d'un avenir incertain, & à fe payer d'avance d'une abftinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon bon ami! dans tout ce qui flatte les fens, l'abus eft-il donc inféparable de la jouiffance? l'ivreffe eft-elle néceffairement attachée au goût du vin, & la philofophie feroit-elle affez vaine ou affez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'ufer modérément des chofes qui plaifent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaifir innocent, & rifques ta fanté en changeant de maniere de vivre: fi tu l'enfreins, l'amour eft doublement offenfé & ton honneur même en fouffre. J'ufe donc en cette occafion de mes droits, & non feulement je te releve d'un vœu nul, comme fait fans mon congé, mais je te défends même de l'obferver au-delà du terme que je vais te prefcrire. Mardi nous aurons ici la mufique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur & bienfaifant. Je veux qu'elle foit bue en ma préfence & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux graces. Enfuite mon pénitent reprendra dans fes repas l'ufage fobre

du vin tempéré par le criftal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi cet étourdi de Regianino ne s'eft-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déja chanter un air Italien & même un duo avec lui? Il vouloit que je le chantaffe avec toi pour mettre enfemble fes deux écoliers; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire fous les yeux d'une mere, quand le cœur eft de la partie; il vaut mieux renvoyer cet effai au premier concert qui fe fera chez l'Inféparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette mufique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poëfie Italienne, & que j'ai fi bien entretenu avec toi que je fens aifément la cadence des vers, & qu'au dire de Regianino, j'en prends affez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Taffe, ou quelque fcene de Métaftafe: enfuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui fûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après cela il faut foutenir en mefure des fons égaux & juftes; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent affez difficile. Enfin nous paffons aux airs, & il fe trouve que la jufteffe & la flexibilité de la voix, l'expreffion pathétique, les fons ren-

forcés & tous les paſſages, ſont un effet naturel de la douceur du chant & de la préciſion de la meſure, de ſorte que ce qui me paroiſſoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même beſoin d'être enſeigné. Le caractere de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une ſi grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la baſſe & ſavoir parler, pour déchiffrer aiſément le chant. Toutes les paſſions y ont des expreſſions aiguës & fortes ; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le ſien, toujours doux & facile, mais vif & touchant, dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je ſens que cette muſique agite l'ame & repoſe la poitrine ; c'eſt préciſément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre, hélas ! que ne m'es-tu point ! Pourquoi faut-il qu'un ſeul titre manque à tant de droits ?

P. S. Sais-tu qu'il eſt queſtion d'une jolie promenade ſur l'eau, pareille à celle que nous fimes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot ? Que mon ruſé maître étoit timide alors ! Qu'il trembloit en me donnant la main pour ſortir du bateau ! Ah l'hypocrite ! .... il a beaucoup changé.

LETTRE LIII.

De Julie.

AINSI tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le ciel eût dû couronner ! Vils jouets d'une aveugle fortune, triftes victimes d'un moqueur efpoir, toucherons-nous fans ceffe au plaifir qui fuit, fans jamais l'atteindre ? Cette noce trop vainement defirée devoit fe faire à Clarens; le mauvais tems nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devions nous y ménager une entrevue ; tous deux obfédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même tems, & le moment où l'un des deux fe dérobe eft celui où il eft impoffible à l'autre de le joindre ! Enfin, un favorable inftant fe préfente, la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet inftant ne foit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage, tant d'obftacles l'ont irrité. Je ne fais quelle nouvelle force m'anime, mais je me fens une hardieffe que je n'eus jamais ; & fi tu l'ofes partager, ce foir, ce foir même peut acquitter mes promeffes & payer d'une feule fois toutes les dettes de l'amour.

Confulte-toi bien, mon ami, & vois juf-

qu'à quel point il t'eſt doux de vivre ; car l'expédient que je te propoſe peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre, mais ſi la pointe d'une épée n'effraye pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même riſque & n'a pas balancé. Ecoute :

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre eſt malade depuis trois jours, & quoique je vouluſſe abſolument la ſoigner, on l'a tranſportée ailleurs malgré moi : mais comme elle eſt mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange eſt loin de l'eſcalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du ſoupé toute la maiſon eſt déſerte hors la cuiſine & la ſalle à manger. Enfin la nuit dans cette ſaiſon eſt déja obſcure à la même heure, ſon voile peut dérober aiſément dans la rue les paſſans aux ſpectateurs, & tu ſais parfaitement les êtres de la maiſon.

Ceci ſuffit pour me faire entendre. Viens cet après-midi chez ma Fanchon ; je t'expliquerai le reſte, & te donnerai les inſtructions néceſſaires : Que ſi je ne le puis, je les laiſſerai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déja celle-ci : car le ſujet en eſt trop important pour l'oſer confier à perſonne.

O comme je vois à préſent palpiter ton cœur! Comme j'y lis tes tranſports, & comme je les partage! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie ſans avoir un inſtant goûté le bonheur. Mais ſonge, pourtant, que cet inſtant eſt environné des horreurs de la mort; que l'abord eſt ſujet à mille hazards, le ſéjour dangereux, la retraite d'un péril extrême; que nous ſommes perdus ſi nous ſommes découverts, & qu'il faut que tout nous favoriſe pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abuſons point; je connois trop mon pere pour douter que je ne te viſſe à l'inſtant percer le cœur de ſa main, ſi même il ne commençoit par moi; car ſûrement je ne ſerois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'expoſerois à ce riſque ſi je n'étois ſûre de le partager?

Penſe encore qu'il n'eſt point queſtion de te fier à ton courage; il n'y faut pas ſonger, & je te défends même très-expreſſément d'apporter aucune arme pour ta défenſe, pas même ton épée: auſſi bien te ſeroit-elle parfaitement inutile; car ſi nous ſommes ſurpris, mon deſſein eſt de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainſi le coup mortel pour n'avoir plus à me ſéparer de toi; plus heureuſe à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'eſpere qu'un ſort plus doux nous eſt réſer-

vé ; je sens au moins qu'il nous est dû, & la fortune se lassera d'être injuste. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens sous les auspices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéissance & de tes sacrifices. Viens avouer, même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

LETTRE LIV.

A Julie.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asyle. Julie! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai passé sans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs brûlans ; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux ; pour la seconde fois tu les verras couronner ; témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaisirs du plus fidelle & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant? Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, & la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui,

tous mes ſens y ſont enivrés à la fois. Je ne ſais quel parfum preſque inſenſible, plus doux que la roſe, & plus léger que l'iris, s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le ſon flateur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparſes préſentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recelent. Cette coëffure légere que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir: Cet heureux fichu, contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer; ce déshabillé élégant & ſimple, qui marque ſi bien le goût de celle qui le porte; ces mules ſi mignonnes qu'un pied ſouple remplit ſans peine; ce corps ſi délié qui touche & embraſſe..... quelle taille enchantereſſe.... au-devant deux légers contours..... ô ſpectacle de volupté.... la baleine a cédé à la force de l'impreſſion.... empreintes délicieuſes, que je vous baiſe mille fois!.... Dieux! Dieux! que ſera-ce quand.... Ah! je crois déja ſentir ce tendre cœur battre ſous une heureuſe main! Julie! je te vois, je te ſens par-tout, je te reſpire avec l'air que tu as reſpiré; tu pénetres toute ma ſubſtance; que ton ſéjour eſt brûlant & douloureux pour moi! Il eſt terrible à mon impatience. O! viens, vole, ou je ſuis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier! J'exprime ce que je ſens pour en

tempérer l'excès, je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere ? Je ne crois pas être lâche ..... mais qu'en ce moment la mort me seroit horrible ? Mon désespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume. Ciel ! je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O desirs ! ô crainte ! ô palpitations cruelles ! .... on ouvre ! .... on entre ! .... c'est elle ! c'est elle ! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu succombes à tant d'agitations. Ah ! cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable !

LETTRE LV.

A Julie.

O MOURONS, ma douce amie ! mourons, la bien aimée de mon cœur ! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices ? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti dans cette nuit inconcevable ; donne-moi l'idée d'une vie ainsi passée, ou laisse m'en quiter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, & croyois concevoir le bonheur. Ah ! je n'avois senti qu'un vain

ſonge & n'imaginois que le bonheur d'un enfant ! Mes ſens abuſoient mon ame groſſiere; je ne cherchois qu'en eux le bien ſuprême, & j'ai trouvé que leurs plaiſirs épuiſés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature ! Divine Julie ! poſſeſſion délicieuſe à laquelle tous les tranſports du plus ardent amour ſuffiſent à peine ! Non, ce ne ſont point ces tranſports que je regrette le plus : ah ! non ; retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour leſquelles je donnerois mille vies ; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée & que tu m'as ſi bien fait goûter. Rends-moi cet abattement ſi doux rempli par les effuſions de nos cœurs ; rends-moi ce ſommeil enchanteur trouvé ſur ton ſein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces ſoupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baiſers qu'une voluptueuſe langueur nous faiſoit lentement ſavourer, & ces gémiſſemens ſi tendres, durant leſquels tu preſſois ſur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre ſenſibilité fais ſi bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je ſentois auparavant fût véritablement de l'amour ? Mes ſentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature ; ils ont pris je ne ſais quoi de moins impé-

tueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. Te fouvient-il de cette heure entiere que nous paffâmes à parler paifiblement de notre amour & de cet avenir obfcur & redoutable, par qui le préfent nous étoit encore plus fenfible ; de cette heure ! hélas, trop courte dont une légere empreinte de trifteffe rendit les entretiens fi touchans ? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi ; je t'adorois & ne defirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de fentir ainfi ton vifage auprès du mien, ta refpiration fur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes fens ! Quelle volupté pure, continue, univerfelle ! Le charme de la jouiffance étoit dans l'ame; il n'en fortoit plus; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une fituation fi paifible ! C'eft la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant, juge du changement étrange que j'éprouve ; c'eft de toutes les heures de ma vie, celle qui m'eft la plus chere, & la feule que j'aurois voulu prolonger éternellement. (m) Julie, dis-moi donc fi je ne t'aimois point auparavant, ou fi maintenant je ne t'aime plus ?

(m) Femme trop facile, voulez-vous favoir fi vous êtes aimée ? examinez votre amant fortant de vos bras. O amour ! fi je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'eft pas pour l'heure de la jouiffance ; c'eft pour l'heure qui la fuit.

Si je ne t'aime plus ? Quel doute ! ai-je donc cessé d'exister, & ma vie n'est-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien ? Je sens, je sens que tu m'es mille fois plus chere que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des sentimens plus paisibles, il est vrai, mais plus affectueux & de plus différentes especes ; sans s'affoiblir ils se sont multipliés ; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque sorte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maîtresse, ô mon épouse, ma sœur, ma douce amie ! que j'aurai peu dit pour ce que je sens, après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme !

Il faut que je t'avoue un soupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même ; c'est que tu sais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'est bien toi qui fais ma vie & mon être ; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame ; mais la tienne est plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée : on le voit, on le sent ; c'est lui qui anime tes graces, qui regne dans tes discours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens si touchans ; c'est lui, qui par ta seule présence communique aux autres cœurs sans qu'ils s'en apperçoivent la ten-

dre émotion du tien. Que je suis loin de cet état charmant qui se suffit à lui-même ; je veux jouïr, & tu veux aimer ; j'ai des transports & toi de la passion ; tous mes emportemens ne valent pas la délicieuse langueur, & le sentiment dont ton cœur se nourrit est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleste ; il n'y que des sentimens comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi seule es digne d'inspirer un parfait amour, toi seule propre à le sentir. Ah ! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites !

LETTRE LVI.

De Claire à Julie.

J'AI, ma chere cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent, & qui, inquiet des suites de cette

cette affaire, est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Milord, & après une heure ou deux de musique ils se mirent à causer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau; les deux autres ne furent pas si sobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La conversation tomba naturellement sur ton compte; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'aménité, qu'enfin Edouard échauffé de punch & piqué de cette sécheresse, osa dire en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en disoit mot n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix; *sitôt que vous serez en état de sortir,*

faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine, lui dit Edouard avec un souris moqueur, *vous en saurez assez tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il sortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur est à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chere ; il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester longtems caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne sois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir si tu n'y prends garde ; tu le serois déja, si tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête, & un très-sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme ; je tremble que celui du mystere ne soit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les soupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chere enfant. Le guet dit il y a quelque tems avoir vu sortir de chez toi ton ami à cinq heures du

matin. Heureuſement celui-ci fut des premiers ce diſcours, il courut chez cet homme & trouva le ſecret de le faire taire; mais qu'eſt-ce qu'un pareil ſilence, ſinon le moyen d'accréditer des bruits ſourdement répandus? La défiance de ta mere augmente auſſi de jour en jour; tu ſais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere aſſez dure, & ſi elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui eût déja parlé à lui-même; mais elle l'oſe d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoiſſance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter; ſonge à toi tandis qu'il en eſt tems encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle; préviens des ſoupçons naiſſans que ſon abſence fera ſûrement tomber: car enfin que peut-on croire qu'il fait ici? Peut-être dans ſix ſemaines, dans un mois ſera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui réſulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de ſa maiſon, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne ſait rien endurer: Mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de Milord Edouard: car tu ne ferois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juſte refus, ſi tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.

LETTRE LVI.

De Julie.

MON ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & Milord Edouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentimens que vous professez, & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fausse parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou six fois en sa vie a toujours tué, blessé, ou desarmé son homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne consulte pas son habileté, mais son courage, & que la bonne maniere de se venger d'un brave qui vous insulte est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse; vous me direz que votre honneur & le mien vous sont plus chers que la vie. Voilà donc le principe sur lequel il faut raisonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un discours où

c'eſt de moi ſeule qu'il s'agiſſoit? Si vous deviez en cette occaſion prendre fait & cauſe pour moi, c'eſt ce que nous verrons tout à l'heure : en attendant, vous ne ſauriez diſconvenir que la querelle ne ſoit parfaitement étrangere à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le ſoupçon d'être aimé de moi. Vous avez été inſulté, je l'avoue; mais après avoir commencé vous-même par une inſulte atroce, & moi dont la famille eſt pleine de militaires, & qui ai tant ouï débattre ces horribles queſtions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponſe à un autre ne l'efface point, & que le premier qu'on inſulte demeure le ſeul offenſé: c'eſt le même cas d'un combat imprévu, où l'agreſſeur eſt le ſeul criminel, & où celui qui tue ou bleſſe en ſe défendant n'eſt point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi; accordons que j'étois outragée par le diſcours de Milord Edouard, quoiqu'il ne fît que me rendre juſtice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiſcrétion? vous aggravez ſon outrage; vous prouvez qu'il avoit raiſon; vous ſacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur; vous diffamez votre maîtreſſe pour gagner tout au plus la réputation d'un bon ſpadaſſin. Montrez-moi, de grace, quel rapport il y a entre votre maniere de me juſtifier & ma juſtification réelle? Penſez-vous que pren-

dre ma caufe avec tant d'ardeur foit une grande preuve qu'il n'y a point de liaifon entre nous, & qu'il fuffife de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes pas mon amant? Soyez fûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite; c'eft vous feul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat; mais jamais ma réputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raifons trop folides pour que vous ayez rien qui le puiffe être à y répliquer; mais vous combattrez, je le prévois, la raifon par l'ufage; vous me direz qu'il eft des fatalités qui nous entraînent malgré nous; que dans quelque cas que ce foit, un démenti ne fe fouffre jamais: & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de fe battre ou de fe déshonorer. Voyons encore.

Vous fouvient-il d'une diftinction que vous me fites autrefois dans une occafion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent? Dans laquelle des deux claffes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une queftion. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite, & quelle prife peut avoir la vaine

opinion d'autrui fur l'honneur véritable, dont toutes les racines font au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périffent-elles fous les menfonges d'un calomniateur? les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du fage feroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela fuffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décifion, & quelle raifon peut la juftifier? A ce compte un fripon n'a qu'à fe battre pour ceffer d'être un fripon; les difcours d'un menteur deviennent des vérités, fitôt qu'ils font foutenus à la pointe de l'épée, & fi l'on vous accufoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un fecond pour prouver que cela n'eft pas vrai? Ainfi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, menfonge, tout peut tirer fon être de l'événement d'un combat; une falle d'armes eft le fiege de toute juftice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raifon que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage eft de les tuer, & toute offenfe eft également bien lavée dans le fang de l'offenfeur ou de l'offenfé? Dites, fi les loups favoient raifonner, auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même par le cas où vous êtes fi j'exagere leur abfurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un

démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appellez le ciel en témoignage d'une fausseté, & que vous osez dire à l'arbitre des combats; viens soutenir la cause injuste, & faire triompher le mensonge? Ce blasphême n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur?

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de héros? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres tems, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des tems ni des lieux ni des

préjugés, il ne peut ni passer ni renaître, il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la regle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se regle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où regne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir si l'on veut un supplément à la probité, par-tout où la probité regne son supplément n'est-il pas inutile, & que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, sont couverts &

multipliés par la fausse honte & la crainte du blâme? C'est elle qui rend l'homme hypocrite & menteur; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée & craintive. C'est elle, ô Dieu puissant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit ..... je sens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grace au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inspire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même & considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'exposer la vôtre, pour satisfaire une barbare & dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, & si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler? Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire, & si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger: avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en

difpofer fans le congé des loix, à plus forte raifon contre leur défenfe? O mon ami! fi vous aimez fincérement la vertu, apprenez à la fervir à fa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiffe réfulter quelque inconvénient: ce mot de vertu n'eft-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne ferez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

Mais quels font au fond ces inconvéniens? Les murmures des gens oififs, des méchans, qui cherchent à s'amufer des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque hiftoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger! fi le philofophe & le fage fe reglent dans les plus grandes affaires de la vie fur les difcours infenfés de la multitude, que fert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'ofez donc facrifier le reffentiment au devoir, à l'eftime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accufe de craindre la mort? Pefez les chofes, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force paffer pour brave:

Ma verace valor, ben che negletto,
E' di fe fteffo a fe freggio affai chiaro.

Celui qui feint d'envifager la mort fans ef-

froi, ment. Tout homme craint de mourir; c'eſt la grande loi des êtres ſenſibles, ſans laquelle toute eſpece mortelle ſeroit bientôt détruite. Cette crainte eſt un ſimple mouvement de la nature, non ſeulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuſe & blâmable, c'eſt qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la valeur n'étoit utile à d'autres vertus, la lâcheté ceſſeroit d'être un vice. Quiconque eſt plus attaché à ſa vie qu'à ſon devoir ne ſauroit être ſolidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raiſon, quelle eſpece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un c ime?

Quand il ſeroit vrai qu'on ſe fait mépriſer en refuſant de ſe battre, quel mépris eſt le plus à craindre, celui des autres en faiſant bien, ou le ſien propre en faiſant mal? Croyez-moi, celui qui s'eſtime véritablement lui-même eſt peu ſenſible à l'injuſte mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choſes, & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en ſeroit pas moins honteuſe. Mais il eſt faux qu'à s'en abſtenir par vertu l'on ſe faſſe mépriſer. L'homme droit dont toute la vie eſt ſans tache & qui ne don-

na jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouiller ſa main d'un homicide & n'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête, ce qui lui eſt cher au prix de ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conſcience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche ſon ennemi. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les récuſent, & dans une conduite ſi bien liée on juge d'une action ſur toutes les autres.

Mais ſavez-vous ce qui rend cette modération ſi pénible à un homme ordinaire? C'eſt la difficulté de la ſoutenir dignement. C'eſt la néceſſité de ne commettre enſuite aucune action blâmable: Car ſi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre, où l'on peut ſuppoſer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on ſe moque avec raiſon d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ſi

ombrageux & si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à part les militaires de profession qui vendent leur sang à prix d'argent; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même & non dans l'opinion du peuple; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis souffrir les lâches; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je pense comme toutes les femmes que le feu du courage anime

celui de l'amour. Mais je veux que la valeur ſe montre dans les occaſions légitimes, qu'on ne ſe hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme ſi l'on avoit peur de ne la pas retrouver au beſoin. Tel fait un effort & ſe préſente une fois pour avoir droit de ſe cacher le reſte de ſa vie. Le vrai courage a plus de conſtance & moins d'empreſſement; il eſt toujours ce qu'il doit être; il ne faut l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat contre l'ennemi; dans un cercle en faveur des abſens & de la vérité; dans ſon lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inſpire eſt d'uſage dans tous les tems; elle met toujours la vertu au deſſus des événemens, & ne conſiſte pas à ſe battre, mais à ne rien craindre. Telle eſt, mon ami, la ſorte de courage que j'ai ſouvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reſte n'eſt qu'étourderie, extravagance, férocité; c'eſt une lâcheté de s'y ſoumettre, & je ne mépriſe pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, ſi je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard votre honneur n'eſt point intéreſſé; que vous compromettez le mien en recourant à la voye des armes; que cette voye n'eſt ni juſte, ni raiſonnable, ni permiſe; qu'elle ne peut s'ac-

corder avec les ſentimens dont vous faites profeſſion ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font ſervir la bravoure de ſupplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne ſe battent point par honneur, mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre ; que les inconvéniens auxquels on s'expoſe en la rejettant ſont inſéparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir ſont toujours ceux dont la probité eſt la plus ſuſpecte. D'où je conclus que vous ne ſauriez en cette occaſion ni faire ni accepter un appel, ſans renoncer en même tems à la raiſon, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raiſonnemens comme il vous plaîra, entaſſez de votre part ſophiſme ſur ſophiſme ; il ſe trouvera toujours qu'un homme de courage n'eſt point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme ſans honneur. Or je vous ai démontré, ce me ſemble, que l'homme de courage dédaigne le duel & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere auſſi grave, devoir faire parler la raiſon ſeule, & vous préſenter le choſes exactement telles qu'elles ſont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le ſentiment & l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent.

Vous

Vous favez que mon pere dans fa jeuneffe eût le malheur de tuer un homme en duel ; cet homme étoit fon ami ; ils fe battirent à regret, l'infenfé point d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie, ôta pour jamais le repos à l'autre. Le trifte remords n'a pu depuis ce tems fortir de fon cœur ; fouvent dans la folitude on l'entend pleurer & gémir ; il croit fentir encore le fer pouffé par fa main cruelle entrer dans le cœur de fon ami ; il voit dans l'ombre de la nuit fon corps pâle & fanglant ; il contemple en frémiffant la playe mortelle ; il voudroit étancher le fang qui coule ; l'effroi le faifit, il s'écrie, ce cadavre affreux ne ceffe de le pourfuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher foutien de fon nom & l'efpoir de fa famille, il s'en reproche la mort comme un jufte châtiment du ciel, qui vengea fur fon fils unique le pere infortuné qu'il priva du fien.

Je vous l'avoue ; tout cela joint à mon averfion naturelle pour la cruauté m'infpire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiffent parvenir. Celui qui va fe battre de gaîté de cœur n'eft à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre, & s'il refte le moindre fentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins

à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au ſang : ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent par degrés cruels, inſenſibles ; ils ſe jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité eſt de la perdre enfin tout-à-fait. Que font-ils dans cet état? réponds, veux-tu leur devenir ſemblable? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutiſſement ; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame eſt encore innocente & ſaine ; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort ſans vertu, un crime ſans plaiſir, un point d'honneur ſans raiſon.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera, ſans doute, à laiſſer parler ton cœur. Un mot, un ſeul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouſe : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laiſſer veuve avant qu'un nœud ſacré nous uniſſe?

P. S. J'employe dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme ſage n'a réſiſté. Si vous refuſez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais penſez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer ſur cet important ſujet. Ce n'eſt pas au nom de la raiſon que je vous

demande ce délai, c'eſt au mien. Souvenez-vous que j'uſe en cette occaſion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins juſques là.

LETTRE LVIII.

De Julie à Milord Edouard.

CE n'eſt point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris: puiſque vous m'outragez, il faut bien que j'aye avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer ſans ſujet une famille eſtimable? Contentez donc votre vengeance, ſi vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuſe fille qui ne ſe conſolera jamais de vous avoir offenſé, & qui met à votre indiſcrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient juſtes, j'ai un amant aimé; il eſt maître de mon cœur & de ma perſonne; la mort ſeule pourra briſer un nœud ſi doux. Cet amant eſt celui-même que vous honoriez de votre amitié; il en eſt digne, puiſqu'il vous aime & qu'il eſt vertueux. Cependant il va périr de votre main; je ſais qu'il faut du ſang à l'honneur outragé; je ſais que ſa valeur même le perdra; je ſais que dans un combat ſi peu redoutable pour

vous, son intrépide cœur ira sans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconsidéré ; j'ai fait parler la raison. Hélas ! en écrivant ma lettre j'en sentois l'inutilité, & quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous aurez de percer le sein de votre ami : mais sachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon désespoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; soyez témoin d'un serment qui ne sera point vain ; je ne survivrai pas d'un jour à celui pour qui je respire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un seul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui se plaisoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur sensible. S'ils vous laissent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puissent-ils, quand je ne serai plus, vous inspirer quelques soins pour un pere & une mere inconsolables, que la perte du seul enfant qui leur reste va livrer à d'éternelles douleurs.

LETTRE LIX.

De M. d'Orbe à Julie.

Je me hâte, Mademoiselle, selon vos ordres, de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse, & ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empressement; il m'a paru ému en la lisant: il a rêvé quelque tems, puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation plus sensible. Voici ce qu'il m'a dit en la finissant: *Vous savez, Monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut se départir: vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci; il faut qu'elle soit vuidée réguliérement. Prenez deux amis, & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux; vous saurez alors ma résolution.* Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous, il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je sais ce qui convient*, m'a-t-il dit brusquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là-dessus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être son bizarre dessein; quoi qu'il en soit, j'aurai l'honneur de vous voir ce

ſoir, & j'exécuterai demain ce que vous me preſcrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortege, je le compoſerai de gens dont je ſois ſûr à tout événement.

LETTRE LX.

A Julie.

CALME tes allarmes, tendre & chere Julie, & ſur le récit de ce qui vient de ſe paſſer connois & partage les ſentimens que j'éprouve.

J'étois ſi rempli d'indignation quand je reçus ta Lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter: l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raiſon, diſois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laiſſer avilir. Duſſé-je te perdre & mourir coupable, je ne ſouffrirai point qu'on manque au reſpect qui t'eſt dû, & tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, tu ſeras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant ſur les huit jours que tu me demandois; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéïſſance concouroient à rendre ce délai néceſſaire. Réſolu, ſelon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer ſur le ſujet de ta lettre, je m'occupois ſans ceſſe à la re-

1re Part. Planche 2 Page 343.



H. Gravelot inv. N. v. Frankendaal f.

l'Heroisme de la valeur.

lire & à y réfléchir, non pour changer de ſentiment, mais pour juſtifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop ſage & trop judicieuſe à mon gré, & je la relifois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer Milord Edouard ſans épée, appuyé ſur une canne; trois perſonnes le ſuivoient, parmi leſquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette viſite imprévue, j'attendois en ſilence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laiſſer agir & parler ſans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole; la préſence de ces Meſſieurs, qui ſont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiſcrettement. Je l'ai promis ſans balancer; à peine avois-je achevé que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une ſi étrange attitude, j'ai voulu ſur le champ le relever; mais après m'avoir rappellé ma promeſſe, il m'a parlé dans ces termes: „ Je „ viens, Monſieur, rétracter hautement les diſ„ cours injurieux que l'ivreſſe m'a fait tenir „ en votre préſence: leur injuſtice les rend „ plus offenſans pour moi que pour vous, & „ je m'en dois l'authentique déſaveu. Je me „ ſoumets à toute la punition que vous vou„ drez m'impoſer, & je ne croirai mon hon-

„ neur rétabli que quand ma faute sera répa-
„ rée. A quelque prix que ce soit, accordez-
„ moi le pardon que je vous demande, & me
„ rendez votre amitié." Milord, lui ai-je dit aussitôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse; & je sais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit: *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *sentent que celui qui répare ainsi ses torts, n'en sait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir, & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser d'une maniere plus tendre & plus amicale; puis me prenant la main & s'asséyant à côté de moi; heureux mortel, s'est-il écrié, jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous; puissiez-vous tous deux ...... Que dites-vous, Milord? ai-je interrompu; perdez-vous le sens? Non, m'a-t-il dit en souriant, mais peu s'en est fallu que je ne le perdisse, & c'en étoit fait de moi, peut-être, si celle qui m'ôtoit la raison ne me

l'eût

l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme qu'à moi. Quels mouvemens j'ai sentis à sa lecture! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre pour me sauver, & je reconnoissois Julie. Mais quand je suis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah! rends-moi le courage dont tu me prives; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame se livroit à ces réflexions ameres, Edouard me tenoit des discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention: cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi; car ce qu'il m'en disoit, plaisoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant sans la compromettre m'adresser à sa personne ni même la nommer. Il

avoue avoir conçu pour toi les ſentimens dont on ne peut ſe défendre en te voyant avec trop de ſoin ; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inſpiré ni prétention ni eſpoir ; il les a tous ſacrifiés aux nôtres à l'inſtant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui eſt échappé étoit l'effet du punch & non de la jalouſie. Il traite l'amour en philoſophe qui croit ſon ame au-deſſus des paſſions : pour moi, je ſuis trompé s'il n'en a déja reſſenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuiſement du cœur pour l'effort de la raiſon, & je ſais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'eſt pas une vertu d'homme.

Il a deſiré de ſavoir en détail l'hiſtoire de nos amours, & les cauſes qui s'oppoſent au bonheur de ton ami; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuſe & hors de propos ; je l'ai faite entiere, & il m'a écouté avec une attention qui m'atteſtoit ſa ſincérité. J'ai vu plus d'une fois ſes yeux humides & ſon ame attendrie; je remarquois ſur-tout l'impreſſion puiſſante que tous les triomphes de la vertu faiſoient ſur ſon ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne ſera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens ni avantures dans ce que vous m'avez raconté, & les cata-

ſtrophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins ; tant les ſentimens ſuppléent aux ſituations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames ſont ſi extraordinaires qu'on n'en peut juger ſur les regles communes ; le bonheur n'eſt pour vous ni ſur la même route ni de la même eſpece que celui des autres hommes ; ils ne cherchent que la jouiſſance & les regards d'autrui, il ne vous faut que la tendreſſe & la paix. Il s'eſt joint à votre amour une émulation de vertu qui vous éleve, & vous vaudriez moins l'un & l'autre ſi vous ne vous étiez point aimés. L'amour paſſera, oſe-t-il ajouter, (pardonnons-lui ce blaſphême prononcé dans l'ignorance de ſon cœur.) l'amour paſſera, dit-il, & les vertus reſteront. Ah ! puiſſent-elles durer autant que lui, ma Julie ! le ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philoſophique & nationale n'altere point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéreſſe véritablement à nos peines. Si le crédit & la richeſſe nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter ſur lui. Mais, hélas ! de quoi ſervent la puiſſance & l'argent pour rendre les cœurs heureux ?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés juſqu'à celle du dîné ; j'ai fait apporter un poulet, &

après le dîné nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré : mais, outre la raison qu'il m'en avoit déja donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage ; qu'il la falloit complette ou nulle ; de peur qu'on ne s'avilît sans rien réparer, & qu'on ne fît attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite; je puis être juste sans soupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la premiere affaire qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme ; c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon qu'ils la reçoivent de moi que de vous ; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déja eu plusieurs : mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation

avec Milord Edouard. J'ai cru néceſſaire de t'en rendre compte, afin que tu me preſcrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquilliſée, chaſſe, je t'en conjure, les idées funeſtes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh! ſi bientôt tu pouvois tripler mon être! Si bientôt un gage adoré..... eſpoir déja trop déçu viendrois-tu m'abuſer encore? .... ô deſirs! ô crainte! ô perplexités! Charmante amie de mon cœur, vivons pour nous aimer, & que le ciel diſpoſe du reſte.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta Lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive reſter entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre premiere entrevue; car quant à moi, je n'en ai plus à faire. Elle eſt trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aye beſoin de la relire.

LETTRE LXI.

De Julie.

AMENE demain Milord Edouard, que je me jette à ſes pieds comme il s'eſt mis aux tiens,

Quelle grandeur! quelle générofité! O que nous fommes petits devant lui! Conferve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant; jamais homme fans défauts eût-il de grandes vertus?

Mille angoiffes de toute efpece m'avoient jettée dans l'abattement, ta lettre eft venue ranimer mon courage éteint. En diffipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus fupportables. Je me fens maintenant affez de force pour fouffrir. Tu vis; tu m'aimes; ton fang, le fang de ton ami n'ont point été répandus & ton honneur eft en fûreté: je ne fuis donc pas tout-à-fait miférable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus fi grand befoin de te voir, ni fi peu d'efpoir de te voir longtems. Adieu, mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me femble; vivons pour nous aimer. Ah! il falloit dire; aimons-nous pour vivre.

LETTRE LXII.

De Claire à Julie.

Faudra-t-il toujours, aimable Coufine, ne remplir envers toi que les plus triftes devoirs de l'amitié? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de

cruels avis? Hélas! tous nos ſentimens nous ſont communs, tu le ſais bien, & je ne ſaurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aye déja ſenties. Que ne puis-je te cacher ton infortune ſans l'augmenter! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour! Ah! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne!

Hier après le concert, ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres reſterent avec Milord à parler de politique; ſujet dont je ſuis ſi excédée que l'ennui me chaſſa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami pluſieurs fois avec aſſez de véhémence: je connus que la converſation avoit changé d'objet & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la ſuite du diſcours qu'Edouard avoit oſé propoſer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le ſien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établiſſement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette propoſition, & c'étoit là-deſſus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui diſoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il eſt de tous les hommes le plus digne d'elle & peut-être le plus propre à la rendre heureuſe. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont

dépendu de lui. Il eſt jeune, grand, bienfait, robuſte, adroit; il a de l'éducation, du ſens, des mœurs, du courage; il a l'eſprit orné, l'ame ſaine : que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? La fortune? Il l'aura. Le tiers de mon bien ſuffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut juſqu'à la moitié. La nobleſſe? Vaine prérogative dans un pays où elle eſt plus nuiſible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de ſon cœur en caracteres ineffaçables. En un mot, ſi vous préférez la raiſon au préjugé, & ſi vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'eſt à lui que vous la donnerez.

Là-deſſus ton pere s'emporta vivement. Il traita la propoſition d'abſurde & de ridicule. Quoi! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il ſeulement penſer que le dernier rejetton d'une famille illuſtre aille éteindre ou dégrader ſon nom dans celui d'un Quidam ſans aſyle, & réduit à vivre d'aumônes?..... Arrêtez, interrompit Edouard, vous parlez de mon ami; ſongez que je prends pour moi tous les outrages qui lui ſont faits en ma préſence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le ſont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams ſont plus reſpectables que tous les Houberaux de l'Europe,

& je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'ayeux toujours incertains, il sera le fondement & l'honneur de sa maison, comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous feriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne réjailliroit-il pas sur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable? Jugeons du passé par le présent; sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins annoblissent tous les jours leur famille; & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols & l'infamie de leur ancêtre? (*n*) On voit, je l'avoue, beaucoup de malhonnêtes gens parmi les roturiers; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme descend d'un frippon. Laissons, si vous voulez, l'origine à part, & pesons le mérite & les services. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger, son pere les a

(*n*) Les lettres de noblesse sont rares en ce siecle, & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent & qu'on achette avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable est le privilege de n'être pas pendu.

portées gratuïtement pour la patrie. Si vous avez bien fervi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette nobleffe dont vous êtes fi fier? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre-humain? Mortelle ennemie des loix & de la liberté, qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, fi ce n'eft la force de la tyrannie & l'oppreffion des peuples? Ofez-vous dans une République vous honorer d'un état deftructeur des vertus & de l'humanité? d'un état où l'on fe vante de l'efclavage, & où l'on rougit d'être homme? Lifez les annales de votre patrie; (*o*) en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle? Quels nobles comptez-vous parmi fes libérateurs? Les *Furft*, les *Tell*, les *Stauffacher* étoient-ils gentilshommes? Quelle eft donc cette gloire infenfée dont vous faites tant de bruit? Celle de fervir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chere, ce que je fouffrois de voir cet honnête homme nuire ainfi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vou-

(*o*) Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le pays de Vaud n'a jamais fait partie de la Suiffe. C'eft une conquête des Bernois, & fes habitans ne font ni citoyens ni libres, mais fujets.

loit servir. En effet, ton pere irrité par tant d'invectives piquantes, quoique générales, se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brusque; tout grand seigneur que vous êtes, je doute que vous pussiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu sans savoir si vous-même seriez bon pour elle, & je connois assez la noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu! dit Milord, quoi que vous pensiez de moi, je serois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoissez la noblesse d'Angleterre, vous savez qu'elle est la plus éclairée, la mieux instruite, la plus sage & la plus brave de l'Europe: avec cela, je n'ai pas besoin de chercher si elle est la plus antique; car quand on parle de ce qu'elle est, il n'est pas question de ce qu'elle fut. Nous ne sommes point, il est vrai, les esclaves du Prince, mais ses amis, ni les tyrans du peuple, mais ses chefs. Garans de la liberté, soutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le Peuple & le Roi. Notre premier devoir

eſt envers la Nation ; le ſecond, envers celui qui la gouverne : ce n'eſt pas ſa volonté, mais ſon droit que nous conſultons. Miniſtres ſuprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même légiſlateurs, nous rendons également juſtice au Peuple & au Roi, & nous ne ſouffrons point que perſonne diſe, *Dieu & mon épée*, mais ſeulement, *Dieu & mon droit.*

Voilà, Monſieur, continua-t-il, quelle eſt cette nobleſſe reſpectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de ſon mérite que de ſes ancêtres, & dont vous parlez ſans la connoître. Je ne ſuis point le dernier en rang dans cet ordre illuſtre, & crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une ſœur à marier : elle eſt noble, jeune, aimable, riche ; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a ſenti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ſes yeux & ſon cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon beau-frere celui que je vous propoſe pour gendre avec la moitié de mon bien !

Je connus à la réplique de ton pere que cette converſation ne faiſoit que l'aigrir, &, quoique pénétrée d'admiration pour la générоſité de Milord Edouard, je ſentis qu'un homme auſſi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruïner à jamais la négociation qu'il avoit entrepriſe. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choſes

allassent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on se sépara le moment d'après assez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il se comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition ; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la dispute commençoit à s'animer, il se retourna comme de raison du parti de son beau-frere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des discours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils seroient vraisemblablement sortis s'ils fussent restés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de se passer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choses étant en cet état, il ne convenoit plus que la personne en question te vît si souvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout, si ce n'étoit faire une espece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami ; mais que je le prierois de l'amener plus rarement, ainsi que Milord Edouard. C'est, ma chere, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'est pas tout. La crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le

fond de la querelle, trop d'indices le décelent pour qu'il puisse rester caché. On soupçonne, on conjecture, on te nomme: le rapport du guet n'est pas si bien étouffé qu'on ne s'en souvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité soupçonnée est bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta consolation c'est qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaisir l'union d'un si charmant couple; ce qui me confirme que ton ami s'est bien comporté dans ce pays & n'y est gueres moins aimé que toi: mais que fait la voix publique à ton inflexible pere? Tous ces bruits lui sont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, si tu ne te hâtes de prévenir sa colere. Tu dois t'attendre de sa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami: non que je pense qu'il veuille à son âge se mesurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de son épée; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il est à craindre que sa fureur ne lui en inspire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, songe aux dangers qui t'environnent, & dont le risque augmente à chaque instant. Un bonheur inouï t'a préservée jusqu'à présent au milieu de tout cela; tandis qu'il en est tems en-

core, mets le fceau de la prudence au myftere de tes amours, & ne pouffe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura caufés. Crois-moi, mon ange, l'avenir eft incertain ; mille événemens peuvent, avec le tems, offrir des reffources inefpérées; mais quant à préfent, je te l'ai dit & le répete plus fortement ; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII.

De Julie à Claire.

TOUT ce que tu avois prévu, ma chere, eft arrivé. Hier une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincellans, le vifage enflammé, dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma confcience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apoftropher vivement, mais en général, les meres de famille qui appellent indifcrettement chez elles de jeunes gens fans état & fans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Enfuite voyant que cela ne fuffifoit pas pour arracher quelque réponfe d'une femme intimidée, il cita fans ménagement en exemple ce

qui s'étoit paffé dans notre maifon, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-efprit, un difeur de riens, plus propre à corrompre une fille fage qu'à lui donner aucune bonne inftruction. Ma mere, qui vit qu'elle gagneroit peu de chofe à fe taire, l'arrêta fur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui pût autorifer de pareils foupçons? Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'efprit & le mérite fuffent des titres d'exclufion dans la fociété. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maifon fi les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens fortables, Madame, reprit-il en colere, qui puiffent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offenfé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offenfent point. Apprenez, dit-il, que c'eft offenfer l'honneur d'une maifon que d'ofer en folliciter l'alliance fans titres pour l'obtenir; Loin de voir en cela, dit ma mere, une offenfe, je n'y vois, au contraire, qu'un témoignage d'eftime. D'ailleurs, je ne fache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de femblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore fi je n'y mets ordre: mais je veillerai, n'en doutez pas, aux foins que vous rempliffez fi mal.

Alors commença une dangereufe altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles

les étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne cousine eût voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des meres faisant l'éloge de sa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou, pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expressions offensantes, & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire & que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie de se reprocher des crimes que la colere & l'indignation ne pourroient soupçonner! Quel poids accablant & insupportable que celui d'une fausse louange, & d'une estime que le cœur rejette en secret! Je m'en sentois tellement oppressée que pour me délivrer d'un si cruel supplice j'étois prête à tout avouer, si mon pere m'en eût laissé le tems; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses, & changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute, il en tira celle de mon amour, & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes si odieux & si méprisans que je ne

pus malgré tous mes efforts le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne sais, ma chere, où je trouvai tant de hardiesse & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement la peine. Au nom du ciel, lui dis-je, daignez vous appaiser; jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant, mon pere, qui crut sentir un reproche à travers ces mots & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie: pour la premiere fois de ma vie, je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul, & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita sans ménagement, quoique ma mere se fût jettée entre deux, m'eût couverte de son corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colere & commença celui de la nature. Ma chûte, mon sang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empressement, & m'ayant assise sur une chaise, ils rechercherent tous deux avec soin, si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une légere contusion au front & ne saignois que du nez.

Cependant, je vis au changement d'air & de voix de mon pere qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des careffes, la dignité paternelle ne fouffroit pas un changement fi brufque ; mais il revint à ma mere avec de tendres excufes, & je voyois fi bien, aux regards qu'il jettoit furtivement fur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adreffée. Non, ma chere, il n'y a point de confufion fi touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans fon tort. Le cœur d'un pere fent qu'il eft fait pour pardonner, & non pour avoir befoin de pardon.

Il étoit l'heure du fouper; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre, & mon pere ne voulant pas que les domeftiques fuffent témoins de mon défordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me baffinoit le vifage. Hélas, cette pauvre maman ! déja languiffante & valétudinaire, elle fe feroit bien paffée d'une pareille fcene, & n'avoit gueres moins befoin de fecours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce filence étoit de honte & non de dédain ; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en fervir, & ce qui me toucha le plus fenfiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occafions de nommer fa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le foupé, l'air fe trouva fi froid que

ma mere fit faire du feu dans fa chambre. Elle s'affit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaife pour me placer entre eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui fans rien dire, il m'affit fur fes genoux. Tout cela fe fit fi promptement, & par une forte de mouvement fi involontaire, qu'il en eut une efpece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois fur fes genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, &, ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embraffée dans cette gênante attitude. Tout cela fe faifoit en filence; mais je fentois de tems en tems fes bras fe preffer contre mes flancs avec un foupir affez mal étouffé. Je ne fais quelle mauvaife honte empêchoit ces bras paternels de fe livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'ofoit quitter, une certaine confufion qu'on n'ofoit vaincre mettoient entre un pere & fa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans; tandis qu'une tendre mere, tranfportée d'aife, dévoroit en fecret un fi doux fpectacle. Je voyois, je fentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus longtems à l'attendriffement qui me gagnoit. Je feignois de gliffer; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon pere; je penchai mon vifage fur fon vifage vénérable, & dans un inftant il fut couvert de mes baifers & inondé de mes larmes. Je fentis à celles qui lui

couloient de ses yeux qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence, tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma chûte m'ayant retenue au lit un peu tard, mon pere est entré dans ma chambre avant que je fusse levée; il s'est assis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma santé; il a pris une de mes mains dans les siennes, il s'est abaissé jusqu'à la baiser plusieurs fois en m'appellant sa chere fille, & me témoignant du regret de son emportement. Pour moi, je lui ai dit, & je le pense, que je serois trop heureuse d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement si rude qu'une seule de ses caresses n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remise sur le sujet d'hier & m'a signifié sa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous savez, m'a-t-il dit, à qui je vous destine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention sur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui dispute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne sais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi, ou si quelqu'un a pu le lui inspirer; mais

quand je n'aurois perſonne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, ſoyez ſûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la ſûreté de la ſienne que pour votre honneur. Quoique je me ſois toujours ſenti peu d'inclination pour lui, je le hais ſur-tout à préſent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il eſt ſorti ſans attendre ma réponſe, &, preſque avec le même air de ſévérité qu'il venoit de ſe reprocher. Ah! ma couſine, quels monſtres d'enfer ſont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque inſtant la nature?

Voilà, ma Claire, comment s'eſt paſſée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la cauſe juſqu'à ce que ta lettre me l'ait appriſe. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'eſt faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me ſemble que je tourne les yeux avec plus de regret ſur l'heureux tems où je vivois tranquille & contente au ſein de ma famille, & que je ſens augmenter le ſentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle! dis-le moi ſi tu l'oſes, le tems de l'amour ſeroit-il paſſé & faut-il ne ſe plus revoir? Ah! ſens-tu bien tout ce qu'il y a de ſombre & d'horrible dans cette funeſte idée?

Cependant l'ordre de mon pere eſt précis, le danger de mon amant eſt certain ! Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvemens oppoſés qui s'entre-détruiſent? Une ſorte de ſtupidité qui me rend l'ame preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit & je le ſens ; cependant je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime : je ſuis prête à m'évanouïr à chaque ligne & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie; daigne penſer, parler, agir pour moi ; je remets mon ſort en tes mains ; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras ; je confie à ton amitié ce pouvoir funeſte que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même; donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange! ma protectrice! quel horrible emploi je te laiſſe ! Auras-tu le courage de l'exercer? ſauras-tu bien en adoucir la barbarie? Hélas ! ce n'eſt pas mon cœur ſeul qu'il faut déchirer. Claire, tu le ſais, tu le ſais, comment je ſuis aimée! Je n'ai pas même la conſolation d'être la plus à plaindre. De grace! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénetre le tien de la tendre commiſération de l'amour;

console un infortuné! Dis-lui cent fois...... Ah! dis-lui.... Ne crois-tu pas, chere amie, que malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le ciel nous a faits l'un pour l'autre? Oui, oui, j'en suis sûre; il nous destine à être unis. Il m'est impossible de perdre cette idée; il m'est impossible de renoncer à l'espoir qui la suit. Dis-lui qu'il se garde lui-même du découragement & du désespoir. Ne t'amuse point à lui demander en mon nom amour & fidélité; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos ames? Ne sentons-nous pas qu'elles sont indivisibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux? Dis-lui donc seulement qu'il espere; & que si le sort nous poursuit, il se fie au moins à l'amour: car, je le sens, ma cousine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cause, & quoi que le ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-tems séparés.

P. S. Après ma Lettre écrite, j'ai passé dans la chambre de ma mere, & je m'y suis trouvée si mal que je suis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même .... je crains .... ah! ma chere! je crains bien que ma chûte d'hier n'ait quelque suite plus funeste que je n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi; toutes mes espérances m'abandonnent en même tems.

LET-

L E T T R E LXIV.
De Claire à M. d'Orbe.

Mon pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plaît d'appeller votre bonheur. J'espere, vous le savez, d'y trouver aussi le mien; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas; je suis en femme une espece de monstre, & je ne sais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous, vous n'en faites que rire, & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à-peu-près dans mon cœur en même dégré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfans en sont loin de cette douce tranquillité dont nous osons jouïr; & que notre contentement a mauvaise grace tandis que nos amis sont au désespoir! C'en est fait, il faut qu'ils se quittent; voici l'instant peut-être de leur éternelle séparation, & la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un pressentiment qu'ils se voyoient pour la derniere fois. Cependant, votre ami ne sait rien de son infortune: dans la sécurité de son cœur il jouït encore du bonheur qu'il a perdu; au moment du désespoir il goûte en idée une ombre de félicité; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux songe à vivre & ne voit pas la mort qui va le saisir. Hélas! c'est de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible! O divine amitié! seule idole de mon cœur! viens l'animer de ta sainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te servir dignement dans un si douloureux devoir.

Je compte sur vous en cette occasion & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins; car je connois votre ame; je sais qu'elle n'a pas besoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au surplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laisse libre, & j'irai passer l'après-midi chez Julie; tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir seul avec lui m'at-

tendre à huit heures, afin de convenir ensemble de ce qu'il faudra faire pour résoudre au départ cet infortuné, & prévenir son désespoir.

J'espere beaucoup de son courage & de nos soins. J'espere encore plus de son amour. La volonté de Julie, le danger que courent sa vie & son honneur sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoi qu'il en soit, je vous déclare qu'il ne sera point question de noce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité ; & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne soit aussi la vôtre.

LETTRE LXV.

De Claire à Julie.

TOUT est fait ; & malgré ses imprudences, ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensévelies dans l'ombre du mystere ; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considere en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprens à ne vouloir plus concilier des sentimens incompatibles, & bénis le ciel, trop

aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réſervé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triſte cœur le détail de ce départ ſi cruel & ſi néceſſaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchiſe qui nous eſt commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chere & déplorable amie; lis, puiſqu'il le faut; mais prends courage & tiens-toi ferme.

Toutes les meſures que j'avois priſes & dont je te rendis compte hier ont été ſuivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous ſavions de ſon héroïque générofité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Enſuite, je leur expoſai les puiſſantes raiſons que nous avions d'éloigner promptement ſon ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y réſoudre. Milord ſentit parfaitement tout cela & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit ſon zele inconſidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de ſaiſir un moment de conſentement pour prévenir de nouvelles irréſolutions & l'arracher au continuel danger du ſéjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à ſon inſçu les préparatifs convenables; mais Milord regardant cette affaire comme la ſienne, voulut en prendre le ſoin. Il me promit que ſa

chaiſe ſeroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit auſſi loin qu'il ſeroit néceſſaire, & propoſa de l'emmener d'abord ſous un autre prétexte pour le déterminer plus à loiſir. Cet expédient ne me parut pas aſſez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'expoſer loin de nous au premier effet d'un déſeſpoir qui pouvoit plus aiſément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raiſon, la propoſition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir ſon conſentement. Je prévoyois que cette négociation ſeroit délicate, & je n'en voulus charger que moi ſeule; car je connois plus ſûrement les endroits ſenſibles de ſon cœur, & je ſais qu'il regne toujours entre hommes une ſéchéreſſe qu'une femme ſait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les ſoins de Milord ne nous ſeroient pas inutiles pour préparer les choſes. Je vis tout l'effet que pouvoient produire ſur un cœur vertueux les diſcours d'un homme ſenſible qui croit n'être qu'un philoſophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raiſonnemens d'un ſage.

J'engageai donc Milord Edouard à paſſer avec lui la ſoirée, &, ſans rien dire qui eût un rapport direct à ſa ſituation, de diſpoſer inſenſiblement ſon ame à la fermeté ſtoïque. Vous qui ſavez ſi bien votre Epictete, lui dis-je, voici le cas ou jamais de l'employer utilement.

Diſtinguez avec ſoin les biens apparens des biens réels ; ceux qui ſont en nous de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de ſoi-même, & que le ſage ſe portant par-tout avec lui, porte auſſi par-tout ſon bonheur. Je compris à ſa réponſe que cette légere ironie, qui ne pouvoit le fâcher, ſuffiſoit pour exciter ſon zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu ; car quoiqu'au fond je ne faſſe pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philoſophie particuliere ; je ſuis perſuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du ſoir au matin, & de ſe dédire en ſon cœur dès le lendemain de tout ce que ſa raiſon lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être auſſi de la partie, & paſſer la ſoirée avec eux, mais je le priai de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'eſt point du vol des deux autres. Ce penſer mâle des ames fortes, qui leur donne un idiome ſi particulier eſt une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant, je ſongeai au punch, & craignant les confidences anticipées j'en gliſſai un mot en riant à Milord. Raſſurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en ſuis

jamais fait l'efclave ; il s'agit ici de l'honneur de Julie, du deftin, peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch felon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch fera de la limonade, & comme il s'abftient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'ai paffé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaifirs innocens de notre premiere jeuneffe ; la douceur d'une ancienne familiarité ; la fociété plus refferrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette féparation. Je fentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre exiftence. Je comptois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître fans effroi celui qui devoit décider de ton fort. J'ai paffé la matinée à méditer mes difcours & à réfléchir fur l'impreffion qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure eft venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta fcene avec ton pere, il avoit fû que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas fortie de ton lit. Pour évi-

ter là-dessus les détails, je lui ai dit aussitôt que je t'avois laissée mieux hier au soir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a servi de rien, il m'a fait cent questions sur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponses succintes, & me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par sonder la situation de son esprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Grace au ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par dégrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui sur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissemens, que de multiplier inutilement ses douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux & le regardant fixement: mon ami, lui ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité? A l'instant il s'est levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à son front ainsi jointes, je vous entends, s'est-il écrié, Julie

est morte. Julie est morte! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Edouard, le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venois de lui faire l'avoient pu jetter dans de fausses allarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instans : mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit; mais elle vit & vous aime. Ah! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire? Rendez grace au ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il sût, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voilà mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abîme,

prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté, & de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son pere ou de la sienne, le poignard à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi bien il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa perte & de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines? Vous êtes inquiet de sa vie: sachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit sans m'interrompre; mais sitôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparoître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse & de consternation a couvert son visage : son œil morne & sa contenance effacée annonçoient l'abattement de son cœur : A peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien, je partirai. N'ai-je pas assez vécu ? Non, sans doute, ai-je repris aussi-tôt; il faut vivre pour celle qui

vous aime ; avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres ? Il ne falloit donc pas les séparer, a-t-il à l'instant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroit fermée, quand Hanz est rentré & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joye qu'il en a ressenti, il s'est écrié : Ah ! qu'elle vive ! qu'elle soit heureuse !... s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux .... & je parts. Ignorez-vous, ai je dit, qu'il ne lui est plus permis de vous voir ? Hélas ! vos adieux sont faits, & vous êtes déja séparés ! Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant ; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif ; tremblez de causer encore sa perte, après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'a-t-il dit avec une espece de fureur, je partirois sans la revoir ? Quoi ! je ne la verrois plus ? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le sais bien, ne lui sera point dure avec moi : mais je la verrai, quoi qu'il arrive ; je laisserai mon cœur & ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie, & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus !* qui revenoit sans cesse d'un ton plus doulou-

reux, sembloit chercher au moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont? Pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues? Pensez-vous qu'elle pût se séparer ainsi de vous, si elle croyoit que ce fût pour toujours? Non, mon ami, vous devez connoître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfere son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espere, puisqu'elle consent à vivre: croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, & qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, & lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir & ses yeux s'humecter; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir; mais ces derniers mots si touchans, tels que ton cœur les fait dire, *nous ne vivons pas longtems séparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non Julie, non ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baisant la lettre, nous ne vivrons pas longtems séparés; le ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'étoit-là l'état où je l'avois souhaité. Sa seche & sombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laissé partir dans cette situation d'esprit; mais sitôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie; car rien n'est moins tendre que le désespoir. Dans cet instant il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident: je lui ai dit simplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit en soupirant, il ne restera sur la terre aucun monument de mon bonheur; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

Il me restoit à exécuter la derniere partie de ta commission, & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif ni mystere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet pour éluder celle qui pouvoit renaître sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de longtems il ne fût plus soigneux, & qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de se conserver pour toi, de pourvoir mieux à ses be-

foins, & de fe charger à cet effet du léger fupplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette propofition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit fimplement que tu favois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec tranfports; mais que ta précaution étoit fuperflue, & qu'une petite maifon qu'il venoit de vendre à Grandfon, refte de fon chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit poffédé de fa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des reffources. Je ferai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diverfion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près l'ufage que Julie fait de fon fuperflu, je le regarde comme le tréfor facré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé fon voyage du Valais, ta lettre & la précifion de tes ordres. Les mêmes raifons fubfiftent ... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir: qu'elle me laiffe donc refter, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit elle? Si je refufe, que me fera-t-elle de pis? ..... Les mêmes! répetoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle eft prête à finir; peut-être vais-je pour jamais me féparer d'elle; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces

derniers mots avec un tel ſerrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant; vous avez encore beſoin d'un tuteur & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci, & pour en diſpoſer à propos dans le commerce que nous allons avoir enſemble, je veux être inſtruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainſi ſes idées funeſtes par celle d'une correſpondance familiere continuée entre nous, & cette ame ſimple qui ne cherche pour ainſi dire qu'à s'accrocher à ce qui l'environne, a pris aiſément le change. Nous nous ſommes enſuite ajuſtés pour les adreſſes de Lettres, & comme ces meſures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail juſqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait ſigne que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agiſſoit; il a inſtamment demandé à t'écrire, mais je me ſuis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendriſſement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine ſeroit-il au milieu de ſa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir Tous les délais ſont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la premiere ſtation d'où vous pourrez lui écrire à votre aiſe. En diſant cela, j'ai fait ſigne à M. d'Orbe; je me ſuis avancée, & le cœur gros de ſanglots, j'ai collé mon viſage ſur le ſien; je

n'ai plus ſu ce qu'il devenoit; les larmes m'offuſquoient la vue, ma tête commençoit à ſe perdre, & il étoit tems que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendu deſcendre précipitamment. Je ſuis ſortie ſur le pallier pour les ſuivre des yeux : ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'inſenſé ſe jetter à genoux au milieu de l'eſcalier, en baiſer mille fois les marches, & d'Orbe pouvoit à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il preſſoit de ſon corps de la tête & des bras en pouſſant de longs gémiſſemens. J'ai ſenti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je ſuis bruſquement rentrée, de peur de donner une ſcene à toute la maiſon.

A quelques inſtans de-là, M. d'Orbe eſt revenu tenant ſon mouchoir ſur ſes yeux. C'en eſt fait, m'a-t-il dit, ils ſont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaiſe à ſa porte; Milord Edouard l'y attendoit auſſi; il a couru au devant de lui & le ſerrant contre ſa poitrine : *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré, *viens verſer tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu ſentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu ſur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'inſtant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaiſe, & ils ſont partis en ſe tenant étroitement embraſſés.

Fin de la premiere partie.

SE-

SECONDE PARTIE.

LETTRE I.

A Julie.

J'AI pris & quitté cent fois la plume, j'hésite dès le premier mot; je ne sais quel ton je dois prendre: je ne sais par où commencer; & c'est à Julie que je veux écrire! Ah malheureux! que suis-je devenu? Il n'est donc plus ce tems où mille sentimens délicieux couloient de ma plume comme un intarissable torrent! Ces doux momens de confiance & d'épanchement sont passés: Nous ne sommes plus l'un à l'autre, nous ne sommes plus les mêmes, & je ne sais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes Lettres? vos yeux daigneront-ils les parcourir? les trouverez-vous assez réservées, assez circonspectes? Oserois-je y garder encore une ancienne familiarité? Oserois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé, & ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô ciel, de ces jours si charmans & si doux à mon effroyable misere! Hélas! je commençois d'exister & je suis tombé dans l'anéantissement; l'espoir de vivre animoit mon cœur; je n'ai plus devant

moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah! que ne les ai-je terminés avant de me furvivre à moi-même! Que n'ai-je fuivi mes preffentimens après ces rapides inftans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger! Sans doute, il falloit la borner à ces trois ans, ou les ôter de fa durée; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, fi j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame; je jouïrois de ma raifon; je remplirois les devoirs d'un homme, & femerois peut-être de quelques vertus mon infipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil ofa contempler ce qu'il ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin fon effet inévitable. Après m'être égaré par dégrés, je ne fuis plus qu'un furieux dont le fens eft aliéné, un lâche efclave fans force & fans courage, qui va traînant dans l'ignominie fa chaîne & fon défefpoir.

Vains rêves d'un efprit qui s'égare! Defirs faux & trompeurs, défavoués à l'inftant par le cœur qui les a formés! Que fert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand ils nous feroient offerts? Ah! qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité poffible que je vouluffe acheter au prix de mes premiers

feux? Non, non, que le ciel garde ſes bienfaits & me laiſſe, avec ma miſere, le ſouvenir de mon bonheur paſſé. J'aime mieux les plaiſirs qui ſont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux ſans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi: ſuis-moi dans mon exil, conſole-moi dans mes peines, ranime & ſoutiens mon eſpérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné ſera ton ſanctuaire inviolable, d'où le ſort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je ſuis mort au bonheur, je ne le ſuis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour eſt invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il eſt fondé ſur la baſe inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr dans une ame immortelle, il n'a plus beſoin de l'appui de l'eſpérance, & le paſſé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi, qui ſus aimer une fois! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre? Comment ce feu ſacré s'eſt-il éteint dans ton ame pure? Comment as-tu perdu le goût de ces plaiſirs céleſtes que toi ſeule étois capable de ſentir & de rendre? Tu me chaſſes ſans pitié; tu me bannis avec opprobre, tu me livres à mon déſeſpoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant miſérable tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah Julie, crois-moi; tu chercheras vai-

nement un autre cœur ami du tien! Mille t'adoreront, ſans doute; le mien ſeul te ſavoit aimer.

Réponds-moi maintenant, Amante abuſée ou trompeuſe: que ſont devenus ces projets formés avec tant de myſtere? Où ſont ces vaines eſpérances dont tu leurras ſi ſouvent ma crédule ſimplicité? Où eſt cette union ſainte & déſirée, doux objet de tant d'ardens ſoupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux? Hélas! ſur la foi de tes promeſſes j'oſois aſpirer à ce nom ſacré d'époux, & me croyois déja le plus heureux des hommes. Dis, cruelle! ne m'abuſois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute? Ai-je manqué d'obéïſſance, de docilité, de diſcrétion? M'as-tu vu deſirer aſſez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux deſirs à tes volontés ſuprêmes? J'ai tout fait pour te plaire & tu m'abandonnes! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu! Ingrate, rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié: rends-moi compte de moi-même, après avoir égaré mon cœur dans cette ſuprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enleves. Anges du ciel! j'euſſe mépriſé votre ſort. J'euſſe été le plus heureux des êtres..... Hélas! je ne ſuis plus rien, un inſtant m'a tout ôté. J'ai paſſé ſans intervalle du comble des

plaisirs aux regrets éternels : je touche encore au bonheur qui m'échappe .... j'y touche encore & le perds pour jamais ! ..... Ah si je le pouvois croire ! si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient ..... O rochers de Meillerie que mon œil dégagé mesure tant de fois ; que ne servîtes-vous mon désespoir ! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas senti le prix.

LETTRE II.

De Milord Edouard à Claire.

NOUS arrivons à Besançon, & mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait sinon paisiblement, du moins sans accident, & votre ami est aussi sain de corps qu'on peut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquillité. Il a honte de son état, & se contraint beaucoup devant moi ; mais tout décele ses secrettes agitations, & si je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même, & occuper ainsi une partie des forces de son ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la premiere journée ; je la fis courte, voyant que la vitesse de notre marche irritoit sa douleur. Il ne me parla point,

ni moi à lui; les confolations indifcrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aifément des paroles; mais la trifteffe & le filence font alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres étincelles de la fureur qui va fuccéder infailliblement à cette létargie: à la dînée, à peine y avoit-il un quart d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un fouris amer, pourquoi reftons-nous un moment fi près d'elle? Le foir il affecta de parler beaucoup, fans dire un mot de Julie. Il recommençoit des queftions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut favoir fi nous étions déja fur terres de France, & puis il demanda fi nous arriverions bientôt à Vevai? La premiere chofe qu'il fait à chaque ftation, c'eft de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai fauvé du feu deux ou trois de ces brouillons fur lefquels vous pourrez entrevoir l'état de fon ame. Je crois pourtant qu'il eft parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces premiers fimptômes eft facile à prévoir; mais je ne faurois dire quel en fera l'effet & le terme; car cela dépend d'une combinaifon du caractere de l'homme, du genre de fa paffion, des circonftances qui peuvent naître, de mille chofes que

nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs, mais non pas de son désespoir, & quoi qu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il respectera sa personne & mes soins ; & je compte moins pour cela sur le zele de l'amitié qui n'y sera pas épargné, que sur le caractere de sa passion & sur celui de sa maîtresse. L'ame ne peut gueres s'occuper fortement & longtems d'un objet, sans contracter des dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inspire, & je ne doute pas, non plus, que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'ose compter aussi sur son cœur; il est fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au sien n'est pas tant une foiblesse qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuse est capable d'absorber pour un tems, pour toujours peut-être une partie de ses facultés, mais elle est elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la sagesse: car la sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes passions, & l'on ne sert dignement la philosophie qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse.

Soyez-en ſûre, aimable Claire; je ne m'intéreſſe pas moins que vous au ſort de ce couple infortuné; non par un ſentiment de commiſération qui peut n'être qu'une foibleſſe; mais par la conſidération de la juſtice & de l'ordre, qui veulent que chacun ſoit placé de la maniere la plus avantageuſe à lui-même & à la ſociété. Ces deux belles ames ſortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'eſt dans une douce union, c'eſt dans le ſein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles euſſent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un inſenſé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverſer l'harmonie des êtres penſans? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainſi la lumiere ſous le boiſſeau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaiſans nés pour eſſuyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'eſt-il pas le plus libre ainſi que le plus ſacré des engagemens? Oui, toutes les loix qui le gênent ſont injuſtes; tous les peres qui l'oſent former ou rompre ſont des tyrans. Ce chaſte nœud de la nature n'eſt ſoumis ni au pouvoir ſouverain ni à l'autorité paternelle, mais à la ſeule autorité du pere commun qui ſait commander aux cœurs, & qui leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer. (a) Que

(a) Il y a des pays où cette convenance des condi-

Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion ? La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur ; mais celle de caractere & d'humeur demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour choisit mal, le pere qui n'a de regle que l'opinion choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience, pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon pere y doit suppléer sans doute. Son droit, son devoir même est de dire; ma fille, c'est un honnête homme, ou, c'est un fripon; c'est un homme de sens, ou c'est un fol. Voilà les convenances dont il doit connoître, le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang se regle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix, voilà le véritable ordre social ; ceux qui le reglent par la naissance ou par les richesses sont les vrais pertur-

tions & de la fortune est tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il suffit que la premiere ne s'y trouve pas, pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. On ne sauroit dire à quel point en France, dans ce pays si galant, les femmes sont tyrannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs ?

bateurs de cet ordre ; ce font ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il eſt donc de la juſtice univerſelle que ces abus ſoient redreſſés ; il eſt du devoir de l'homme de s'oppoſer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit poſſible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard ſans raiſon, ne doutez pas que je n'achevaſſe en cela l'ouvrage du ciel, ſans m'embarraſſer de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuſe, aimable Claire ; vous avez un pere qui ne prétend point ſavoir mieux que vous en quoi conſiſte votre bonheur. Ce n'eſt, peut-être, ni par de grandes vues de ſageſſe, ni par une tendreſſe exceſſive qu'il vous rend ainſi maîtreſſe de votre ſort ; mais qu'importe la cauſe, ſi l'effet eſt le même, & ſi, dans la liberté qu'il vous laiſſe, l'indolence lui tient lieu de raiſon ? Loin d'abuſer de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus ſage pere. Votre cœur, abſorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de l'amour. Vous leur ſubſtituez tout ce qui peut y ſuppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, ſi vous n'êtes la plus tendre épouſe, vous ſerez la plus vertueuſe, & cette union qu'a formé la ſageſſe doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle. L'impulſion du cœur eſt plus aveugle, mais elle

eſt plus invincible : c'eſt le moyen de ſe perdre que de ſe mettre dans la néceſſité de lui réſiſter. Heureux ceux que l'amour aſſortit comme auroit fait la raiſon, & qui n'ont point d'obſtacle à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels ſeroient nos deux amans ſans l'injuſte réſiſtance d'un pere entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, ſi l'un des deux étoit bien conſeillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'eſt aux Epoux ſeuls à juger s'ils ſe conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raiſon choiſira ſeule ; c'eſt le cas où vous êtes ; ſi l'amour regne, le cœur a déja choiſi ; c'eſt celui de Julie. Telle eſt la loi ſacrée de la nature qu'il n'eſt pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la conſidération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aye à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai ſous ma garde, que je ne voye ſon ame dans un état de conſiſtance ſur lequel je puiſſe compter. C'eſt un dépôt qui m'eſt cher par ſon prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il ſoit heureux, je tâcherai de faire au moins qu'il ſoit ſage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai réſolu de paſſer ici une quinzaine de jours avec

lui, durant lesquels j'espere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelque appareil sur les blessures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Je joins ici une lettre pour votre amie: ne la confiez, je vous prie, à aucun commissionnaire, mais remettez-la vous-même.

FRAGMENS

Joints à la Lettre précédente.

I.

POURQUOI n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expirasse en vous quittant? cœur pitoyable! rassurez-vous. Je me porte bien.... je ne souffre pas.... je vis encore ..... je pense à vous .... je pense au tems où je vous fus cher .... j'ai le cœur un peu serré .... la voiture m'étourdit .... je me trouve abattu .... je ne pourrai longtems vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être aurai-je plus de force .... ou n'en aurai-je plus besoin ....

2.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de vîtesse? où me conduit avec tant de zêle cet

homme qui se dit mon ami? Est-ce loin de toi, Julie? Est-ce par ton ordre? Est-ce en des lieux où tu n'es pas? .... Ah fille insensée! .... je mesure des yeux le chemin que je parcours si rapidement. D'où viens-je? où vais-je? & pourquoi tant de diligence? Avez-vous peur, cruels, que je ne coure pas assez tôt à ma perte? O amitié! ô amour! est-ce là votre accord? sont-ce là vos bienfaits? ....

3.

As-tu bien consulté ton cœur, en me chassant avec tant de violence? As-tu pu, dis; Julie, as-tu pu renoncer pour jamais.... Non, non, ce tendre cœur m'aime; je le sais bien. Malgré le sort, malgre lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau .... Je le vois, tu t'es laissé suggérer (*b*).... quel repentir éternel tu te prépares! .... hélas! il sera trop tard ... quoi, tu pourrois oublier .... quoi, je t'aurois mal connue! .... Ah! songe à toi, songe à moi, songe à .... écoute, il en est tems encore .... tu m'as chassé avec barbarie. Je suis plus vîte que le vent .... Dis un mot, un seul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous sommes unis. Nous devons l'être; .... nous

(*b*) La suite montre que ces soupçons tomboient sur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

le ferons .... Ah ! l'air emporte mes plaintes ! .... & cependant je fuis ; je vais vivre & mourir loin d'elle .... vivre loin d'elle ! ....

LETTRE III.

De Milord Edouard à Julie.

VOTRE Cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement, pour lire ensuite posément cette lettre; car je vous préviens que son sujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes: j'ai vécu beaucoup en peu d'années; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie. Mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici, je n'ai rien vu de si extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'est pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractere marqué dont on puisse au premier coup d'œil assigner les différences, & il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fît prendre pour des ames communes par un observateur superficiel. Mais c'est cela même qui vous distingue, qu'il est impossible de vous distinguer, & que les traits du modele commun, dont quelqu'un manque tou-

jours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractere, & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la considérer longtems pour la reconnoître. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard, ce fut toute autre chose encore, & ce sentiment fut si vif que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui produisoit cette impression, qu'un caractere encore plus marqué de perfection que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous feriez sans votre ami; je ne vois pas de même ce qu'il feroit sans vous; beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer sur mes vrais sentimens. Je connus que je n'étois point jaloux ni par conséquent amoureux; je connus que vous étiez trop aimable pour moi; il vous faut les prémices d'une ame, & la mienne ne seroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je

fis auprès de votre pere une démarche indifcrette dont le mauvais fuccès n'eft qu'une raifon de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter, & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie, & voyez s'il vous eft poffible d'éteindre le feu dont il eft dévoré? Il fut un tems, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès; mais fi Julie pure & chafte a pourtant fuccombé, comment fe relevera-t-elle après fa chûte? Comment réfiftera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereufe image de tous les plaifirs paffés? Jeune amante ne vous en impofez plus, & renoncez à la confiance qui vous a féduite: vous êtes perdue, s'il faut combattre encore: vous ferez avilie & vaincue, & le fentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'eft infinué trop avant dans la fubftance de votre ame pour que vous puiffiez jamais l'en chaffer; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corrofive; vous n'en effacerez jamais la profonde impreffion fans effacer à la fois tous les fentimens exquis que vous reçûtes de la nature, & quand il ne vous reftera plus d'amour, il ne vous reftera plus rien d'eftimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur? Une feule chofe, Julie, c'eft de le rendre légitime. Je vais

vous propofer pour cela l'unique moyen qui vous refte; profitez-en, tandis qu'il eft tems encore; rendez à l'innocence & à la vertu cette fublime raifon dont le ciel vous fit dépofitaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de fes dons.

J'ai dans le Duché d'York une terre affez confidérable, qui fut longtems le féjour de mes ancêtres. Le château eft ancien, mais bon & commode; les environs font folitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Oufe qui paffe au bout du parc offre à la fois une perfpective charmante à la vue & un débouché facile aux denrées; le produit de la terre fuffit pour l'honnête entretien du maître & peut doubler fous fes yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureufe contrée. L'habitant paifible y conferve encore les mœurs fimples des premiers tems, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits fi touchans par la plume de votre ami. Cette terre eft à vous, Julie, fi vous daignez l'habiter avec lui, & c'eft-là que vous pourrez accomplir enfemble tous les tendres fouhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modele unique des vrais amans; venez, couple aimable & fidelle, prendre poffeffion d'un lieu fait pour fervir d'azile à l'amour & à l'innocence. Venez y ferrer, à la face du ciel & des hommes, le doux nœud qui vous

unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles feront adorées, & des gens fimples portés à les imiter. Puiffiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les fentimens qui vous uniffent le bonheur des ames pures ; puiffe le ciel y bénir vos chaftes feux d'une famille qui vous reffemble ; puiffiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieilleffe, & les terminer enfin paifiblement dans les bras de vos enfans! puiffent nos neveux en parcourant avec un charme fecret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendriffement de leur cœur : *Ce fut ici l'afyle de l'innocence ; ce fut ici la demeure des deux amans.*

Votre fort eft en vos mains, Julie ; pefez attentivement la propofition que je vous fais, & n'en examinez que le fond ; car d'ailleurs, je me charge d'affurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends ; je me charge auffi de la fûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre perfonne jufqu'à votre arrivée. Là vous pourrez auffitôt vous marier publiquement fans obftacle ; car parmi nous une fille nubile n'a nul befoin du confentement d'autrui pour difpofer d'elle-même. Nos fages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il réfulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils font beaucoup moindres que ceux qu'il prévient.

J'ai laiſſé à Vevai mon valet de chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aiſément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit à l'aide de Regianino, ſans que ce dernier ſache de quoi il s'agit. Quand il ſera tems, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maiſon paternelle que ſous la conduite de votre époux.

Je vous laiſſe à vos réflexions; mais je le répete, craignez l'erreur des préjugés & la ſéduction des ſcrupules qui menent ſouvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera ſi vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abîme que vous ne connoîtrez qu'après la chûte. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité; vous ſerez ſacrifiée à la chimere des conditions. Il faudra contracter un engagement déſavoué par le cœur. L'approbation publique ſera démentie inceſſamment par le cri de la conſcience; vous ſerez honorée & mépriſable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuſe.

P. S. Dans le doute de votre réſolution, je vous écris à l'inſçu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un inſtant tout l'effet de mes ſoins.

LETTRE IV.

De Julie à Claire.

OH, ma chere! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir, & quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiser. Autrefois une certaine lumiere de sagesse & de raison dirigeoit ma volonté; dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'instant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que floter entre des passions contraires; mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes, & tel est mon déplorable aveuglement, que si je viens par hazard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu sais quel époux mon pere me destine; tu sais quels liens l'amour m'a donnés: veux-je être vertueuse? l'obéïssance & la foi m'imposent des devoirs opposés. Veux-je suivre le penchant de mon cœur? qui préférer d'un amant ou d'un pere? Hélas, en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au désespoir; en me sacri-

fiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuse & coupable.

Ah! chere & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique ressource & qui m'as tant de fois sauvée de la mort & du désespoir, considere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois si jamais tes secourables soins me furent plus nécessaires! Tu sais si tes avis sont écoutés, tu sais si tes conseils sont suivis, tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie si je sais déférer aux leçons de l'amitié! Prens donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite; acheve, puisque tu as commencé; supplée à mon courage abattu, pense pour celle qui ne pense plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime; tu le connois mieux que moi. Apprens-moi donc ce que je veux & choisis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

Relis la Lettre de ce généreux Anglois; relis-la mille fois, mon Ange. Ah! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore! Douce & ravissante union des ames! délices inexprimables, même au sein des remords! Dieux! que seriez-vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale? Quoi! le bonheur & l'innocence seroient encore en mon pou-

voir? Quoi, je pourrois expirer d'amour & de joye entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse! .... & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre? & je ne suis pas déja femme vertueuse, & chaste mere de famille? ... Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi! .... & les tiens? fille ingrate & dénaturée; qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mere que tu te prépares à le devenir? Celle qui déshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un pere & d'une mere idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre ..... & jouïs, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu! que d'horreurs m'environnent! quitter furtivement son pays, déshonorer sa famille, abandonner à la fois pere, mere, amis, parens, & toi-même! & toi, la bien-aimée de mon cœur! toi dont à peine dès mon enfance je puis rester éloignée un seul jour; te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir! ..... ah non! que jamais ..... que de tourmens dé-

chirent ta malheureuſe amie! elle ſent à la fois tous les maux dont elle a le choix, ſans qu'aucun des biens qui lui reſteront la conſole. Hélas, je m'égare. Tant de combats paſſent ma force & troublent ma raiſon; je perds à la fois le courage & le ſens. Je n'ai plus d'eſpoir qu'en toi ſeule. Ou choiſis ou laiſſe-moi mourir.

LETTRE V.

Réponſe.

TES perplexités ne ſont que trop bien fondées, ma chere Julie; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir; je les ſens & ne les puis appaiſer; & ce que je vois de pire dans ton état, c'eſt que perſonne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au ſecours d'une ame agitée; s'il faut choiſir le bien ou le mal, la paſſion qui les méconnoît peut ſe taire devant un conſeil déſintéreſſé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autoriſe & le condamne, la raiſon le blâme & l'approuve, le devoir ſe tait ou s'oppoſe à lui-même; les ſuites ſont également à craindre de part & d'autre; tu ne peux ni reſter indéciſe ni bien choiſir; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur ſeul en eſt le juge. Pour moi, l'importance de la dé-

libération m'épouvante & son effet m'attriste. Quelque sort que tu préferes, il sera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta destinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je sens bien par ce qu'il me coûte que ce sera-le dernier; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raison même s'impose silence, & où la seule regle à suivre est d'écouter ton propre penchant.

Ne sois pas injuste envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le tems. Je sais qu'il est des amitiés circonspectes qui, craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, & dont la réserve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître si ce cœur qui t'aime connoît ces timides précautions! souffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un instant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon Ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi? Qu'un pere & une mere chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le sais, de quoi s'en fort étonner; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire; mais qu'à l'âge mûr un homme aussi froid que M. de Wolmar s'attendrisse en te voyant, pour la premiere fois de sa vie; que

toute

toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu fois chere à mon pere, cet homme fi peu fenfible, autant & plus, peut-être, que fes propres enfans : que les amis, les connoiffances, les domeftiques, les voifins & toute une ville entiere, t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt : Voilà, ma chere, un concours moins vraifemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta perfonne quelque caufe particuliere. Sais-tu bien quelle eft cette caufe? Ce n'eft ni ta beauté, ni ton efprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire : mais c'eft cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale; c'eft le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut réfifter à tout, hors à la bienveillance, & il n'y a point de moyen plus fûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la fienne. Mille femmes font plus belles que toi; plufieurs ont autant de graces; toi feule as avec les graces, je ne fais quoi de plus féduifant qui ne plaît pas feulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au devant du tien. On fent que ce tendre cœur ne demande qu'à fe donner, & le doux fentiment qu'il cherche le va chercher à fon tour.

Tu vois, par exemple, avec furprife l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami; tu vois fon zele pour ton bonheur; tu reçois avec admiration fes offres généreufes;

tu les attribues à la ſeule vertu, & ma Julie de s'attendrir! Erreur, abus, charmante couſine! A Dieu ne plaiſe que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je dépriſe ſa grande ame. Mais crois-moi, ce zele tout pur qu'il eſt, feroit moins ardent ſi dans la même circonſtance il s'adreſſoit à d'autres perſonnes. C'eſt ton aſcendant invincible & celui de ton ami, qui, ſans même qu'il s'en apperçoive, le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe; elles transforment pour ainſi dire les autres en elles-mêmes; elles ont une ſphere d'activité dans laquelle rien ne leur réſiſte: on ne peut les connoître ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'eſt pour cela, ma chere, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils feront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous; ils vous fuiront ou vous deviendront ſemblables; & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reſte du monde.

Venons maintenant à moi, couſine; à moi qu'un même ſang, un même âge, & ſur-tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs

avec des tempéramens contraires unit à toi dès l'enfance.

Congiunti eran gl' alberghi,
Ma più congiunti i cori:
Conforme era l'etate,
Ma 'l penſier più conforme.

Que penſes-tu qu'ait produit ſur celle qui a paſſé ſa vie avec toi, cette charmante influence qui ſe fait ſentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puiſſe ne regner entre nous qu'une union commune? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joye que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaiſir de partager tes peines & de pleurer avec toi? Puis-je oublier que dans les premiers tranſports d'un amour naiſſant, l'amitié ne te fut point importune, & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le ſpectacle de ta foibleſſe? Ce moment fut critique, ma Julie; je ſais ce que vaut dans ton cœur modeſte le ſacrifice d'une honte qui n'eſt pas réciproque. Jamais je n'euſſe été ta confidente ſi j'euſſe été ton amie à demi, & nos ames ſe ſont trop bien ſenties en s'uniſſant, pour que rien les puiſſe déſormais ſéparer.

Qu'eſt-ce qui rend les amitiés ſi tiedes & ſi peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui ſauroient aimer? Ce ſont les intérêts de

l'amour ; c'eſt l'empire de la beauté ; c'eſt la jalouſie des conquêtes. Or ſi rien de tout cela nous eût pu diviſer, cette diviſion ſeroit déja faite ; mais quand mon cœur ſeroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que nos feux ſont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant eſt mon ami, c'eſt-à-dire, mon frere ; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié ? Pour M. d'Orbe, aſſurément il aura longtems à ſe louer de tes ſentimens, avant que je ſonge à m'en plaindre, & je ne ſuis pas plus tentée de le retenir par force que toi de me l'arracher. Eh, mon enfant ! plût-au-ciel qu'au prix de ſon attachement je te puſſe guérir du tien ; je le garde avec plaiſir ; je le céderois avec joye.

A l'égard des prétentions ſur la figure j'en puis avoir tant qu'il me plaîra, tu n'es pas fille à me les diſputer, & je ſuis bien ſûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'eſprit de ſavoir qui de nous deux eſt la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait ſi indifférente ! je ſais là-deſſus à quoi m'en tenir, ſans en avoir le moindre chagrin. Il me ſemble même que j'en ſuis plus fiere que jalouſe ; car enfin les charmes de ton viſage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens ; je me pare de toutes tes perfections, & c'eſt en toi que je place

mon amour-propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant gueres à faire peur pour mon compte, mais je ſuis aſſez jolie pour le beſoin que j'ai de l'être. Tout le reſte m'eſt inutile, & je n'ai pas beſoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de ſavoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conſeil que tu me demandes, je t'en ai dit la raiſon : mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même tems pour ton amie, & quel que ſoit ton deſtin je ſuis déterminée à le partager. Si tu pars, je te ſuis ; ſi tu reſtes, je reſte ; j'en ai formé l'inébranlable réſolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a cauſé ta perte ; ton ſort doit être le mien, & puiſque nous fûmes inſéparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être juſqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet ; mais au fond il eſt plus ſenſé qu'il ne ſemble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irréſolution que toi. Premierement, quant à ma famille, ſi je quitte un pere facile, je quitte un pere aſſez indifférent, qui laiſſe faire à ſes enfans tout ce qui leur plaît, plus par négligence que par tendreſſe : car tu ſais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les ſiennes, & que ſa fille lui eſt bien moins chere que la pragmatique. D'ailleurs, je ne ſuis pas comme toi fille unique, & avec les

enfans qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclurre? *Manco-male*, ma chere; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour moi, quoique j'estime son caractere, que je ne sois pas sans attachement pour sa personne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un sexe? En vérité, je ne le sens gueres à la mienne. Je puis avoir des fantaisies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne sera jamais pour moi qu'un mari, & de ceux-là, libre encore & passable comme je suis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Prens bien garde, cousine, que quoique je n'hésite point, ce n'est pas à dire que tu ne doives point hésiter, ni que je veuille t'insinuer de prendre le parti que je prendrai si tu pars. La différence est grande entre nous & tes devoirs sont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu sais encore qu'une affection presque unique remplit mon cœur, & absorbe si bien tous les autres sentimens qu'ils y sont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance; je n'aime parfaitement que toi seule, & si j'ai quelques liens à rompre en te suivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai justifiée.

BILLET.

De Julie à Claire.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ferai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI.

De Julie à Milord Edouard.

VOTRE Lettre, Milord, me pénetre d'attendriſſement & d'admiration. L'ami que vous daignerez protéger n'y ſera pas moins ſenſible quand il ſaura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui ſentent le prix des ames bienfaiſantes. Nous ne ſavons déja qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous ſurprendront plus.

Qu'il me feroit doux d'être heureuſe ſous les auſpices d'un ami ſi généreux, & de tenir de ſes bienfaits le bonheur que la fortune m'a refuſé! Mais, Milord, je le vois avec déſeſpoir, elle trompe vos bons deſſeins; mon ſort cruel l'emporte ſur votre zele, & la douce image des biens que vous m'offrez ne ſert qu'à m'en ren-

dre la privation plus fenfible. Vous donnez une retraite agréable & fûre à deux amans perfécutés; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union folemnelle; & je fais que fous votre garde j'échapperois aifément aux pourfuites d'une famille irritée. C'eft beaucoup pour l'amour, eft-ce affez pour la félicité? Non, fi vous voulez que je fois paifible & contente, donnez-moi quelque afyle plus fûr encore, où l'on puiffe échapper à la honte & au repentir. Vous allez au devant de nos befoins, & par une générofité fans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens deftinés au vôtre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah Milord! ferai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature?

Voilà la fource des reproches d'une confcience épouvantée, & des murmures fecrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de favoir fi j'ai droit de difpofer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais fi j'en puis difpofer fans les affliger mortellement, fi je puis les fuir fans les mettre au défefpoir? Hélas! il vaudroit autant confulter fi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pefe-t-elle ainfi les droits du fang & de la nature? Depuis quand un cœur fenfible marque-t-il avec tant de foin les bornes

nes de la reconnoiſſance? N'eſt-ce pas être déja coupable que de vouloir aller juſqu'au point où l'on commence à le devenir, & cherche-t-on ſi ſcrupuleuſement le terme de ſes devoirs, quand on n'eſt point tenté de le paſſer? Qui, moi? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je reſpire, ceux qui me conſervent la vie qu'ils m'ont donnée, & me la rendent chere; ceux qui n'ont d'autre eſpoir, d'autre plaiſir qu'en moi ſeule? Un pere preſque ſexagénaire! une mere toujours languiſſante! Moi leur unique enfant, je les laiſſerois ſans aſſiſtance dans la ſolitude & les ennuis de la vieilleſſe, quand il eſt tems de leur rendre les tendres ſoins qu'ils m'ont prodigués? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs? la terreur, le cri de ma conſcience agitée me peindroient ſans ceſſe mon pere & ma mere expirans ſans conſolation, & maudiſſant la fille ingrate qui les délaiſſe & les déshonore? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai m'abandonne à ſon tour & ne dit plus rien à mon cœur; mais cette idée horrible me parle à ſa place, elle me ſuivroit pour mon tourment à chaque inſtant de mes jours, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur. Enfin, ſi tel eſt mon deſtin qu'il faille livrer le reſte de ma vie aux remords, celui-là ſeul eſt trop affreux pour le ſupporter; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raiſons, je l'ai

voue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais, Milord, vous n'êtes pas marié. Ne sentez-vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conseiller les enfans d'autrui ? Quant à moi, mon parti est pris ; mes parens me rendront malheureuse, je le sais bien ; mais il me sera moins cruel de gémir dans mon infortune que d'avoir causé la leur, & je ne déserterai jamais la maison paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame sensible, félicité si charmante & si desirée, va te perdre dans la nuit des songes, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reste de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le souvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, si vos généreuses bontés ne sont point épuisées, il vous reste de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos soins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : son égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui se roidit contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance apparente ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs, & les grandes passions ne germent gueres chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la sienne cette énergie de sentimens qui caractéri-

ſe les ames nobles, & c'eſt ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon déſeſpoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

Non, non; cette affection ſecrette qui prévint en vous une eſtime éclairée ne vous a point trompé. Il eſt digne de tout ce que vous avez fait pour lui ſans le bien connoître; vous ferez plus encore s'il eſt poſſible, après l'avoir connu. Oui, ſoyez ſon conſolateur, ſon protecteur, ſon ami, ſon pere, c'eſt à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure; il juſtifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la ſageſſe. Ah, Milord! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous ſerez fier un jour de votre ouvrage!

LETTRE VII.

De Julie.

Et toi auſſi, mon doux ami! & toi l'unique eſpoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il ſe meurt de triſteſſe! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs preſſentimens me les avoient annoncés; je les aurois ſupportés avec patience: mais toi pour qui je les ſouffre! ah ceux qui me viennent de toi me ſont

ſeuls inſupportables, & il m'eſt affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre cheres! Que de douces conſolations je m'étois promiſes qui s'évanouïſſent avec ton courage! Combien de fois je me flatai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite efaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue! Combien de fois j'eſſuyai mes larmes ameres en me diſant, je ſouffre pour lui, mais il en eſt digne; je ſuis coupable, mais il eſt vertueux; mille ennuis m'aſſiegent, mais ſa conſtance me ſoutient, & je trouve au fond de ſon cœur le dédommagement de toutes mes pertes? Vain eſpoir que la premiere épreuve a détruit! Où eſt maintenant cet amour ſublime qui ſait élever tous les ſentimens & faire éclater la vertu? Où ſont ces fieres maximes? qu'eſt devenue cette imitation des grands hommes? Où eſt ce philoſophe que le malheur ne peut ébranler, & qui ſuccombe au premier accident qui le ſépare de ſa maîtreſſe? Quel prétexte excuſera déſormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a ſéduite qu'un homme ſans courage, amolli par les plaiſirs, qu'un cœur lâche abattu par le premier revers, qu'un inſenſé qui renonce à la raiſon ſitôt qu'il a beſoin d'elle? ô Dieu! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foibleſſe?

Regarde à quel point tu t'oublies; ton ame égarée & rampante s'abaiſſe juſqu'à la cruauté? tu m'oſes faire des reproches? tu t'oſes plaindre de moi? .... de ta Julie? .... barbare! .... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laiſſé le courage de m'outrager? Ah! ſi tu pouvois douter de mon cœur, que le tien ſeroit mépriſable! .... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur; & dans cet inſtant même où je hais ton injuſtice, tu vois trop bien la ſource du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, ſi je me ſuis perdue par une aveugle confiance, & ſi mes deſſeins n'ont point réuſſi! Que tu rougirois de tes duretés ſi tu connoiſſois quel eſpoir m'avoit ſéduite, quels projets j'oſai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils ſe ſont évanouis avec toutes mes eſpérances! Quelque jour, j'oſe m'en flatter encore, tu pourras en ſavoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu ſais la défenſe de mon pere; tu n'ignores pas les diſcours publics; j'en prévis les conſéquences, je te les fis expoſer, tu les ſentis comme nous, & pour nous conſerver l'un à l'autre il fallut nous ſoumettre au ſort qui nous ſéparoit.

Je t'ai donc chassé, comme tu l'osois dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant sans délicatesse? Ingrat! c'est pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je serai livrée à l'opprobre? Esperes-tu pouvoir supporter le spectacle de mon déshonneur? Viens, cruel, si tu le crois, viens recevoir le sacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être désavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer à la face du ciel & des hommes tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre; je suis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte: j'aime mieux que le monde entier connoisse ma tendresse que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me sont plus amers que l'ignominie.

Finissons pour jamais ces plaintes mutuelles. je t'en conjure; elles me sont insupportables. O Dieu! comment peut-on se quereller quand on s'aime, & perdre à se tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a si grand besoin de consolation? Non, mon ami, que sert de feindre un mécontentement qui n'est pas. Plaignons-nous du sort & non de l'amour. Jamais il ne forma d'union si parfaite; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne sauroient plus se séparer, &

nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne ſentir que tes peines ? Comment ne ſens tu point celles de ton amie? Comment n'entends-tu point dans ton ſein ſes tendres gémiſſemens? Combien ils ſont plus douloureux que tes cris emportés! Combien ſi tu partageois mes maux ils te feroient plus cruels que les tiens mêmes!

Tu trouves ton ſort déplorable! Conſidere celui de ta Julie, & ne pleure que ſur elle. Conſidere dans nos communes infortunes l'état de mon ſexe & du tien, & juge qui de nous eſt le plus à plaindre? Dans la force des paſſions affecter d'être inſenſible; en proye à mille peines paroître joyeuſe & contente; avoir l'air ſérein & l'ame agitée; dire toujours autrement qu'on ne penſe; déguiſer tout ce qu'on ſent; être fauſſe par devoir, & mentir par modeſtie: voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On paſſe ainſi ſes beaux jours ſous la tyrannie des bienſéances, qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal aſſorti. Mais on gêne en vain nos inclinations; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; il échape à l'eſclavage; il ſe donne à ſon gré. Sous un joug de fer que le ciel n'impoſe pas on n'aſſervit qu'un corps ſans ame: la perſonne & la foi reſtent ſéparément engagés, & l'on force au crime une malheureuſe victime, en la forçant de manquer de

part ou d'autre au devoir facré de la fidélité. Il en eft de plus fages? ah, je le fais! Elles n'ont point aimé? Qu'elles font heureufes! Elles réfiftent? J'ai voulu réfifter. Elles font plus vertueufes? Aiment-elles mieux la vertu? Sans toi, fans toi feul je l'aurois toujours aimée. Il eft donc vrai que je ne l'aime plus? .... tu m'as perdue, & c'eft moi qui te confole! .... mais moi que vais-je devenir? .... que les confolations de l'amitié font foibles où manquent celles de l'amour! qui me confolera donc dans mes peines? Quel fort affreux j'envifage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables! Où trouverai-je affez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, fi je cede? où trouverai-je affez de force pour réfifter, dans l'abattement où je fuis? Je crois déja voir les fureurs d'un pere irrité! Je crois déja fentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémiffant déchirer mon cœur! Privée de toi, je refte fans reffource, fans appui, fans efpoir; le paffé m'avilit, le préfent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai fait que nous rendre plus miférables en nous préparant une féparation plus cruelle. Les vains plaifirs ne font plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie eft fans dédommagement.

C'eft à moi, c'eft à moi d'être foible & mal-

heureuſe. Laiſſe-moi pleurer & ſouffrir; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes ſe réparer, & le tems même qui guérit tout ne m'offre que de nouveaux ſujets de larmes: Mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiſer baſſement tes ſentimens; toi qui ne ſens que l'atteinte du malheur & jouïs au moins de tes premieres vertus, comment t'oſes-tu dégrader au point de ſoupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux? N'eſt-ce pas aſſez du mépris que j'ai mérité pour toi, ſans l'augmenter en te rendant mépriſable toi-même, & ſans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien? Rappelle donc ta fermeté, ſache ſupporter l'infortune & ſois homme. Sois encore, ſi j'oſe le dire, l'amant que Julie a choiſi. Ah! ſi je ne ſuis plus digne d'animer ton courage, ſouviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour; mérite que pour toi j'aye ceſſé de l'être; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon reſpectable ami, ce n'eſt point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier & que je tiens déja déſavouée par toi-même. J'eſpere, toute avilie, toute confuſe que je ſuis, j'oſe eſpérer que mon ſouvenir n'inſpire point des ſentimens ſi bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, &

que je n'aurai point à me reprocher avec ma foibleſſe la lâcheté de celui qui l'a cauſée.

Heureux dans ta diſgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui ſoit connu des ames ſenſibles. Le ciel, dans ton malheur te donne un ami, & te laiſſe à douter ſi ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux qui daigne aux dépens de ſon repos prendre ſoin de tes jours & de ta raiſon. Que tu ſerois ému ſi tu ſavois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que ſert d'animer ta reconnoiſſance en aigriſſant tes douleurs? Tu n'as pas beſoin de ſavoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'eſtimer comme il le mérite, ſans l'aimer comme tu le dois.

LETTRE VIII.

De Claire.

VOUS avez plus d'amour que de délicateſſe, & ſavez mieux faire des ſacrifices que les faire valoir. Y penſez-vous d'écrire à Julie ſur un ton de reproches dans l'état où elle eſt, & parce que vous ſouffrez, faut-il vous en prendre à elle qui ſouffre encore plus? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant ſi grondeur que vous; toujours prêt à diſputer ſur tout, l'amour n'eſt pour vous qu'un état de guerre,

ou si quelquefois vous êtes docile, c'est pour vous plaindre ensuite de l'avoir été. Oh! que de pareils amans sont à craindre & que je m'estime heureuse de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, sans qu'il en coûte une larme à personne!

Croyez-moi, changez de langage avec Julie si vous voulez qu'elle vive; c'en est trop pour elle de supporter à la fois sa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop sensible; vous lui devez les plus tendres consolations; craignez d'augmenter vos maux à force de vous plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon Ami, vous avez deviné juste; je lui ai suggéré le parti qu'exigeoit son honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli son devoir. J'ai plus fait encore; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Edouard; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le vôtre; je savois qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parens à la honte & au désespoir, & j'ai peine à comprendre par rapport à vous-même quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du sien.

Quoi qu'il en soit, voilà ma conduite & mes torts, & puisque vous vous plaisez à quereller

ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi ſeule; ſi ce n'eſt pas ceſſer d'être ingrat, c'eſt au moins ceſſer d'être injuſte. Pour moi, de quelque maniere que vous en uſiez, je ferai toujours la même envers vous; vous me ſerez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit poſſible. Je ne me repens d'avoir ni favoriſé ni combattu votre amour. Le pur zèle de l'amitié qui m'a toujours guidée me juſtifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & ſi quelquefois je m'intéreſſai pour vos feux, plus peut-être, qu'il ne ſembloit me convenir, le témoignage de mon cœur ſuffit à mon repos: je ne rougirai jamais des ſervices que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la conſtance du ſage dans les diſgraces, & je pourrois ce me ſemble vous en rappeller à propos quelques maximes; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eſt pour un philoſophe du vôtre un auſſi mauvais précepteur qu'un dangereux diſciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.



LETTRE IX.

De Milord Edouard à Julie.

NOUS l'emportons, charmante Julie; une erreur de notre ami l'a ramené à la raison. La honte de s'être mis un moment dans son tort a dissipé toute sa fureur, & l'a rendu si docile que nous en ferons désormais tout ce qu'il nous plaîra. Je vois avec plaisir que la faute qu'il se reproche lui laisse plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il est humble & confus en ma présence, mais non pas embarrassé ni contraint. Il sent trop bien son injustice pour que je m'en souvienne, & des torts ainsi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit, pour prendre avec lui quelques arrangemens nécessaires, avant de nous séparer; car je ne puis différer mon départ plus longtems. Comme je compte revenir l'été prochain, nous sommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'ensuite nous irions ensemble en Angleterre. Londres est le seul théâtre digne des grands talens, & où leur carriere est la plus étendue (*c*). Les siens sont

(*c*) C'est avoir une étrange prévention pour son pays;

fupérieurs à bien des égards, & je ne défefpere pas de lui voir faire en peu de tems à l'aide de quelques amis, un chemin digne de fon mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon paffage auprès de vous. En attendant vous fentez qu'à force de fuccès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de confidération qui peuvent compenfer la naiffance, même dans l'efprit de votre pere. C'eft, ce me femble, le feul expédient qui refte à tenter pour votre bonheur & le fien, puifque le fort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Régianino de venir me joindre, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je paffe encore avec notre ami. Sa trifteffe eft trop profonde pour laiffer place à beaucoup d'entretien. La mufique remplira les vuides du filence, le laiffera rêver, & changera par degrés fa douleur en mélancolie. J'attens cet état pour le livrer à lui-même: Je

car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où généralement parlant les étrangers foient moins bien reçus, & trouvent plus d'obftacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la Nation ils n'y font favorifés en rien; par la forme du gouvernement ils n'y fauroient parvenir à rien. Mais convenons auffi que l'Anglois ne va gueres demander aux autres l'hofpitalité qu'il leur refufe chez lui. Dans quelle Cour hors celle de Londres voit-on ramper lâchement ces fiers infulaires? dans quel pays hors le leur vont-ils chercher à faire fortune? Ils font durs, il eft vrai; cette dureté ne me déplait pas quand elle marche avec la juftice. Je trouve beau qu'ils ne foient qu'Anglois, puifqu'ils n'ont pas befoin d'être hommes.

n'oferois m'y fier auparavant. Pour Régianino, je vous le rendrai en repaffant, & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, fur les progrès que vous avez déja faits toutes deux, je juge qu'il ne vous fera plus néceffaire. Quant à préfent, fûrement il vous eft inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

LETTRE X.

A Claire.

POURQUOI faut-il que j'ouvre enfin les yeux fur moi? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'aviliffement où je fuis tombé; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné! Aimable & généreufe amie, qui fûtes fi fouvent mon refuge, j'ofe encore verfer ma honte & mes peines dans votre cœur compatiffant; j'ofe encore implorer vos confolations contre le fentiment de ma propre indignité; j'ofe recourir à vous quand je fuis abandonné de moi-même. Ciel! comment un homme auffi méprifable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu fi divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de fon choix, celle que je ne fuis plus digne de nommer! Qu'elle doit gémir de voir profaner fon

image dans un cœur si rampant & si bas! Quelle doit de dédains & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche! Connoissez toutes mes erreurs, charmante Cousine (*d*); connoissez mon crime & mon repentir; soyez mon Juge & que je meure; ou soyez mon intercesseur, & que l'objet qui fait mon sort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produisit sur moi cette séparation imprévue; je ne vous dirai rien de ma douleur stupide & de mon insensé désespoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je sentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fût possible de renoncer volontairement à Julie; & l'amertume de ce sentiment jointe à l'étonnante générosité de Milord Edouard me fit naître des soupçons que je ne me rappellerai jamais sans horreur, & que je ne puis oublier sans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ, j'y crus reconnoître un dessein prémédité, & j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'esprit, que tout me sembla le confirmer. La conversation

(*d*) A l'imitation de Julie, il l'appelloit, ma Cousine; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit, mon ami.

tion de Milord avec le Baron d'Etange; le ton peu infinuant que je l'accufois d'y avoir affecté ; la querelle qui en dériva ; la défenfe de me voir ; la réfolution prife de me faire partir ; la diligence & le fecret des préparatifs; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené : tout me fembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je favois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit felon moi de me déceler le but de fes foins. Je réfolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce deffein je me bornai à examiner les chofes avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules foupçons, & le zêle de l'humanité ne lui infpiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jaloufie ne tirât quelque indice de trahifon. A Befançon je fus qu'il avoit écrit à Julie, fans me communiquer fa lettre, fans m'en parler. Je me tins alors fuffifamment convaincu, & je n'attendois que la réponfe, dont j'efpérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclairciffement que je méditois.

Hier au foir nous rentrâmes affez tard, & je fus qu'il y avoit un paquet venu de Suiffe dont il ne me parla point en nous féparant. Je lui laiffai le tems de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer, en lifant, quelques

mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie ! difoit-il en phrafes interrompues, j'ai voulu vous rendre heureufe.... je refpecte votre vertu.... mais je plains votre erreur..... A ces mots & d'autres femblables que je diftinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée fous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte ; j'entrai comme un furieux. Non, je ne fouillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à fe battre avec moi fur le champ.

O ma Coufine! c'eft-là fur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable fageffe, même fur les hommes les plus fenfibles, quand ils veulent écouter fa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes difcours, & il les prit pour un vrai délire : Mais la trahifon dont je l'accufois, les deffeins fecrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore & dont je lui parlois fans ceffe, lui firent connoître enfin le fujet de ma fureur. Il fourit ; puis il me dit froidement ; vous avez perdu la raifon, & je ne me bats point contre un infenfé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, eft-ce bien moi que vous accufez de vous trahir? Je fentis dans l'accent de ce difcours je ne fais quoi qui n'étoit pas d'un perfide; le fon de fa voix me remua le cœur; je n'eus pas jetté les yeux fur les fiens que tous mes foupçons fe-



Ah! jeune homme, à ton bienfaiteur!

diffiperent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'inftant de ce changement; il me tendit la main. Venez, me dit-il, fi votre retour n'eût précédé ma juftification, je ne vous aurois vu de ma vie. A préfent que vous êtes raifonnable, lifez cette lettre, & connoiffez une fois vos amis. Je voulus refufer de la lire; mais l'afcendant que tant d'avantages lui donnoient fur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes ombrages diffipés, mon defir fecret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouïs de celui que j'ofois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à fes pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regrets & de honte, je ferrois fes genoux de toute ma force, fans pouvoir proférer un feul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder que de ne m'oppofer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah! qu'il faffe déformais ce qu'il lui plaira! fon ame fublime eft au deffus de celles des hommes, & il n'eft pas plus permis de réfifter à fes bienfaits qu'à ceux de la divinité.

Enfuite il me remit les deux lettres qui s'adreffoient à moi, lefquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la fienne, &

d'être inſtruit de la réſolution de votre Couſine. Je vis en les liſant quelle amante & quelle amie le ciel m'a données; je vis combien il a raſſemblé de ſentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma baſſeſſe plus mépriſable. Dites, quelle eſt donc cette mortelle unique dont le moindre empire eſt dans ſa beauté, & qui, ſemblable aux puiſſances éternelles, ſe fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait? Hélas! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage: Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il ſemble que tous les tourmens qu'elle me cauſe ſoient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le ſacrifice qu'elle vient de faire aux ſentimens de la nature me déſole & m'enchante; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, ſon cœur ne fait rien refuſer qui ne faſſe valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante Couſine; vous unique & parfait modele d'amitié, qu'on citera ſeule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne reſſemblent pas au vôtre oſeront traiter de chimere: ah, ne me parlez plus de philoſophie! je mépriſe ce trompeur étalage qui ne conſiſte qu'en vains diſcours; ce fantôme qui n'eſt qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les paſſions & nous laiſſe comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'aban-

donner à mes égaremens ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les desire plus ardemment & en a plus besoin que jamais ; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix supplée en ce cœur malade à celle de la raison.

Non, je l'ose espérer, je ne suis point tombé dans un abaissement éternel. Je sens ranimer en moi ce feu pur & saint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter sans cesse. O chere amante dont je dois honorer le choix ! O mes amis dont je veux recouvrer l'estime ! mon ame se réveille & reprend dans les vôtres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche desespoir fut prêt à m'ôter : les purs sentimens de mon cœur me tiendront lieu de sagesse ; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chûte, si je puis m'en relever un instant. Je ne sais, ni ne veux savoir quel sort le Ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah ! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus,

afin qu'on pût dire un jour en les admirant ; pouvoit-il moins faire? Il fut aimé de Julie!

P. S. Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables !* Que fignifient ces mots ? Ils font dans fa lettre. Claire, je m'attends à tout, je fuis réfigné, prêt à fupporter mon fort. Mais ces mots.... jamais quoi qu'il arrive je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots-là.

LETTRE XI.

De Julie.

IL eft donc vrai que mon ame n'eft pas fermée au plaifir, & qu'un fentiment de joye y peut pénétrer encore? Hélas, je croyois depuis ton départ n'être plus fenfible qu'à la douleur ; je croyois ne favoir que fouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des confolations à ton abfence. Ta charmante Lettre à ma Coufine eft venue me défabufer; je l'ai lue & baifée avec des larmes d'attendriffement; elle a répandu la fraîcheur d'une douce rofée fur mon cœur féché d'ennuis & flétri de trifteffe, & j'ai fenti par la férénité qui m'en eft reftée, que tu n'as pas moins d'afcendant de loin que de près fur les affections de ta Julie.

Mon ami! quel charme pour moi, de te voir reprendre cette vigueur de sentiment qui convient au courage d'un homme! je t'en estimerai davantage, & m'en mépriserai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à présent que nous pouvons parler librement de nos affaires; ce qui aggravoit mon désespoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la seule ressource qui pouvoit nous rester, dans l'usage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné: ce ne seroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ses bienfaits; ce ne sera jamais assez pour réparer l'offense que tu viens de lui faire, & j'espere que tu n'auras plus besoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuse. C'est sous les auspices de cet homme respectable que tu vas entrer dans le monde; c'est à l'appui de son crédit, c'est guidé par son expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié, des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi, tâche au moins d'honorer ses bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perspective s'offre encore à toi; vois quels succès tu dois espérer dans une carriere où tout concourt à favoriser ton zêle. Le ciel t'a prodigué ses dons; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué de tous les talens; à moins de vingt-quatre ans tu joins les

graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans ;

Frutto senile in su 'l giovenil fiore.

L'étude n'a point émoussé ta vivacité, ni appésanti ta personne : la fade galanterie n'a point retréci ton esprit, ni hébêté ta raison. L'ardent amour en t'inspirant tous les sentimens sublimes dont il est le pere, t'a donné cette élévation d'idées & ce goût exquis qui en sont inséparables. A sa douce chaleur, j'ai vu ton ame déployer ses brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du soleil : tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune & tout ce qui la fait mépriser. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre, & j'espere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zéle dont ils ne sont pas dignes.

O mon doux ami, tu vas t'éloigner de moi ? ..... O mon bien-aimé, tu vas fuir ta Julie ? ..... Il le faut ; il faut nous séparer si nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des soins que tu vas prendre est notre dernier espoir. Puisse une si chere idée t'animer, te consoler durant cette amere & longue séparation ! puisse-t-elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles & dompte la fortune ! Hélas ! le monde & les affaires seront pour toi des distractions continuelles, & feront une

utile

utile diverſion aux peines de l'abſence. Mais je vais reſter abandonnée à moi ſeule ou livrée aux perſécutions, & tout me forcera de te regretter ſans ceſſe. Heureuſe au moins ſi de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & ſi avec mes propres maux je ne ſentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'expoſer!

Je frémis en ſongeant aux dangers de mille eſpeces que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inſpirer; mais puiſque le ſort nous ſépare, ah! mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme? Que de conſeils te ſeroient néceſſaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager! Ce n'eſt pas à moi jeune, ſans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-deſſus des avis; c'eſt un ſoin que je laiſſe à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choſes, parce qu'elles tiennent plus au ſentiment qu'à l'expérience, & que ſi je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur: N'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens ſubtils que tu m'as toi-même appris à mépriſer, qui rempliſſent tant de livres & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah! ces triſtes raiſonneurs! quels doux raviſſemens leurs cœurs

n'ont jamais ſentis ni donnés ! Laiſſe, mon ami, ces vains moraliſtes, & rentre au fond de ton ame ; c'eſt-là que tu retrouveras toujours la ſource de ce feu ſacré qui nous embraſa tant de fois de l'amour des ſublimes vertus ; c'eſt-là que tu verras ce ſimulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un ſaint enthouſiaſme, & que nos paſſions ſouillent ſans ceſſe ſans pouvoir jamais l'effacer (*e*). Souviens-toi des larmes délicieuſes qui couloient de nos yeux, des palpitations qui ſuffoquoient nos cœurs agités, des tranſports qui nous élevoient au deſſus de nous-mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcuſable & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu ſavoir laquelle eſt vraiment deſirable, de la fortune ou de la vertu ? ſonge à celle que le cœur préfere quand ſon choix eſt impartial. Songe où l'intérêt nous porte en liſant l'hiſtoire. T'aviſas-tu jamais de deſirer les tréſors de Créſus, ni la gloire de Céſar, ni le pouvoir de Néron, ni les plaiſir d'Héliogabale ? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes déſirs ne te mettoient-ils pas à leur place ? C'eſt qu'ils ne l'étoient point & tu le ſentois bien ; c'eſt qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un mé-

(*e*) La véritable philoſophie des amans eſt celle de Platon ; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philoſophe ; un lecteur froid ne peut le ſouffrir.

chant heureux ne fait envie à perfonne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaifir? Defquels adorois-tu les exemples? Auxquels aurois-tu mieux aimé reffembler? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour fon pays, c'étoit Regulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant fes entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faifoient envie, & tu fentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce fentiment fut particulier à toi feul; il eft celui de tous les hommes, & fouvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons; fi-tôt que la paffion nous permet de le voir, nous lui voulons reffembler, & fi le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne-moi ces tranfports, mon aimable ami; tu fais qu'ils me viennent de toi, & c'eft à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enfeigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton ufage: car voici le tems de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu fais dire. S'il n'eft pas queftion d'être un Caton

ni un Regulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être integre & courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouït de sa propre estime; car si la véritable jouïssance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui sans être forcé de se haïr lui-même?

Je ne crains pas que les sens & les plaisirs grossiers te corrompent. Ils sont des pieges peu dangereux pour un cœur sensible, & il lui en faut de plus délicats: Mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel & continuel du vice; je crains les sophismes adroits dont il se colore: Je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impose, & ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner si notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers; ta sagesse fera le reste; car c'est beaucoup pour s'en garantir que d'avoir sû les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon

avis ſur la fauſſe raiſon du vice, ſur les fieres erreurs des inſenſés, & qui doit ſuffire pour diriger au bien la vie de l'homme ſage. C'eſt que la ſource du bonheur n'eſt toute entiere ni dans l'objet deſiré ni dans le cœur qui le poſſede, mais dans le rapport de l'un & de l'autre, & que, comme tous les objets de nos deſirs ne ſont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne ſont pas propres à la ſentir. Si l'ame la plus pure ne ſuffit pas ſeule à ſon propre bonheur, il eſt plus ſûr encore que toutes les délices de la terre ne ſauroient faire celui d'un cœur dépravé; car il y a des deux côtés une préparation néceſſaire, un certain concours dont réſulte ce précieux ſentiment recherché de tout être ſenſible, & toujours ignoré du faux ſage qui s'arrête au plaiſir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que ſerviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au dehors pour perdre encore plus au dedans, & de ſe procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mieux encore, ſi l'on ne peut avoir qu'un des deux, ſacrifier celui que le ſort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu? Qui le doit mieux ſavoir que moi, qui n'ai fait qu'empoiſonner les douceurs de ma vie en penſant y mettre le comble? Laiſſe donc dire les mé-

chans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & fois fûr que s'il eft un feul exemple du bonheur fur la terre, il fe trouve dans un homme de bien. Tu reçus du ciel cet heureux penchant à tout ce qui eft bon & honnête; n'écoute que tes propres defirs, ne fuis que tes inclinations naturelles ; fonge fur-tout à nos premieres amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'eft pas poffible que tu ceffes d'aimer ce qui te les rendit fi doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouïr d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir pofféder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon fecond point, car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut fans amour avoir les fentimens fublimes d'une ame forte : mais un amour tel que le nôtre l'anime & la foutient tant qu'il brûle ; fitôt qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur ufé n'eft plus propre à rien. Dis-moi, que ferions-nous fi nous n'aimions plus ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux ceffer d'être que d'exifter fans rien fentir, & pourrois-tu te réfoudre à traîner fur la terre l'infipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les tranfports qui peuvent ravir

une ame humaine ? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite tendront mille embuches à ta fidélité. L'infinuante coquetterie affectera le langage de la tendreffe, & te plaîra fans t'abufer ; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaifirs ; tu les goûteras féparés de lui & ne les pourras reconnoître. Je ne fais fi tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu fentis auprès d'elle. L'épuifement de ton ame t'annoncera le fort que je t'ai prédit ; la trifteffe & l'ennui t'accableront au fein des amufemens frivoles. Le fouvenir de nos premieres amours te pourfuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout-à-coup te furprendre. A l'inftant le voile du dégoût couvrira tous tes plaifirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien aimé, mon doux ami ! ah, fi jamais tu m'oublies... Hélas ! je ne ferai qu'en mourir ; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublies donc jamais, cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne fera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le ciel m'a placée : Mais après t'avoir recommandé la fidélité, il eft jufte de te laiffer de la mienne le feul gage qui foit en mon pouvoir. J'ai confulté, non mes devoirs, mon

esprit égaré ne les connoît plus, mais mon cœur, derniere regle de qui n'en sauroit plus suivre; & voici le résultat de ses inspirations. Je ne t'épouserai jamais sans le consentement de mon pere; mais je n'en épouserai jamais un autre sans ton consentement. Je t'en donne ma parole, elle me sera sacrée, quoi qu'il arrive, & il n'y a point de force humaine qui puisse m'y faire manquer. Sois donc sans inquiétude sur ce que je puis devenir en ton absence. Va, mon aimable ami, chercher sous les auspices du tendre amour un sort digne de le couronner. Ma destinée est dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

LETTRE XII.

A Julie.

O Qual fiamma di gloria, d'onore,
Scorrer sento per tutte le vene,
Alma grande parlando con te!

Julie, laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang; tu me fais tressaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du saint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres? Crois que si je m'oublie au point d'avoir besoin

de raisons pour bien faire, au moins ce n'est pas de ta part, ta seule volonté me suffit. Ignores-tu que je ferai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te désobéir. Oui, j'aurois brûlé le Capitole si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses; mais sais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi? Ah! fille incomparable! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont tu pouvois t'épargner le détour; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne sera point violée: J'ignore dans la carriere où je vais m'essayer pour te complaire à quel sort la fortune m'appelle; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange; je ne vis, je n'existe que pour elle, & mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse & je pars à l'instant.

LETTRE XIII.

A Julie.

J'ARRIVAI hier au soir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie! plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense, elle m'eût paru moins longue, & je n'aurois pas senti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah! si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du tems, je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi! Mais cette carriere de douleurs est couverte des ténebres de l'avenir: Le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute! ô supplice! Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le soleil se leve & ne me rend plus l'espoir de te voir; il se couche & je ne t'ai point vue: mes jours vuides de plaisir & de joye s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'espérance éteinte, elle ne m'offre qu'une ressource incertaine & des consolations suspectes. Chere & tendre amie de mon cœur, hélas! à quels

maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur passé?

Que cette tristesse ne t'alarme pas, je t'en conjure, elle est l'effet passager de la solitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foiblesses; mon cœur est dans ta main, ma Julie, & puisque tu le soutiens, il ne se laissera plus abattre. Une des consolantes idées qui sont le fruit de ta derniere lettre est que je me trouve à présent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne je ne laisserois pas d'y gagner encore; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'est-là ton triomphe! Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fievre des sens, pour un desir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur; qu'ils voyent un amant

malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, fans efpoir de recouvrer fa félicité perdue ; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes fentimens fublimes, prêt à braver la fortune, à fouffrir fes revers, à fe voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as infpirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de fon ame. Julie, eh! qu'aurois-je été fans toi? La froide raifon m'eût éclairé, peut-être; tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus; je faurai le pratiquer avec zele, & pénétré de tes fages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus : ô quels hommes nous ferions tous, fi le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les fuffent aimer!"

En méditant en route fur ta derniere lettre, j'ai réfolu de raffembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne fache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire; j'aime pourtant à les relire fans ceffe, ne fût-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui feule peut faire mon bonheur. Mais infenfiblement le papier s'ufe, & avant qu'elles foient déchirées je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choifir exprès pour

cela. Il eſt aſſez gros, mais je ſonge à l'avenir, & j'eſpere ne pas mourir aſſez jeune pour me borner à ce volume. Je deſtine les ſoirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours ; il ſera mon manuel dans le monde où je vais entrer ; il ſera pour moi le contrepoiſon des maximes qu'on y reſpire ; il me conſolera dans mes maux ; il préviendra ou corrigera mes fautes ; il m'inſtruira durant ma jeuneſſe, il m'édifiera dans tous les tems, & ce feront à mon avis les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet uſage.

Quant à la derniere que j'ai préſentement ſous les yeux ; toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déja fort étrange ; mais ce qui doit l'être encore plus, c'eſt que cet article eſt préciſément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même ſongé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de conſtance ? Autrefois tu connoiſſois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah Julie ! inſpires-tu des ſentimens périſſables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je ceſſer jamais d'être à toi ? Non, non, c'eſt du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier tranſport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'euſſé-je vue que ce premier inſtant, c'en étoit déja fait,

il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant? Maintenant qu'enivré de mon bonheur paſſé, ſon ſeul ſouvenir ſuffit pour me le rendre encore? Maintenant qu'oppreſſé du poids de tes charmes, je ne reſpire qu'en eux? Maintenant que ma premiere ame eſt diſparue, & que je ſuis animé de celle que tu m'as donnée? Maintenant, ô Julie, que je me dépite contre moi, de t'exprimer ſi mal tout ce que je ſens? Ah! que toutes les beautés de l'univers tentent de me ſéduire! en eſt-il d'autres que la tienne à mes yeux? Que tout conſpire à l'arracher de mon cœur; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on briſe ce fidelle miroir de Julie, ſa pure image ne ceſſera de briller juſques dans le dernier fragment; rien n'eſt capable de l'y détruire. Non, la ſuprême puiſſance elle-même ne ſauroit aller juſques-là; elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle exiſte & ceſſe de t'adorer.

Milord Edouard s'eſt chargé de te rendre compte à ſon paſſage de ce qui me regarde & de ſes projets en ma faveur: mais je crains qu'il ne s'acquite mal de cette promeſſe par rapport à ſes arrangemens préſens. Apprends qu'il oſe abuſer du droit que lui donnent ſur moi ſes bienfaits, pour les étendre au delà même de la bienſéance. Je me vois, par une penſion qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au deſſus de ma naiſſan-

ce, & c'eſt peut-être ce que je ferai forcé de faire à Londres pour ſuivre ſes vues. Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma maniere, & ne ferai point tenté d'employer en vaines dépenſes l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie; les premiers beſoins ou du moins les plus ſenſibles ſont ceux d'un cœur bienfaiſant, & tant que quelqu'un manque du néceſſaire, quel honnête homme a du ſuperflu?

LETTRE XIV.

A Julie.

J'ENTRE avec une ſecrette horreur dans ce vaſte déſert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une ſolitude affreuſe, où regne un morne ſilence. Mon ame à la preſſe cherche à s'y répandre, & ſe trouve par-tout reſſerrée. Je ne ſuis jamais moins ſeul que quand je ſuis ſeul, diſoit un ancien; moi, je ne ſuis ſeul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il ſent qu'il n'eſt point écouté: Il voudroit répondre; on ne lui dit rien qui puiſſe aller juſqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & perſonne ici n'entend la mienne.

Ce n'eſt pas qu'on ne me faſſe beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille

soins officieux n'y femblent voler au devant de moi. Mais c'eft précifément de quoi je me plains. Le moyen d'être auffi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vû ? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement fimple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fauffes démonftrations de la politeffe, & des dehors trompeurs que l'ufage du monde exige. J'ai grand' peur que celui qui dès la premiere vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu fi j'avois quelque important fervice à lui demander; & quand je vois des hommes fi diffipés prendre un intérêt fi tendre à tant de gens, je préfumerois volontiers qu'il n'en prennent à perfonne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela; car le François eft naturellement bon, ouvert, hofpitalier, bienfaifant; mais il y a auffi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes, qui ne font faites que pour être refufées, mille efpeces de pieges que la politeffe tend à la bonne foi ruftique. Je n'entendis jamais tant dire, comptez fur moi dans l'occafion; difpofez de mon crédit, de ma bourfe, de ma maifon, de mon équipage. Si tout cela étoit fincere & pris au mot, il n'y auroit pas de Peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens feroit ici prefque établie, le plus riche offrant fans ceffe, & le

le plus pauvre acceptant toujours, tout ſe mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne ſeroient à Paris. Au lieu de cela, c'eſt peut-être la ville du monde où les fortunes ſont le plus inégales, & où regnent à la fois la plus ſomptueuſe opulence & la plus déplorable miſere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que ſignifient cette apparente commiſération qui ſemble toujours aller au devant des beſoins d'autrui, & cette facile tendreſſe de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces ſentimens ſuſpects & de cette confiance trompeuſe, veux-je chercher des lumieres & de l'inſtruction? C'en eſt ici l'aimable ſource, & l'on eſt d'abord enchanté du ſavoir & de la raiſon qu'on trouve dans les entretiens, non ſeulement des Savans & des gens de Lettres, mais des hommes de tous les états & même des femmes; le ton de la converſation y eſt coulant & naturel; il n'eſt ni peſant ni frivole; il eſt ſavant ſans pédanterie, gai ſans tumulte, poli ſans affectation, galant ſans fadeur, badin ſans équivoques. Ce ne ſont ni des diſſertations ni des épigrammes; on y raiſonne ſans argumenter; on y plaiſante ſans jeux de mots; on y aſſocie avec art l'eſprit & la raiſon, les maximes & les ſaillies, la ſatyre aiguë, l'adroite flaterie & la morale auſtere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque choſe à

dire; on n'approfondit point les queſtions, de peur d'ennuyer, on les propoſe comme en paſſant, on les traite avec rapidité, la préciſion mene à l'élégance; chacun dit ſon avis & l'appuye en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrement le ſien; on diſcute pour s'éclairer, on s'arrête avant la diſpute; chacun s'inſtruit, chacun s'amuſe, tous s'en vont contens, & le ſage même peut rapporter de ces entretiens des ſujets dignes d'être médités en ſilence.

Mais au fond que penſes-tu qu'on apprenne dans ces converſations ſi charmantes? A juger ſainement des choſes du monde? à bien uſer de la ſociété, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cauſe du menſonge, à ébranler à force de philoſophie tous les principes de la vertu, à colorer de ſophiſmes ſubtils ſes paſſions & ſes préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode ſelon les maximes du jour. Il n'eſt point néceſſaire de connoître le caractere des gens, mais ſeulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque choſe. Quand un homme parle, c'eſt, pour ainſi dire, ſon habit & non pas lui qui a un ſentiment, & il en changera ſans façon tout auſſi ſouvent que d'état. Donnez-lui tour à tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale; vous l'enten-

drez fucceffivement prêcher avec le même zele les loix, le defpotifme, & l'inquifition. Il y a une raifon commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres font mauvaifes, conféquence facile à tirer pour les trois. Ainfi nul ne dit jamais ce qu'il penfe, mais ce qu'il lui convient de faire penfer à autrui, & le zele apparent de la vérité n'eft jamais en eux que le mafque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens ifolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un efprit à eux; point du tout; autres machines qui ne penfent point, & qu'on fait penfer par refforts. On n'a qu'à s'informer de leurs fociétés, de leurs cotteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voyent, des auteurs qu'ils connoiffent: là-deffus on peut d'avance établir leur fentiment futur fur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lû, fur une piece prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, fur tel ou tel auteur qu'ils ne connoiffent point, fur tel ou tel fyftême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne fe monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque foir apprendre dans leurs fociétés ce qu'ils penferont le lendemain.

Il y a ainfi un petit nombre d'hommes & de femmes qui penfent pour tous les autres & pour lefquels tous les autres parlent & agiffent, &

comme chacun fonge à fon intérêt, perfonne au bien commun, & que les intérêts particuliers font toujours oppofés entre eux, c'eft un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés animés par les autres ne favent prefque jamais de quoi il eft queftion. Chaque cotterie a fes regles, fes jugemens, fes principes qui ne font point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maifon eft un fripon dans la maifon voifine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une exiftence locale & circonfcrite. Quiconque aime à fe répandre & fréquente plufieurs fociétés doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'affemblées, modifier fon efprit, pour ainfi dire, à chaque pas, & mefurer fes maximes à la toife. Il faut qu'à chaque vifite il quitte en entrant fon ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maifon, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la pofe de même en fortant & reprenne s'il veut la fienne jufqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'eft que chacun fe met fans ceffe en contradiction avec lui-même, fans qu'on s'avife de le trouver mauvais. On a des principes pour la converfation & d'autres pour la pratique; leur oppofition ne fcandalife perfonne, & l'on eft convenu qu'ils ne fe reffembleroient point entre eux. On n'exige pas même

d'un Auteur, surtout d'un moraliste, qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits, ses discours, sa conduite sont trois choses toutes différentes, qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde & rien ne choque, parce qu'on y est accoutumé, & il y a même à cette inconséquence une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profession, tous se piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air cavalier; le financier fait le Seigneur; l'Evêque a le propos galant; l'homme de Cour parle de philosophie, l'homme d'Etat de bel-esprit; il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui ne pouvant prendre un autre ton que le sien se met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de palais. Les militaires seuls, dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le ton du leur & sont insupportables de bonne foi. Ce n'est pas que M. de Muralt n'eût raison quand il donnoit la préférence à leur société; mais ce qui étoit vrai de son tems ne l'est plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général; les militaires seuls n'en ont point voulu changer, & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, est enfin devenu le pire. (*f*)

(*f*) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des subalternes, & de ceux qui ne vivent pas à

Ainſi les hommes à qui l'on parle ne ſont point ceux avec qui l'on converſe ; leurs ſentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne ſont point dans leur eſprit, leurs diſcours ne repréſentent point leurs penſées, on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on eſt dans une aſſemblée à peu près comme dévant un tableau mouvant, où le ſpectateur paiſible eſt le ſeul être mû lui-même.

Telle eſt l'idée que je me ſuis formée de la grande ſociété ſur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée eſt peut-être plus relative à ma ſituation particuliere qu'au véritable état des choſes, & ſe réformera ſans doute ſur de nouvelles lumieres. D'ailleurs, je ne fréquente que les ſociétés où les amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je ſuis convaincu qu'il faut deſcendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays, car celles des riches ſont preſque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la ſuite. En attendant, juge ſi j'ai raiſon d'appeller cette foule un déſert, & de m'effrayer d'une ſolitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de ſentimens & de vérité qui change à chaque inſtant & ſe détruit elle-même, où je n'apperçois

Paris, car tout ce qu'il y a d'illuſtre dans le Royaume eſt au ſervice, & la Cour même eſt toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en tems de guerre, & paſſer ſa vie dans des garniſons.

que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment, & disparoissent aussi-tôt qu'on les veut saisir? Jusqu'ici j'ai vu beaucoup de masques; quand verrai-je des visages d'hommes?

LETTRE XV.

De Julie.

OUI, mon ami, nous serons unis malgré notre éloignement; nous serons heureux en dépit du sort. C'est l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité; leur attraction ne connoit point la loi des distances, & les nôtres se toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence, & de se rapprocher en un moment. Quelquefois même on se voit plus souvent encore que quand on se voyoit tous les jours; car sitôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble. Si tu goûtes ce plaisir tous les soirs, je le goûte cent fois le jour; je vis plus solitaire; je suis environnée de tes vestiges, & je ne saurois fixer les yeux sur les objets qui m'entourent, sans te voir tout autour de moi.

Quì cantò dolcemente, e quì s'assise:
Quì si rivolse, e quì ritenne il passo;
Quì co' begli occhi mi trafise il core:
Quì disse una parola, e quì sorrise.

Mais toi, sais-tu t'arrêter à ces situations paisibles ? sais-tu goûter un amour tranquille & pur qui parle au cœur sans émouvoir les sens, & tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes desirs ne l'étoient autrefois ? Le ton de ta première lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah! tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage; tu ne songes ni que ta vie est à moi ni qu'on court souvent à la mort en croyant servir la nature. Homme sensuel, ne sauras-tu jamais aimer ? Rappelle-toi, rappelle-toi ce sentiment si calme & si doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton si touchant & si tendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais savouré l'amour heureux, il est le seul permis aux amans séparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me souviens des réflexions que nous faisions en lisant ton Plutarque, sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ses tristes plaisirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en seroit assez, disions-nous, pour les rendre insipides & méprisables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux! de

de quoi jouïs-tu quand tu es ſeul à jouïr? Ces voluptés ſolitaires ſont des voluptés mortes. O amour! les tiennes ſont vives, c'eſt l'union des ames qui les anime, & le plaiſir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plu'ôt en quel jargon eſt la relation de ta derniere Lettre? Ne ſeroit-ce point là par hazard du bel-eſprit? Si tu as deſſein de t'en ſervir ſouvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'eſt-ce, je te prie, que le ſentiment de l'habit d'un homme? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée? Que des maximes qu'il faut meſurer à la toiſe, que veux-tu qu'une pauvre Suiſſeſſe entende à ces ſublimes figures? Au lieu de prendre comme les autres des ames aux couleurs des maiſons, ne voudrois-tu point déja donner à ton eſprit la teinte de celui du pays? Prends garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien ſur ce fond-là. A ton avis les *traſlati* du Cavalier Marin dont tu t'es ſi ſouvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores, & ſi l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit-on pas ſuer le feu (*g*) dans un ſonnet?

(*g*) *Sudate, o fochi, a preparar metalli.* — Vers d'un ſonnet du cavalier Marin.

Obferve en trois femaines toutes les fociétés d'une grande ville; affigner le caractere des propos qu'on y tient ; y diftinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y penfe; voilà ce qu'on accufe les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés pofément. Je n'approuve pas non plus qu'on dife du mal du pays où l'on vit & où l'on eft bien traité : j'aimerois mieux qu'on fe laiffât tromper par les apparences, que de moralifer aux dépens de fes hôtes. Enfin, je tiens pour fufpect tout obfervateur qui fe pique d'efprit: je crains toujours que fans y fonger il ne facrifie la vérité des chofes à l'éclat des penfées & ne faffe jouer fa phrafe aux dépens de la juftice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami, l'efprit, dit notre Muralt, eft la manie des François; je te trouve auffi du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'eft à nous qu'elle fied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plufieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expreffions animées qu'infpire la force du fentiment ; je parle de cette gentilleffe de ftyle qui n'étant point naturelle ne vient d'elle-même à perfonne, & marque la prétention de celui qui

s'en fert. Eh Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime ! n'eft-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'eft-on pas glorieux foi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non, fi l'on anime les converfations indifférentes de quelques faillies qui paffent comme des traits, ce n'eft point entre deux amans que ce langage eft de faifon, & le jargon fleuri de la galanterie eft beaucoup plus éloigné du fentiment que le ton plus fimple qu'on puiffe prendre. J'en appelle à toi-même. L'efprit eut-il jamais le tems de fe montrer dans nos tête-à-têtes, & fi le charme d'un entretien paffionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des Lettres que l'abfence remplit toujours d'un peu d'amertume & où le cœur parle avec plus d'attendriffement le pourroient-elles fupporter? Quoique toute grande paffion foit férieufe & que l'exceffive joye elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour foit toujours trifte; mais je veux que fa gaîté foit fimple, fans ornement, fans art, nue comme lui; en un mot, qu'elle brille de fes propres graces & non de la parure du bel-efprit.

L'Inféparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette Lettre, prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour infpire ou tolere; mais je ne fais ce qu'il eft devenu. A mefure que j'avançois, une cer-

taine langueur s'emparoit de mon ame, & me laiſſoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaiſe a voulu t'adreſſer : car il eſt bon de t'avertir que la critique de ta critique eſt bien plus de ſa façon que de la mienne ; elle m'en a dicté ſur-tout le premier article en riant comme une folle, & ſans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'eſt pour t'apprendre à manquer de reſpect au Marini qu'elle protege & que tu plaiſantes.

Mais ſais-tu bien ce qui nous met toutes deux de ſi bonne humeur ? C'eſt ſon prochain mariage. Le contrat fut paſſé hier au ſoir, & le jour eſt pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'eſt aſſurément le ſien ; on ne vit de la vie une fille ſi bouffonnement amoureuſe. Ce bon M. d'Orbe, à qui de ſon côté la tête en tourne, eſt enchanté d'un accueil ſi folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il ſe prête avec plaiſir à la plaiſanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer ſa maîtreſſe. Pour elle, on a beau la prêcher, lui repréſenter la bienſéance, lui dire que ſi près du terme elle doit prendre un maintien plus ſérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle eſt prête à quitter : elle traite tout cela de ſottes ſimagrées, elle ſoutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle ſera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne ſauroit

aller trop gaîment à la noce. Mais la petite diſſimulée ne dit pas tout: je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges ; & je parie bien que les pleurs de la nuit payent les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié; elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui fut chere; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expoſe, & quoi qu'elle en diſe, comme une eau pure & calme commence à ſe troubler aux approches de l'orage, ſon cœur timide & chaſte ne voit point ſans quelque allarme le prochain changement de ſon ſort.

O mon ami, qu'ils ſont heureux! Ils s'aiment; ils vont s'épouſer; ils jouiront de leur amour ſans obſtacles, ſans craintes, ſans remords! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit preſſé de continuer ſa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes ſentimens & les tiens; mais j'en ai eu une eſpece de honte. En vérité, c'eſt faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

LETTRE XVI.

A Julie.

QUE les passions impétueuses rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimeres, & qu'il est aisé de donner le change à des desirs extrêmes par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroit causés ta présence, & dans l'emportement de ma joye un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence, & le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, & tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute. Enfin je respire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai ; mais qui me répondra d'aujourd'hui ? O absence ! ô tourment ! ô bizarre & funeste état, où l'on ne peut jouïr que du moment passé, & où le présent n'est point encore !

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inséparable, j'aurois reconnu sa malice dans la critique de ma relation, & sa rancune dans l'apologie

du Marini ; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne resterois pas sans réplique.

Premiérement, ma Cousine ; (car c'est à elle qu'il faut répondre) quant au style, j'ai pris celui de la chose ; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode, & suivant un ancien précepte, je vous ai écrit à-peu-près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas l'usage des figures, mais leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres mêmes en sont pleines sans que vous y songiez, & je soutiens qu'il n'y a qu'un géometre & un sot qui puissent parler sans figures. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent dégrés de force ? Et comment déterminer celui de ces dégrés qu'il doit avoir, sinon par le tour qu'on lui donne ? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, & je les trouve absurdes, grace au soin que vous avez pris de les isoler ; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler, étoient séparés l'un de l'autre, & de votre visage, Cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu ? Ma foi, rien du tout ; pas même à M. d'Orbe.

La premiere chose qui se présente à obser-

ver dans un pays où l'on arrive, n'eſt-ce pas le ton général de la ſociété? Hé bien, c'eſt auſſi la premiere obſervation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraſte entre les diſcours, les ſentimens, & les actions des honnêtes gens, c'eſt que ce contraſte ſaute aux yeux au premier inſtant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes ſelon les cotteries, Moliniſtes dans l'une, Janſéniſtes dans l'autre, vils courtiſans chez un Miniſtre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la cour parler de modeſtie, un grand Seigneur de vertu, un auteur de ſimplicité, un Abbé de religion, & que ces abſurdités ne choquent perſonne, ne dois-je pas conclurre à l'inſtant qu'on ne ſe ſoucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir perſuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penſer qu'on croit ce que l'on leur dit?

Mais c'eſt aſſez plaiſanter avec la Couſine. Je laiſſe un ton qui nous eſt étranger à tous trois, & j'eſpere que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la ſatyre que celui du bel-eſprit. C'eſt à toi, Julie, qu'il faut à préſent

répondre ; car je fais diſtinguer la critique badine, des reproches ſérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change ſur mon objet. Ce ne ſont point les François que je me ſuis propoſé d'obſerver : car ſi le caractere des nations ne peut ſe déterminer que par leurs différences, comment moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci? Je ne ferois pas, non plus, ſi mal-adroit que de choiſir la capitale pour le lieu de mes obſervations. Je n'ignore pas que les capitales different moins entre elles que les peuples, & que les caracteres nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cauſe de l'influence commune des cours qui ſe reſſemblent toutes, que par l'effet commun d'une ſociété nombreuſe & reſſerrée, qui eſt le même à peu près ſur tous les hommes, & l'emporte à la fin ſur le caractere original.

Si je voulois étudier un peuple, c'eſt dans les provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irois les obſerver. Je parcourrois lentement & avec ſoin pluſieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres ; toutes les différences que j'obſerverois entre elles me donneroient le génie particulier de chacune; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroient le génie national,

& ce qui ſe trouveroit partout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaſte projet ni l'expérience néceſſaire pour le ſuivre. Mon objet eſt de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ſes diverſes relations. Je ne l'ai vu juſqu'ici qu'en petites ſociétés, épars & preſque iſolé ſur la terre. Je vais maintenant le conſidérer entaſſé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la Société; car s'il eſt conſtant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle eſt nombreuſe & rapprochée, mieux ils doivent valoir, & les mœurs, par exemple, ſeront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais; que ſi l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conſéquence oppoſée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoiſſance des peuples, mais par une voye ſi longue & ſi détournée que je ne ſerois peut-être de ma vie en état de prononcer ſur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout obſerver dans le premier où je me trouve; que j'aſſigne enſuite les différences, à meſure que je parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule ou le palmier ſur un ſapin, & que j'attende à juger du premier peuple obſervé que j'aye obſervé tous les autres.

Veuille donc, ma charmante prêcheuſe, diſ-

tinguer ici l'obſervation philoſophique de la ſatyre nationale. Ce ne ſont point les Pariſiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne ſais ſi ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout auſſi bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des uſages des peuples; ainſi malgré les préjugés dominans je ſens fort bien ce qui eſt mal en ſoi; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il eſt l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offenſe en tous lieux un œil impartial, & l'on n'eſt pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y ſoit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne ſuis-je pas à préſent moi-même un habitant de Paris? Peut-être ſans le ſavoir ai-je déja contribué pour ma part au déſordre que j'y remarque; peut-être un trop long ſéjour y corromproit-il ma volonté même; peut-être au bout d'un an ne ſerois-je plus qu'un bourgeois, ſi pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un citoyen. Laiſſe-moi donc te peindre ſans contrainte des objets auxquels je rougiſſe de reſſembler, & m'animer au pur zele de la vérité par le tableau de la flatterie & du menſonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon ſort, je ſaurois, n'en doute pas, choiſir

d'autres sujets de Lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais : mais, chere amie, pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te le décrire, & que l'idée de préparer des relations m'excite à en chercher les sujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout si tu ne veux rien voir avec moi. Pense que pour vivre d'une maniere si peu conforme à mon goût je fais un effort qui n'est pas indigne de sa cause, & pour juger quels soins me peuvent mener à toi, souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître & des obstacles qu'il faut surmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes distractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre est arrivée heureusement pour le prolonger, & j'admire en le voyant si court combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non, je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicieuse, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame semblable aux nôtres : Mais comment ne te pas connoître en lisant tes lettres? Comment prêter un ton si touchant & des sentimens si tendres à une autre figure que la tienne? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux? A chaque mot n'entend-t-on pas ta voix charmante? Quel-

le autre que Julie a jamais aimé, pensé, parlé, agi, écrit comme elle ? Ne fois donc pas furprife fi tes lettres qui te peignent fi bien font quelquefois fur ton idolâtre amant le même effet que ta préfence. En les relifant je perds la raifon, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me confume, mon fang s'allume & pétille, une fureur me fait treffaillir. Je crois te voir, te toucher, te preffer contre mon fein .... objet adoré, fille enchantereffe, fource de délice & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux? .... ah viens! .... je fens ... elle m'échappe, & je n'embraffe qu'une ombre .... il eft vrai, chere Amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes careffes; tes charmes triomphent de l'abfence, ils me pourfuivent par-tout, ils me font craindre la folitude, & c'eft le comble de ma mifere de n'ofer m'occuper toujours de toi.

Ils feront donc unis malgré les obftacles, ou plutôt ils le font au moment que j'écris. Aimables & dignes époux! Puiffe le ciel les combler des biens que méritent leur fage & paifible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames! Puiffe-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il eft fi avare envers les cœurs faits pour le goûter! Qu'ils feront heureux, s'il leur accorde, hélas, tout ce qu'il nous

ôte! Mais pourtant ne sens-tu pas quelque sorte de consolation dans nos maux? Ne sens-tu pas que l'excès de notre misere n'est point non plus sans dédommagement, & que s'ils ont des plaisirs dont nous sommes privés, nous en avons aussi qu'ils ne peuvent connoître? Oui, ma douce amie, malgré l'absence, les privations, les allarmes, malgré le désespoir même, les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté secrette ignorée des ames tranquilles. C'est un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaisir à souffrir; & nous regarderions comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le sentiment de nos peines. Plaignons donc notre sort, ô Julie! mais n'envions celui de personne. Il n'y a point, peut-être, à tout prendre d'existence préférable à la nôtre, & comme la divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleste, trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouïssance pure & délicieuse, indépendante de la fortune & du reste de l'univers.

LETTRE XVII.

A Julie.

ENFIN me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter

les ſpectacles & de ſouper en ville. Je paſſe ma journée entiere dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'appercevant rien qui te reſſemble je me recueille au milieu du bruit & converſe en ſecret avec toi. Ce n'eſt pas que cette vie bruyante & tumultueuſe n'ait auſſi quelque ſorte d'attraits, & que la prodigieuſe diverſité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués; mais pour les ſentir il faut avoir le cœur vuide & l'eſprit frivole; l'amour & la raiſon ſemblent s'unir pour m'en dégoûter : comme tout n'eſt que vaine apparence & que tout change à chaque inſtant, je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainſi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne ſais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philoſophe en eſt trop loin, l'homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philoſophe, il le conſidere à part, & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne le voit jamais à ſa place & n'en ſent ni la raiſon ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le tems de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver; ils s'effacent

mutuellement avec rapidité, & il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au cahos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention, qui interrompit la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son tems par intervalles entre le monde & la solitude, toujours agité dans sa retraite & toujours étranger dans le monde ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entiere en deux grands espaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : Mais cela même est presque impossible; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré, & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

Je trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit seule d'y pouvoir aspirer à rien ? Je suis réduit à m'ab-

m'abaiſſer pour m'inſtruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amuſant. Je m'exerce autant qu'il eſt poſſible à devenir poli ſans fauſſeté, complaiſant ſans baſſeſſe, & à prendre ſi bien ce qu'il y a de bon dans la ſociété que j'y puiſſe être ſouffert ſans en adopter les vices. Tout homme oiſif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manieres juſqu'à certain point; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'eſt bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire? Mais auſſi quand il a trouvé cet art on ne lui en demande pas davantage, ſur-tout s'il eſt étranger. Il peut ſe diſpenſer de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'il ſe comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni excluſion ni préférence, s'il garde le ſecret de chaque ſociété où il eſt reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maiſon dans une autre, s'il évite les confidences, s'il ſe refuſe aux tracaſſeries, s'il garde partout une certaine dignité, il pourra voir paiſiblement le monde, conſerver ſes mœurs, ſa probité, ſa franchiſe même, pourvu qu'elle vienne d'un eſprit de liberté & non d'un eſprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choiſis pour guides parmi les connoiſſances que m'a donné Milord Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des ſo-

ciétés moins nombreuſes & plus choiſies. Je ne m'étois trouvé juſqu'à préſent qu'à des dînés réglés où l'on ne voit de femme que la maîtreſſe de la maiſon, où tous les deſœuvrés de Paris ſont reçus pour peu qu'on les connoiſſe, où chacun paye comme il peut ſon dîné en eſprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & confus ne diffère pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je ſuis maintenant initié à des myſteres plus ſecrets. J'aſſiſte à des ſoupés priés où la porte eſt fermée à tout ſurvenant & où l'on eſt ſûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, ſinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'eſt-là que les femmes s'obſervent moins, & qu'on peut commencer à les étudier; c'eſt-là que regnent plus paiſiblement des propos plus fins & plus ſatyriques; c'eſt-là qu'au lieu des nouvelles publiques, des ſpectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on paſſe diſcrettement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens ſecrets de la chronique ſcandaleuſe, qu'on rend le bien & le mal également plaiſans & ridicules, & que peignant avec art & ſelon l'intérêt particulier les caracteres des perſonnages, chaque interlocuteur ſans y penſer peint encore beaucoup mieux le ſien; c'eſt-là qu'un reſte de circonſpection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, ſous lequel feignant de rendre la ſatyre plus ob-

ſcure on la rend ſeulement plus amere ; c'eſt-là, en un mot, qu'on prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant à conſidérer ces propos ſelon nos idées, on auroit tort de les rappeller ſatyriques; car ils ſont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins ſur le vice que ſur le ridicule. En général la ſatyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'eſt que mal eſt ſi ſimple que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Que reſte-t-il à blâmer où la vertu n'eſt plus eſtimée, & de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris ſurtout où l'on ne ſaiſit les choſes que par le côté plaiſant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation eſt toujours mal reçu, s'il n'eſt mis en chanſon ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à ſe fâcher; auſſi ne ſe fâchent-elles de rien : elles aiment à rire & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons ſont d'honnêtes gens comme tout le monde; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, ſa cauſtique empreinte eſt ineffaçable; il ne déchire pas ſeulement les mœurs & la vertu, il marque juſqu'au vice même; il faut calomnier les méchans. Mais revenons à nos ſoupés.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces ſociétés d'élite, c'eſt de voir ſix perſonnes choiſies exprès pour s'entretenir agréablement enſemble, & parmi leſquelles regnent même le plus ſou-

vent des liaifons fecrettes, ne pouvoir refter une heure entre elles fix, fans y faire intervenir la moitié de Paris, comme fi leurs cœurs n'avoient rien à fe dire & qu'il n'y eût-là perfonne qui méritât de les intéreffer. Te fouvient-il, ma Julie, comment en foupant chez ta coufine ou chez toi, nous favions, en dépit de la contrainte & du myftere, faire tomber l'entretien fur des fujets qui euffent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque allufion fubtile, un regard plus vif qu'un éclair, un foupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le doux fentiment d'un cœur à l'autre.

Si la converfation fe tourne par hazard fur les convives, c'eft communément dans un certain jargon de fociété dont il faut avoir la clé pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on fe fait réciproquement & felon le goût du tems mille mauvaifes plaifanteries, durant lefquelles le plus fot n'eft pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal inftruit eft réduit à l'ennui & au filence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà, hors le tête à tête qui m'eft & me fera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaifons de ce pays.

Au milieu de tout cela qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une queftion férieufe, auffitôt l'attention commune fe fixe

à ce nouvel objet ; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout ſe prête à le conſidérer par toutes ſes faces, & l'on eſt étonné du ſens & de la raiſon qui ſortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres. (*h*) Un point de morale ne ſeroit pas mieux diſcuté dans une ſociété de philoſophes, que dans celle d'une jolie femme de Paris; les concluſions y ſeroient même ſouvent moins ſéveres; car le philoſophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici où toute la morale eſt un pur verbiage, on peut être auſtere ſans conſéquence, & l'on ne ſeroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philoſophique, de mettre la vertu ſi haut que le ſage même n'y pût atteindre. Au reſte, hommes & femmes, tous inſtruits par l'expérience du monde & ſurtout par leur conſcience, ſe réuniſſent pour penſer de leur eſpece auſſi mal qu'il eſt poſſible, toujours philoſophant triſtement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cauſe de tout ce qui ſe fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médiſant du cœur de l'homme.

(*h*) Pourvu, toutefois, qu'une plaiſanterie imprévue ne vienne pas démanger cette gravité; car alors chacun renchérit; tout part à l'inſtant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton ſérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimblettes qui troubla ſi plaiſamment une repréſentation de la foire. Les acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choſes ſont gimblettes pour beaucoup d'hommes! On ſait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'hiſtoire des Tyrintiens.

Malgré cette aviliſſante doctrine, un des ſujets favoris de ces paiſibles entretiens c'eſt le ſentiment ; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le ſein de l'amour ou de l'amitié ; cela ſeroit d'une fadeur à mourir. C'eſt le ſentiment mis en grandes maximes générales & quinteſſencié par tout ce que la métaphyſique a de plus ſubtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du ſentiment, ni ſi peu compris ce qu'on en diſoit. Ce ſont des rafinemens inconcevables. O Julie, nos cœurs groſſiers n'ont jamais rien ſu de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en ſoit du ſentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépenſent ainſi tout leur ſentiment en eſprit, & il s'en exhale tant dans le diſcours qu'il n'en reſte plus pour la pratique. Heureuſement, la bienſéance y ſupplée, & l'on fait par uſage à peu près les mêmes choſes qu'on feroit par ſenſibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes paſſageres, qu'on s'impoſe pour faire bien parler de ſoi ; car quand les ſacrifices vont juſqu'à gêner trop longtems ou à coûter trop cher, adieu le ſentiment ; la bienſéance n'en exige pas juſques-là. A cela près, on ne ſauroit croire à quel point tout eſt compaſſé, meſuré, peſé, dans ce qu'ils appellent

des procédés ; tout ce qui n'eft plus dans les fentimens, ils l'ont mis en regle, & tout eft regle parmi eux. Ce peuple imitateur feroit plein d'originaux qu'il feroit impoffible d'en rien favoir ; car nul homme n'ofe être lui-même. *Il faut faire comme les autres* ; c'eft la premiere maxime de la fageffe du pays. *Cela fe fait, cela ne fe fait pas.* Voilà la décifion fuprême.

Cette apparente régularité donne aux ufages communs l'air du monde le plus comique, même dans les chofes les plus férieufes. On fait à point nommé quand il faut envoyer favoir des nouvelles, quand il faut fe faire écrire, c'eft-à-dire, faire une vifite qu'on ne fait pas ; quand il faut la faire foi-même, quand il eft permis d'être chez foi, quand on doit n'y pas être, quoiqu'on y foit ; quelles offres l'un doit faire ; quelles offres l'autre doit rejetter ; quel degré de trifteffe on doit prendre à telle ou telle mort (*i*) ; combien de tems on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir fe confoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au fpectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chofe dans la même circonftance :

(*i*) S'affliger à la mort de quelqu'un eft un fentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fût-il même notre pere. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur n'en doit point montrer au dehors ; car il eft beaucoup plus effentiel de fuir la fauffeté, que de s'affervir aux bienféances.

Tout va par tems, comme les mouvemens d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionettes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or comme il n'est pas possible que tous ces gens qui font exactement la même chose soient exactement affectés de même, il est clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître ; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire & sert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux ; j'en dis autant de la Scene même qui depuis Moliere est bien plus un lieu où se débitent de jolies conversations, que la représentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres, sur deux desquels on représente des êtres chimériques, savoir sur l'un des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches ; sur l'autre des Dieux, des Diables, des Sorciers. Sur le troisieme on représente ces pieces immortelles dont la lecture nous faisoit tant de plaisir, & d'autres plus nouvelles qui paroissent de tems en tems sur la scene. Plusieurs de ces pieces sont tragiques, mais peu touchantes, & si l'on y trouve quelques sentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune sorte d'in-

d'inftruction fur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amufent.

L'inftitution de la tragédie avoit chez fes inventeurs un fondement de religion qui fuffifoit pour l'autorifer. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un fpectacle inftructif & agréable dans les malheurs des Perfes, leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on repréfente à Berne, à Zurich, à la Haye l'ancienne tyrannie de la maifon d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéreffantes; mais qu'on me dife de quel ufage font ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les tragédies Grecques rouloient fur des événemens réels ou réputés tels par les fpectateurs, & fondés fur des traditions hiftoriques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent fouvent de mauvaifes nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois? Juge de la vraifemblance & de l'utilité de tant de pieces, qui roulent toutes fur ce chimérique fujet!

Quant à la comédie, il eft certain qu'elle doit repréfenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eft faite, afin qu'il s'y corrige de fes vices & de fes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de fon vifage.

Térence & Plaute se tromperent dans leur objet; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le seul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du siecle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'est plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou six cent mille ames dont il n'est jamais question sur la scene. Moliere osa peindre des bourgeois & des artisans, aussi bien que des Marquis: Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordonniers, maçons. Mais les auteurs d'aujourd'hui qui sont des gens d'un autre air, se croiroient déshonorés s'ils savoient ce qui se passe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, & ils cherchent dans le rang de leurs personnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats, qu'ils craindroient de se compromettre à la comédie comme en visite, & ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitans de la terre; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carosse, un suisse, un maître

d'hôtel, c'eſt être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne ſont pas du monde ; ce ſont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un caroſſe n'eſt pas tant néceſſaire pour ſe conduire que pour exiſter. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers & ne valent gueres la peine qu'on les compte, ſi ce n'eſt pour le mal qu'ils font. C'eſt pour eux uniquement que ſont faits les ſpectacles. Ils s'y montrent à la fois comme repréſentés au milieu du théâtre & comme repréſentans aux deux côtés; ils ſont perſonnages ſur la ſcene & comédiens ſur les bancs. C'eſt ainſi que la ſphere du monde & des auteurs ſe retrécit; c'eſt ainſi que la ſcene moderne ne quitte plus ſon ennuyeuſe dignité. On n'y ſait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'eſt peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y eſt miſérable & gueux, plus le tableau du peuple y eſt brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui ſervent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours ſinge & imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi

fut cause Moliere lui-même; il corrigea la cour en infectant la ville, & ses ridicules Marquis furent le premier modele des petits-maîtres bourgeois qui leur succéderent.

En général il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la scene Françoise; peut-être est-ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une piece de Denys le Tyran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des pieces Françoises. Racine & Corneille avec tout leur génie ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur successeur est le premier qui à l'imitation des Anglois ait osé mettre quelquefois la scene en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes; une sentence leur coûte moins qu'un sentiment; les pieces de Racine & de Moliere (*k*) exceptées, le *je* est pres-

(*k*) Il ne faut point associer en ceci Moliere à Racine; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes & de sentences, surtout dans ses pieces en vers: mais chez Racine tout est sentiment, il a su faire parler

que auſſi ſcrupuleuſement banni de la ſcene Françoiſe que des écrits de Port-Royal, & les paſſions humaines auſſi modeſtes que l'humilité chrétienne n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geſte & dans le propos, qui ne permet jamais à la paſſion de parler exactement ſon langage ni à l'auteur de revêtir ſon perſonnage & de ſe tranſporter au lieu de la ſcene, mais le tient toujours enchaîné ſur le théâtre & ſous les yeux des ſpectateurs. Auſſi les ſituations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phraſes ni des attitudes élégantes; & ſi le déſeſpoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'obſerver la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point, la décence le maintient debout après ſa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'inſtant d'après ſur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point ſur la ſcene le naturel & l'illuſion & n'y veut que l'eſprit & des penſées; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne ſe ſoucie pas d'être ſéduit pourvu qu'on l'amuſe. Perſonne ne va au ſpectacle pour le plaiſir du ſpectacle, mais pour voir l'aſſemblée, pour en être vu, pour ramaſſer de quoi fournir au caquet après la piece; & l'on ne ſonge

chacun pour ſoi, & c'eſt en cela qu'il eſt vraiment unique parmi les auteurs dramatiques de ſa nation.

à ce qu'on voit que pour ſavoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux eſt toujours l'acteur, jamais le perſonnage qu'il repréſente. Cet homme qui parle en maître du monde n'eſt point Auguſte, c'eſt Baron; la veuve de Pompée eſt Adrienne; Alzire eſt Mlle. Gauſſin, & ce fier Sauvage eſt Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entiérement l'illuſion dont ils voient que perſonne ne ſe ſoucie. Ils placent les héros de l'antiquité entre ſix rangs de jeunes Pariſiens; ils calquent les modes françoiſes ſur l'habit romain; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré au blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque perſonne & ne fait rien au ſuccès des pieces; comme on ne voit que l'Acteur dans le perſonnage, on ne voit, non plus, que l'Auteur dans le drame, & ſi le coſtume eſt négligé cela ſe pardonne aiſément; car on ſait bien que Corneille n'étoit pas tailleur ni Crébillon perruquier.

Ainſi, de quelque ſens qu'on enviſage les choſes, tout n'eſt ici que babil, jargon, propos ſans conſéquence. Sur la ſcene comme dans le monde on a beau écouter ce qui ſe dit, on n'apprend rien de ce qui ſe fait, & qu'a-t-on beſoin de l'apprendre? ſitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de ſa conduite, n'a-t-il pas tout fait, n'eſt-il pas jugé? l'honnête homme d'ici n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes,

& un ſeul propos inconſidéré , lâché ſans réflexion , peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne reſſemblent gueres à leurs diſcours, je vois qu'on ne les peint que par leurs diſcours ſans égard à leurs œuvres ; je vois auſſi que dans une grande ville la ſociété paroît plus douce , plus facile, plus ſûre même que parmi des gens moins étudiés; mais les hommes y ſont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus juſtes? Je n'en ſais rien. Ce ne ſont encore là que des apparences, & ſous ces dehors & ſi ouverts & ſi agréables les cœurs ſont peut-être plus cachés, plus enfoncés en dedans que les nôtres. Etranger, iſolé, ſans affaires, ſans liaiſons , ſans plaiſirs & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer?

Cependant je commence à ſentir l'ivreſſe où cette vie agitée & tumultueuſe plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdiſſement ſemblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait paſſer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui frappent n'attache mon cœur, mais tous enſemble en troublent & ſuſpendent les affections , au point d'en oublier quelques inſtans ce que je ſuis & à qui je ſuis. Chaque jour en ſortant de chez moi j'enferme mes ſentimens ſous la clef, pour en prendre

d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entends juger & raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaye de secouer les préjugés & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses; que le vrai sage ne les considere que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les foux.

Forcé de changer ainsi l'ordre de mes affections morales; forcé de donner un prix à des chimeres, & d'imposer silence à la nature & à la raison, je vois ainsi défigurer ce divin modele que je porte au dedans de moi, & qui servoit à la fois d'objet à mes desirs & de regle à mes actions, je flotte de caprice en caprice, & mes goûts étant sans cesse asservis à l'opinion, je ne puis être sûr un seul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, consterné, de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrette tristesse, accablé d'un dégoût mortel, & le

cœur vuide & gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs ſentimens que je tiens de lui! .... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel transport j'y retrouve encore mes premieres affections & ma premiere dignité? Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout ſon éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie, aſſiſe ſur un trône de gloire & diſſipant d'un ſouffle tous ces preſtiges! Je ſens reſpirer mon ame oppreſſée, je crois avoir recouvré mon exiſtence & ma vie, & je reprends avec mon amour tous les ſentimens ſublimes qui le rendent digne de ſon objet.

LETTRE XVIII.

De Julie.

JE VIENS, mon bon ami, de jouïr d'un des plus doux ſpectacles qui puiſſent jamais charmer mes yeux. La plus ſage, la plus aimable des filles eſt enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux, plein d'eſtime & d'amour pour elle, ne reſpire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuſe, & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'eſt-à-dire de le partager. Tu n'y ſeras pas moins ſenſible, j'en ſuis bien

fûre, toi qu'elle aima toujours fi tendrement, toi qui lui fus cher prefque dès fon enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chere. Oui, tous les fentimens qu'elle éprouve fe font fentir à nos cœurs comme au fien. S'ils font des plaifirs pour elle, ils font pour nous des confolations, & tel eft le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois fuffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous diffimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de chofes, la voilà fujette à de nouveaux engagemens, à de nouveaux devoirs, & fon cœur qui n'étoit qu'à nous fe doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus fcrupuleux fur les témoignages de fon zele; nous ne devons pas feulement confulter fon attachement pour nous, & le befoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à fon nouvel état, & ce qui peut agréer ou déplaire à fon mari. Nous n'avons pas befoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu; les loix feules de l'amitié fuffifent. Celui qui pour fon intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de fes démarches qu'à elle-mê-

me, & l'honnêteté de ses intentions suffisoit pour la justifier à ses propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux destinés l'un à l'autre, & son cœur sensible & pur alliant la plus chaste pudeur pour elle-même à la plus tendre compassion pour sa coupable amie, elle couvroit ma faute sans la partager: Mais à présent, tout est changé; elle doit compte de sa conduite à un autre; elle n'a pas seulement engagé sa foi, elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même tems de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle soit honorée; il ne lui suffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir; s'il la blâme, elle est blâmable; & fût-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si toutes ces raisons sont bonnes; tu en feras le juge; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bien que ma Cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la premiere. Je me suis souvent trouvée en faute sur mes raisonnemens, jamais sur les mouvemens secrets qui me les inspirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison.

Sur ce principe j'ai déja pris un prétexte pour

retirer tes lettres, que la crainte d'une ſurpriſe me faiſoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un ſerrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu; elle m'a embraſſée en pleurant; nous ſentions ſans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu beſoin du ſecours des paroles.

A l'égard de l'adreſſe à ſubſtituer à la ſienne, j'avois ſongé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'eſt bien la voye la plus ſûre que nous pourrions choiſir; mais ſi cette jeune femme eſt dans un rang plus bas que ma couſine, eſt-ce une raiſon d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'eſt-il pas à craindre au contraire, que des ſentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié ſublime ne ſoit pour l'autre un commencement de corruption, & qu'en abuſant de ſa reconnoiſſance je ne force la vertu même à ſervir d'inſtrument au vice? Ah! n'eſt-ce pas aſſez pour moi d'être coupable ſans me donner des complices, & ſans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y penſons point, mon ami; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins ſûr, à la vérité, mais auſſi moins répréhenſible, en ce qu'il ne

compromet personne & ne nous donne aucun confident ; c'est de m'écrire sous un nom en l'air, comme par exemple, M. du-Bosquet, & de mettre une enveloppe adressée à Régianino que j'aurai soin de prévenir. Ainsi Régianino lui-même ne saura rien; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier, car Milord Edouard de qui dépend sa fortune m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voye, je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous servit durant le voyage de Valais, ou quelque autre qui soit permanente & sûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'est pas de ton goût. Les Lettres de M. de Muralt dont on s'est plaint en France étoient moins séveres que les tiennes; comme un enfant qui se dépite contre ses maîtres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde, sur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me surprend le plus est que la chose qui commence par te révolter est celle qui prévient tous les étrangers, savoir l'accueil des François & le ton général de leur société, quoique de ton propre aveu tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris en particulier & d'une grande ville en général; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu

fais ta critique à bon compte, avant de savoir si c'est une médisance ou une observation. Quoi qu'il en soit, j'aime la nation Françoise, & ce n'est pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plupart des instructions que nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation ? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux François. Henri-quatre, le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'est pas le pays des hommes libres, elle est celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du sage. Hospitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui passent même la vérité qui les blesse, & l'on se feroit lapider à Londres si l'on y osoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laissent dire d'eux à Paris. Mon pere, qui a passé sa vie en France, ne parle qu'avec transport de ce bon & aimable peuple. S'il y a versé son sang au service du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans sa retraite, & l'honore encore de ses bienfaits ; ainsi je me regarde comme intéressée à la gloire d'un pays où mon pere a trouvé la sienne. Mon ami, si chaque peuple a ses bonnes & ses mauvaises qualités, honore au moins la vérité qui loue, aussi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus; pourquoi perdrois-tu en

visites oisives le tems qui te reste à passer aux lieux où tu es? Paris est-il moins que Londres le théâtre des talens, & les étrangers y font-ils moins aisément leur chemin? Crois-moi, tous les Anglois ne sont pas des Lords Edouards, & tous les François ne ressemblent pas à ces beaux diseurs qui te déplaisent si fort. Tente, essaye, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent si bien. Le pere de ma Cousine dit que tu connois la constitution de l'empire & les intérêts des Princes. Milord Edouard trouve aussi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers systêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite est le plus honoré est celui qui te convient le mieux, & que tu n'as besoin que d'être connu pour être employé. Quant à la religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre? La raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance & du fanatisme? Est-on plus bigot en France qu'en Allemagne? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de St. Saphorin a fait à Vienne? Si tu consideres le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis? Si tu songes... ah! cette

mer!... un plus long trajet..... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au delà.

A propos de cette grande ville, oserois-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres? Toi qui me parlois des Valaisanes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes? Ces femmes galantes & célebres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes simples & grossieres? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'univers? Désabuse-toi, mon ami; ce que tu peux faire de pis pour mon repos est de ne me point parler d'elles, & quoi que tu m'en puisses dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je serois bien aise aussi d'avoir un petit mot sur l'opéra de Paris dont on dit ici des merveilles; car enfin la musique peut être mauvaise, & le spectacle avoir ses beautés; s'il n'en a pas, c'est un sujet pour ta médisance, & du moins tu n'offenseras personne.

Je ne sais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la noce il m'est encore venu ces jours passés deux épouseurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chassant de château en château; l'autre du pays Allemand par le coche de Berne. Le premier est une maniere de petit-maître, parlant assez résolument pour faire trouver ses réparties spirituelles à ceux

qui

qui n'en écoutent que le ton. L'autre eſt un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un ſot qui ne ſait que dire, & du mal-aiſe d'un libertin qui ne ſe ſent pas à ſa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-poſitivement les intentions de mon pere au ſujet de ces deux Meſſieurs, j'uſe avec plaiſir de la liberté qu'il me laiſſe de les traiter à ma fantaiſie, & je ne crois pas que cette fantaiſie laiſſe durer longtems celle qui les amene. Je les hais d'oſer attaquer un cœur où tu regnes, ſans armes pour te le diſputer, s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers? Non, non, ſois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il ſe préſenteroit un autre toi-même, encore le premier venu feroit-il le ſeul écouté. Ne t'inquiéte donc point de ces deux eſpeces dont je daigne à peine te parler. Quel plaiſir j'aurois à leur meſurer deux doſes de dégoût ſi parfaitement égales qu'ils priſſent la réſolution de partir enſemble comme ils ſont venus, & que je puſſe t'apprendre à la fois le départ de tous deux!

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des Epitres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne ſais pas, au vrai, lequel des deux auteurs a raiſon; mais je ſais bien que le livre

de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne ſoit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi, d'autre maniere de juger de mes lectures que de ſonder les diſpoſitions où elles laiſſent mon ame, & j'imagine à peine quelle ſorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ſes lecteurs au bien (*l*).

Adieu, mon trop cher ami, je ne voudrois pas finir ſitôt; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je ſuis gaye & j'aime à partager avec toi mes plaiſirs; ce qui les anime & les redouble eſt que ma mere ſe trouve mieux depuis quelques jours; elle s'eſt ſentie aſſez de force pour aſſiſter au mariage, & ſervir de mere à ſa niece, ou plutôt à ſa ſeconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joye. Juge de moi, qui méritant ſi peu de la conſerver tremble toujours de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans ſa plus parfaite ſanté; il ſemble même qu'un reſte de langueur rende ſa naïve politeſſe encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mere ne fut ſi bonne, ſi charmante, ſi digne d'être adorée! .... Sais-tu qu'elle a demandé pluſieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe? Quoiqu'elle ne me parle

(*l*) Si le lecteur approuve cette regle, & qu'il s'en ſerve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de ſon jugement.

point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien seroit son premier ouvrage. Ah! si ton cœur sait être sensible, qu'il a besoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!

LETTRE XIX.

A Julie.

TIENS, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi; je souffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentimens, si ce n'est toi qui les éclaires, & avec qui mon cœur se permettroit-il de parler, si tu refusois de l'entendre? Quand je te rends compte de mes observations & de mes jugemens, c'est pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves; & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me presser de t'en instruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuserai point sur ce que je t'en parle en confidence; car je ne dis jamais rien d'un tiers que je ne sois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Parisiens, je ne fais que repéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en savent point mauvais gré; ils conviennent de beaucoup de choses. Ils se plaignoient de no-

tre Muralt, je le crois bien ; on voit, on ſent combien il les hait, juſques dans les éloges qu'il leur donne, & je ſuis bien trompé ſi même dans ma critique on n'apperçoit le contraire. L'eſtime & la reconnoiſſance que m'inſpirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchiſe ; elle peut n'être pas inutile à quelques-uns, &, à la maniere dont tous ſupportent la vérité dans ma bouche, j'oſe croire que nous ſommes dignes, eux de l'entendre, & moi de la dire. C'eſt en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme eſt plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne ſert qu'à corrompre ceux qui la goûtent & les plus indignes en ſont toujours les plus affamés ; mais la cenſure eſt utile & le mérite ſeul ſait la ſupporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore le François comme le ſeul peuple qui aime véritablement les hommes & qui ſoit bienfaiſant par caractere ; mais c'eſt pour cela même que j'en ſuis moins diſpoſé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien, s'ils n'avoient point de vices ils ne ſeroient pas hommes : ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me ſont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me

conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays; il y faut des vertus plus flexibles, & qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens; mais ici les talens qui menent à la réputation ne sont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers, Julie se résoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu? En Angleterre c'est toute autre chose, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'estime publique y est un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Edouard est d'employer cette voye en ma faveur, & le mien de justifier son zele. Le lieu de la terre où je suis le plus loin de toi est celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il est difficile d'obtenir ta main, il l'est bien plus de la mériter, & voilà la noble tâche que l'amour m'impose.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déja si inquiete avant mon départ que je n'osai te dire ce que j'en pensois; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuse. Conserve-la moi,

parce qu'elle m'eſt chere, parce que mon cœur l'honore, parce que ſes bontés ſont mon unique eſpérance, & ſurtout parce qu'elle eſt mere de ma Julie.

Je te dirai ſur les deux épouſeurs que je n'aime point ce mot, même par plaiſanterie. Du reſte le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puiſque tu crois les haïr. Mais j'admire ta ſimplicité de penſer connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'eſt l'amour dépité que tu prends pour elle? Ainſi murmure la blanche colombe dont on pourſuit le bien-aimé. Va Julie, va fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque choſe, je pourrai ceſſer de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obſédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

LETTRE XX.

De Julie.

MON ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'eſt chargé de t'envoyer à l'adreſſe de M. Silveſtre chez qui tu pourras le retirer; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu ſois ſeul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton uſage.

C'eſt une eſpece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en ſervir eſt bizarre. Il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure juſqu'à ce qu'on ſe ſente pénétré d'un certain attendriſſement. Alors on l'applique ſur ſes yeux, ſur ſa bouche, & ſur ſon cœur; cela ſert, dit-on, de préſervatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces ſortes de taliſmans une vertu électrique très-ſinguliere, mais qui n'agit qu'entre les amans fidelles. C'eſt de communiquer à l'un l'impreſſion des baiſers de l'autre à plus de cent lieues de-là. Je ne garantis pas le ſuccès de l'expérience; je ſais ſeulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquilliſe-toi ſur les deux galans, ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller, car déſormais le nom ne fait plus rien à la choſe. Ils ſont partis: qu'ils aillent en paix; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

LETTRE XXI.

A Julie.

TU l'as voulu, Julie, il faut donc te les dépeindre, ces aimables Pariſiennes? orgueilleuſe! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalouſie, avec ta modeſtie & ton amour, je vois plus de vanité que

de crainte cachée ſous cette curioſité. Quoi qu'il en ſoit, je ſerai vrai; je puis l'être; je le ſerois de meilleur cœur ſi j'avois davantage à louer. Que ne ſont-elles cent fois plus charmantes! que n'ont-elles aſſez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens!

Tu te plaignois de mon ſilence? Eh mon Dieu, que t'aurois-je dit? En liſant cette lettre tu ſentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaiſanes tes voiſines, & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'eſt que les unes me rappeloient à toi ſans ceſſe, & que les autres .... lis, & puis tu me jugeras. Au reſte peu de gens penſent comme moi des Dames Françoiſes, ſi même je ne ſuis ſur leur compte tout-à-fait ſeul de mon avis. C'eſt ſur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu ſaches que je te les repréſente, non peut-être comme elles ſont, mais comme je les vois. Malgré cela, ſi je ſuis injuſte envers elles, tu ne manqueras pas de me cenſurer encore, & tu ſeras plus injuſte que moi; car tout le tort en eſt à toi ſeule.

Commençons par l'extérieur. C'eſt à quoi s'en tiennent la plupart des obſervateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractere auſſi bien que de viſage, & comme l'un ne leur eſt gueres plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant

que

que par-là. Elles ſont tout au plus paſſables de figure & généralement plutôt mal que bien; je laiſſe à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine, auſſi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguiſent; en quoi je trouve aſſez ſimples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche eſt aiſée & commune. Leur port n'a rien d'affecté, parce qu'elles n'aiment point à ſe gêner: mais elles ont naturellement une certaine *diſinvoltura* qui n'eſt pas dépourvue de graces, & qu'elles ſe piquent ſouvent de pouſſer juſqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & ſont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge, c'eſt l'autre extrêmité des Valaiſanes. Avec des corps fortement ſerrés elles tâchent d'en impoſer ſur la conſiſtance; il y a d'autres moyens d'en impoſer ſur la couleur. Quoique je n'aye apperçu ces objets que de fort loin, l'inſpection en eſt ſi libre qu'il reſte peu de choſe à deviner. Ces Dames paroiſſent mal entendre en cela leurs intérêts; car pour peu que le viſage ſoit agréable, l'imagination du ſpectateur les ſerviroit au ſurplus beaucoup mieux que ſes yeux, & ſuivant le Philoſophe gaſcon, la faim entiere eſt

bien plus âpre que celle qu'on a déja rassasiée, au moins par un sens.

Leurs traits son peu réguliers, mais si elles ne sont pas belles, elles ont de la physionomie qui supplée à la beauté, & l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne sont pourtant ni pénétrans ni doux: quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour; naturellement ils n'ont que de la gaîté, ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre, ils ne le promettent jamais (*m*).

Elles se mettent si bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela comme en tout de modele au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les parisiennes dominent la mode, & la savent plier chacune à son avantage. Les premieres sont comme des copistes ignorans & serviles qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe; les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, & savent rétablir les mauvaises leçons.

(*m*) Parlons pour nous, mon cher philosophe; pourquoi d'autres ne seroient-ils pas plus heureux? Il n'y a qu'une coquette qui promette à tout le monde ce qu'elle ne doit tenir qu'à un seul.

Leur parure eſt plus recherchée que magnifique ; il y regne plus d'élégance que de richeſſe. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer ſouvent d'ajuſtement, les préſervent d'une ſomptuoſité ridicule ; elles n'en dépenſent pas moins, mais leur dépenſe eſt mieux entendue ; au lieu d'habits rapés & ſuperbes comme en Italie, on voit ici des habits plus ſimples & toujours frais. Les deux ſexes ont à cet égard la même modération, la même délicateſſe, & ce goût me fait grand plaiſir : J'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple excepté le nôtre où les femmes ſur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à diſtinguer une Ducheſſe d'une bourgeoiſe, ſi la premiere n'avoit l'art de trouver des diſtinctions que l'autre n'oſeroit imiter. Or ceci ſemble avoir ſa difficulté ; car quelque mode qu'on prenne à la cour, cette mode eſt ſuivie à l'inſtant à la ville, & il n'en eſt pas des bourgeoiſes de Paris comme des provinciales & des étrangeres, qui ne ſont jamais qu'à la mode qui n'eſt plus. Il n'en eſt pas, encore, comme dans les autres pays où les plus grands étant auſſi les plus riches, leurs femmes ſe diſtinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la cour prenoient ici cette voye, elles ſeroient bientôt effacées par celles des financiers.

Qu'ont-elles donc fait? Elles ont choifi des moyens plus fûrs, plus adroits & qui marquent plus de réflexion. Elles favent que des idées de pudeur & de modeftie font profondément gravées dans l'efprit du peuple. C'eft-là ce qui leur a fuggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoît en horreur le rouge, qu'il s'obftine à nommer groffiérement du fard; elles fe font appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge, car le mot changé, la chofe n'eft plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte eft en fcandale au public; elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu .... oh bien des chofes, que ma Julie, toute Demoifelle qu'elle eft, ne verra fûrement jamais! Elles ont mis dans leurs manieres le même efprit qui dirige leur ajuftement. Cette pudeur charmante qui diftingue, honore & embellit ton fexe leur a paru vile & roturiere; elles ont animé leur gefte & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard affuré ne faffe baiffer les yeux. C'eft ainfi que ceffant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur fexe, & imitent les filles de joye, afin de n'être pas imitées.

J'ignore jufqu'où va cette imitation de leur part, mais je fais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait

tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroso penſier* des amans, que de reſter miſes comme des bourgeoiſes, & ſi cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'eſt qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'eſt pas trop en ſûreté contre les inſultes de la populace. Ces inſultes ſont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occaſion comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modeſtie ; c'eſt précisément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien ſoldateſque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il eſt plus univerſel, & il n'eſt gueres ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg St. Germain juſqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard, ne ſoit d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vu de ſemblable en ſon pays; & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manieres naît cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'eſt encore pis ſitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes. C'eſt un certain accent dur, aigre,

interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme S'il reste dans leur ton quelque grace de leur sexe, leur maniere intrépide & curieuse de fixer les gens acheve de l'éclipser. Il semble qu'elles se plaisent à jouïr de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voyent pour la premiere fois ; mais il est à croire que cet embarras leur plaîroit moins si elles en démêloient mieux la cause.

Cependant, soit prévention de ma part en faveur de la beauté, soit instinct de la sienne à se faire valoir, les belles femmes me paroissent en général un peu plus modestes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réserve ne leur coûte gueres, elles sentent bien leurs avantages, elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible & choquante jointe à la laideur, & il est sûr qu'on couvriroit plutôt de soufflets que de baisers un laid visage effronté, au lieu qu'avec la modestie il peut exciter une tendre compassion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque chose de plus doux dans le maintien des jolies personnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'est jamais exposé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelque-

fois M. de Muralt auprès des Angloifes, de dire à une femme qu'elle eft belle pour avoir le plaifir de le lui apprendre.

La gaîté naturelle à la nation, ni le defir d'imiter les grands airs ne font pas les feules caufes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mêlange indifcret & continuel des deux fexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre. Nos Suiffeffes aiment affez à fe raffembler entre elles (*n*); elles y vivent dans une douce familiarité, & quoiqu'apparemment elles ne haïffent pas le commerce des hommes, il eft certain que la préfence de ceux-ci jette une forte de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'eft tout le contraire; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne font à leur aife qu'avec eux. Dans chaque fociété la maîtreffe de la maifon eft prefque toujours feule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent fe répandre par-tout; mais Paris eft plein d'avanturiers & de célibataires qui paffent leur vie à courir de maifon en maifon, & les hommes femblent comme les efpeces fe multi-

(*n*) Tout cela eft fort changé. Par les circonftances, ces lettres ne femblent écrites que depuis quelque vingtaine d'années. Aux mœurs, au ftyle, on les croiroit de l'autre fiecle.

plier par la circulation. C'eſt donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penſer comme eux, & eux comme elle. C'eſt là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouït paiſiblement de ces inſultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe? ſérieuſement ou par plaiſanterie, on s'occupe d'elle & c'eſt tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme ſurvienne, à l'inſtant le ton de cérémonie ſuccede à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes ſe partage, & l'on ſe tient mutuellement dans une ſecrette gêne dont on ne ſort plus qu'en ſe ſéparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les ſpectacles, c'eſt-à-dire à y être vues; mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller eſt de trouver une compagne; car l'uſage ne permet à aucune femme d'y aller ſeule en grande loge, pas même avec ſon mari, pas même avec un autre homme. On ne ſauroit dire combien dans ce pays ſi ſociable ces parties ſont difficiles à former; de dix qu'on en projette, il en manque neuf; le deſir d'aller au ſpectacle les fait lier, l'ennui d'y aller enſemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aiſément cet uſage inepte; car où eſt la raiſon de ne pouvoir ſe montrer ſeule en public? Mais c'eſt peut-être ce défaut de raiſon qui le conſerve. Il eſt bon de tourner autant

qu'on peut les bienféances fur des chofes où il feroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller fans compagne à l'opéra? Ne vaut-il pas mieux réferver ce droit pour recevoir en particulier fes amis?

Il eft fûr que mille liaifons fecrettes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparfes & ifolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'abfurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet ufage eft plus honnête, mais qu'il eft plus agréable, & c'eft ce que je ne crois pas plus vrai; car quel amour peut regner où la pudeur eft en dérifion, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté? Auffi comme le grand fléau de tous ces gens fi diffipés eft l'ennui, les femmes fe foucient-elles moins d'être aimées qu'amufées, la galanterie & les foins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on foit affidu, peu leur importe qu'on foit paffionné. Les mots mêmes d'amour & d'amant font bannis de l'intime fociété des deux fexes & relegués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il femble que tout l'ordre des fentimens naturels foit ici renverfé. Le cœur n'y forme aucune chaîne, il n'eft point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit eft réfervé aux feules fem-

mes mariées, & n'exclud du choix perſonne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eût vingt amans que ſa fille un ſeul. L'adultere n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienſéance; les Romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'inſtruire en ſont pleins, & le déſordre n'eſt plus blâmable, ſitôt qu'il eſt joint à l'infidélité. O Julie! telle femme qui n'a pas craint de ſouiller cent fois le lit conjugal oſeroit d'une bouche impure accuſer nos chaſtes amours, & condamner l'union de deux cœurs ſinceres qui ne ſurent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'eſt pas à Paris de la même nature que partout ailleurs. C'eſt un ſacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce ſacrement n'a pas la force des moindres contracts civils: il ſemble n'être que l'accord de deux perſonnes libres qui conviennent de demeurer enſemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans; mais qui n'ont, au ſurplus, aucune ſorte de droit l'une ſur l'autre; & un mari qui s'aviſeroit de contrôler ici la mauvaiſe conduite de ſa femme n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui ſouffriroit chez nous le déſordre public de la ſienne. Les femmes, de leur côté, n'uſent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les faſſent punir d'imiter leurs infidélités. Au reſte, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où

le cœur n'a point été consulté? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'amour même, l'amour a perdu ses droits & n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux sont ici des garçons & des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté; les amans sont des gens indifférens qui se voyent par amusement, par air, par habitude, ou pour le besoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons, on n'y consulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connoître, vivre ensemble, s'arranger, se voir, moins encore s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite; c'est un recueil de jolis entretiens & de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philosophie, & de bel-esprit. A l'égard du physique il n'exige pas tant de mystere; on a très-sensément trouvé qu'il falloit régler sur l'instant des desirs la facilité de les satisfaire; la premiere venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme, tous sont presque également bons, & il y a du moins à cela de la conséquence, car pourquoi seroit-on plus fidelle à l'amant qu'au mari? Et puis à certain âge tous les hommes sont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme; toutes ces poupées sortent de chez la même

marchande de modes, & il n'y a gueres d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément ſous la main.

Comme je ne fais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé ſur un ton ſi extraordinaire qu'il ne m'a pas été poſſible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'eſt que chez la plupart des femmes l'amant eſt comme un des gens de la maiſon: s'il ne fait pas ſon devoir, on le congédie & l'on en prend un autre; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuye du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes aſſez capricieuſes pour eſſayer même du maître de la maiſon, car enfin, c'eſt encore une eſpece d'homme. Cette fantaiſie ne dure pas; quand elle eſt paſſée on le chaſſe & l'on en prend un autre, ou s'il s'obſtine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais, diſois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges uſages, comment une femme vit-elle enſuite avec tous ces autres-là, qui ont ainſi pris ou reçu leur congé? Bon! reprit-il, elle n'y vit point. On ne ſe voit plus; on ne ſe connoît plus. Si jamais la fantaiſie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoiſſance à faire, & ce ſeroit beaucoup qu'on ſe ſouvint de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je; mais j'ai beau réduire ces exagérations, je ne conçois pas comment après une union ſi tendre

on peut ſe voir de ſang-froid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé ; comment on ne treſſaillit pas à ſa rencontre ! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos treſſaillemens ! vous voudriez donc que nos femmes ne fiſſent autre choſe que tomber en ſyncope ?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé, ſans doute ; place Julie à côté du reſte, & ſouviens-toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer ; pluſieurs de ces impreſſions déſagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal ſe préſente avant le bien, il ne l'empêche pas de ſe montrer à ſon tour ; les charmes de l'eſprit & du naturel font valoir ceux de la perſonne. La premiere répugnance vaincue devient bientôt un ſentiment contraire. C'eſt l'autre point de vue du tableau, & la juſtice ne permet pas de ne l'expoſer que par le côté déſavantageux.

C'eſt le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils ſont, & que la ſociété leur donne, pour ainſi dire, un être différent du leur. Cela eſt vrai, ſurtout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la ſeule exiſtence dont elles ſe ſoucient. En abordant une Dame dans une aſſemblée, au lieu d'une pariſienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un

ſimulacre de la mode. Sa hauteur, ſon ampleur, ſa démarche, ſa taille, ſa gorge, ſes couleurs, ſon air, ſon regard, ſes propos, ſes manieres, rien de tout cela n'eſt à elle, & ſi vous la voyiez dans ſon état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or cet échange eſt rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a gueres à gagner à tout ce qu'on ſubſtitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entiérement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, & c'eſt dans une certaine adreſſe à la ſaiſir que conſiſte l'art d'obſerver. Cet art n'eſt pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croyent en avoir, pour peu qu'on les fréquente aſſidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle repréſentation qui leur plaît ſi fort, on les voit bientôt comme elles ſont, & c'eſt alors que toute l'averſion qu'elles ont d'abord inſpirée ſe change en eſtime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occaſion d'obſerver la ſemaine derniere dans une partie de campagne où quelques femmes nous avoient aſſez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, ſans trop s'aſſurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaiſir d'y rire de nous à leur aiſe. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablerent d'abord de traits plaiſans & fins qui tombant toujours ſans réjaillir épuiſerent bientôt leur car-

quois. Alors elles s'exécuterent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne fais fi elles fe trouverent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveilles; je vis avec furprife que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur efprit ornoit fi bien le bon-fens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je déplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables perfonnes ne manquaffent de raifon que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis auffi que les graces familieres & naturelles effaçoient infenfiblement les airs apprêtés de la ville; car fans y fonger on prend des manieres affortiffantes aux chofes qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des difcours fenfés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je fentis qu'elles n'avoient befoin pour plaire que de ne fe pas déguifer. J'ofai foupçonner fur ce fondement que Paris, ce prétendu fiege du goût, eft peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puifque tous les foins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous reftâmes ainfi quatre ou cinq jours enfemble, contens les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de paffer en revue Paris & fes folies, nous l'oubliâmes. Tout notre foin fe

bornoit à jouir entre nous d'une ſociété agréable & douce. Nous n'eûmes beſoin ni de ſatyres ni de plaiſanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie, mais de gaité, comme ceux de ta couſine.

Une autre choſe acheva de me faire changer d'avis ſur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtreſſe de la maiſon. Elle ſortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne rentroit de longtems. Il étoit aiſé d'attribuer ces éclipſes à quelque correſpondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainſi. Une autre femme en gliſſa légérement un mot qui fut aſſez mal reçu; ce qui me fit juger que ſi l'abſente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curioſité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma ſurpriſe en apprenant que ces prétendus griſons de Paris étoient des payſans de la paroiſſe, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame! L'un ſurchargé de tailles à la décharge d'un plus riche; l'autre enrôlé dans la milice ſans égard pour ſon âge & pour ſes enfans; (*o*) l'autre écraſé d'un puiſſant voiſin par un procès injuſte; l'autre ruiné par la grêle, &

(*o*) On a vu cela dans l'autre guerre; mais non dans celle-ci, que je ſache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainſi marier beaucoup.

& dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoutés, on n'en rebutoit aucun, & le tems attribué aux billets doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne ſaurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaiſir que prenoit une femme ſi jeune & ſi diſſipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'oſtentation. Comment? diſois-je tout attendri; quand ce ſeroit Julie, elle ne feroit pas autrement? Dès cet inſtant je ne l'ai plus regardée qu'avec reſpect, & tous ſes défauts ſont effacés à mes yeux.

Sitôt que mes recherches ſe ſont tournées de ce côté, j'ai appris mille choſes à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées ſi inſupportables. Tous les étrangers conviennent unanimément qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes ſoient plus éclairées, parlent en général plus ſenſément, plus judicieuſement, & ſachent donner au beſoin de meilleurs conſeils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-eſprit, quel parti tirerons-nous de la converſation d'une Eſpagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun, & tu ſais, Julie, ce qu'il en eſt communément de nos Suiſſeſſes. Mais qu'on oſe paſſer pour peu galant & tirer les Françoiſes de cette forterеſſe, dont à la vérité elles n'aiment gueres à ſortir, on trouve

encore à qui parler en rase campagne, & l'on croit combattre avec un homme, tant elle sait s'armer de raison & faire de nécessité vertu. Quant au bon caractere, je ne citerai point le zele avec lequel elles servent leurs amis; car il peut regner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui soit de tous les pays; mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif: celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment leurs vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque assez commune qui semble être à la charge des femmes est qu'elles font tout en ce pays, & par conséquent plus de mal que de bien; mais ce qui les justifie est qu'elles font le mal poussées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je disois ci-devant que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux sexes: car la galanterie Françoise a donné aux femmes un pouvoir universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles; rien ne se fait que par elles ou pour elles; l'Olympe & le Parnasse, la gloire & la fortune sont également sous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime

qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en accorder; elles décident ſouverainement des plus hautes connoiſſances, ainſi que des plus agréables. Poëſie, Littérature, Hiſtoire, Philoſophie, Politique même, on voit d'abord au ſtyle de tous les livres qu'ils ſont écrits pour amuſer de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en hiſtoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un aſcendant naturel juſques ſur leurs maris, non parce qu'ils ſont leurs maris, mais parce qu'ils ſont hommes, & qu'il eſt convenu qu'un homme ne refuſera rien à aucune femme, fût-ce même la ſienne.

Au reſte, cette autorité ne ſuppoſe ni attachement ni eſtime, mais ſeulement de la politeſſe & de l'uſage du monde; car d'ailleurs, il n'eſt pas moins eſſentiel à la galanterie Françoiſe de mépriſer les femmes que de les ſervir. Ce mépris eſt une ſorte de titre qui leur en impoſe; c'eſt un témoignage qu'on a vécu aſſez avec elles pour les connoître. Quiconque les reſpecteroit paſſeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles ſe jugent avec tant d'équité que les honorer ſeroit être indigne de leur plaire, & la premiere qualité de l'homme à bonnes fortunes eſt d'être ſouverainement impertinent.

Quoi qu'il en ſoit, elles ont beau ſe piquer

de méchanceté; elles sont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi surtout leur bonté de cœur est utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires sont toujours repoussans & sans commisération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux femmes qu'on s'adresse pour avoir des graces; elles sont le recours des malheureux; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les consolent & les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel, & si quelques-unes font un infame commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuïtement à secourir le pauvre de leur bourse & l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent: mais comment connoître tout le monde dans un si grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire? A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce

ſont elles ſeules qui conſervent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit regner encore, & que ſans elles on verroit les hommes avides & inſatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, ſi je m'en étois tenu aux peintures des faiſeurs de romans & de comédies, leſquels voyent plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles ſe diſpenſent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les romans ſont peut-être la derniere inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſez corrompu pour que toute autre lui ſoit inutile; je voudrois qu'alors la compoſition de ces ſortes de livres ne fût permiſe qu'à des gens honnêtes, mais ſenſibles, dont le cœur ſe peignît dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fuſſent pas au deſſus des foibleſſes de l'humanité, qui ne montraſſent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fiſſent aimer en la peignant d'abord moins auſtere, & puis du ſein du vice les y ſuſſent conduire inſenſiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne ſuis en rien de l'opinion commune ſur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimément l'abord le plus enchanteur, les graces les plus

féduifantes, la coquetterie la plus rafinée, le fublime de la galanterie, & l'art de plaire au fouverain dégré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repouffante, leurs manieres fans modeftie. J'imagine que le cœur doit fe fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me perfuadera jamais qu'elles puiffent un moment parler de l'amour, fans fe montrer également incapables d'en infpirer & d'en reffentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à fe défier de leur caractere, elle les peint frivoles, rufées, artificieufes, étourdies, volages, parlant bien, mais ne penfant point, fentant encore moins, & dépenfant ainfi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge. Ce font des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du fens, de la raifon, de l'humanité, du bon naturel; elles font moins indifcrettes, moins tracaffieres que chez nous, moins peut-être que partout ailleurs. Elles font plus folidement inftruites & leur inftruction profite mieux à leur jugement. En un mot, fi elles me déplaifent par tout ce qui caractérife leur fexe qu'elles ont défiguré, je les eftime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles feroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Conclufion : fi Julie n'eût point exifté ; fi mon cœur eût pu fouffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtreffe ; mais je m'y ferois fait volontiers une amie, & ce tréfor m'eût confolé, peut-être, de n'y pas trouver les deux autres. (p)

LETTRE XXII.

A Julie.

DEPUIS ta lettre reçue, je fuis allé tous les jours chez M. Silveftre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu, & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage fept fois inutilement. Enfin la huitieme, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que fans payer le port, fans m'en informer, fans rien dire à perfonne, je fuis forti comme un étourdi, & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoiffois point, qu'au bout d'une demi-heure cherchant la rue de Tournon où je loge, je me fuis

(p) Je me garderai de prononcer fur cette lettre ; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprifent, & qui leur refufe les feules dont elles font cas, foit fort propre à être bien reçu d'elles.

trouvé dans le Marais, à l'autre extrêmité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'eſt la premiere fois que cela m'eſt arrivé le matin pour mes affaires; je ne m'en ſers même qu'à regret l'après-midi pour quelques viſites; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je ſerois bien fâché qu'un peu plus d'aiſance dans ma fortune me fît négliger l'uſage.

J'étois fort embarraſſé dans mon fiacre avec mon paquet; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une ſorte de volupté qui me laiſſe oublier la commodité dans les choſes communes, me la fait rechercher avec ſoin dans les vrais plaiſirs. Je n'y puis ſouffrir aucune ſorte de diſtraction, & je veux avoir du tems & mes aiſes pour ſavourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiette curioſité dont je n'étois pas le maître: je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faiſoit de l'une à l'autre. Ce n'eſt pas qu'à ſon volume, à ſon poids, au ton de ta lettre, je n'euſſe quelque ſoupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiſte & l'occaſion? Voilà ce que je ne conçois pas encore; c'eſt un miracle de l'amour; plus il

paſſe

passe ma raison, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaisirs qu'il me donne est celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'asseye hors d'haleine, je porte une main tremblante sur le cachet. O premiere influence du talisman! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me suis bientôt trouvé tellement oppressé, que j'ai été forcé de respirer un moment sur la derniere enveloppe .... Julie! .... O ma Julie! .... le voile est déchiré .... je te vois .... je vois tes divins attraits! Ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchissent .... charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il est prompt, qu'il est puissant, le magique effet de ces traits chéris! Non, il ne faut point comme tu prétends un quart-d'heure pour le sentir; une minute, un instant suffit pour arracher de mon sein mille ardens soupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur passé. Pourquoi faut-il que la joye de posséder un si précieux trésor soit mêlée d'une si cruelle amertume? Avec quelle violence il me rappelle des tems qui ne sont plus! Je crois en le voyant te revoir encore; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le ciel m'a donnés & ravis dans sa colere! Hélas, un instant

me défabufe ; toute la douleur de l'abfence fe ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a fufpendue, & je fuis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus fenfibles. Dieux! quels torrens de flammes mes avides regards puifent dans cet objet inattendu! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta préfence y faifoit naître! ô Julie, s'il étoit vrai qu'il pût tranfmettre à tes fens le délire & l'illufion des miens.... Mais pourquoi ne le feroit-il pas ? Pourquoi des impreffions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas auffi loin qu'elle? Ah, chere amante! où que tu fois, quoi que tu faffes au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre Amant adreffe à ta perfonne, ne fens-tu pas ton charmant vifage inondé des pleurs de l'amour & de la trifteffe? Ne fens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton fein, preffés, comprimés, accablés de mes ardens baifers? Ne te fens-tu pas embrafer toute entiere du feu de mes levres brûlantes ! .... Ciel, qu'entends-je? Quelqu'un vient.... Ah ferrons, cachons mon tréfor .... un importun! .... Maudit foit le cruel qui vient troubler des tranfports fi doux! ..... Puiffe-t-il ne jamais aimer .... ou vivre loin de ce qu'il aime!

LETTRE XXIII.

A Madame d'Orbe.

C'EST à vous, charmante coufine, qu'il faut rendre compte de l'opéra ; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ait gardé le fecret, je vois d'où lui vient cette curiofité. J'y fus une fois pour contenter la mienne ; j'y fuis retourné pour vous deux autres fois. Tenez m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bailler, y fouffrir, y périr pour votre fervice; mais y refter évcillé & attentif, cela ne m'eft pas poffible.

Avant de vous dire ce que je penfe de ce fameux théâtre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici ; le jugement des connoiffeurs pourra redreffer le mien fi je m'abufe.

L'opéra de Paris paffe à Paris pour le fpectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'eft, dit-on, le plus fuperbe monument de la magnificence de Louis quatorze. Il n'eft pas fi libre à chacun que vous le penfez de dire fon avis fur ce grave fujet. Ici l'on peut difputer de tout hors de la mufique & de l'opéra, il y a du danger à manquer de diffimulation fur ce feul point ; la mufique Françoife fe maintient

par une inquiſition très-ſévere, & la premiere choſe qu'on inſinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'eſt que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de ſi beau dans le reſte du monde que l'opéra de Paris. En effet, la vérité eſt que les plus diſcrets s'en taiſent, & n'oſent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y repréſente à grands fraix, non ſeulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que perſonne n'a jamais vues, & ſûrement Pope a voulu déſigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des dieux, des lutins, des monſtres, des rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joye, un feu, une gigue, une bataille & un bal.

Cet aſſemblage ſi magnifique & ſi bien ordonné eſt regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choſes qu'il repréſente. En voyant paroître un temple on eſt ſaiſi d'un ſaint reſpect, & pour peu que la déeſſe en ſoit jolie, le parterre eſt à moitié payen. On n'eſt pas ſi difficile ici qu'à la comédie françoiſe. Ces mêmes ſpectateurs qui ne peuvent revêtir un comédien de ſon perſonnage, ne peuvent à l'opéra ſéparer un acteur du ſien. Il ſemble que les eſprits ſe roidiſſent contre une illuſion raiſonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle

eſt abſurde & groſſiere ; ou peut-être que des dieux leur coûtent moins à concevoir que des héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penſer ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exiſter?

L'opéra n'eſt donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour ſe donner en ſpectacle au public ; ce ſont, il eſt vrai, des gens que le public paye & qui ſe donnent en ſpectacle; mais tout cela change de nature, attendu que c'eſt une Académie Royale de muſique, une eſpece de cour ſouveraine qui juge ſans appel dans ſa propre cauſe & ne ſe pique pas autrement de juſtice ni de fidélité. (*q*) Voilà, Couſine, comment dans certains pays l'eſſence des choſes tient aux mots, & comment des noms honnêtes ſuffiſent pour honorer ce qui l'eſt le moins.

Les membres de cette noble académie ne dérogent point. En revanche, ils ſont excommuniés, ce qui eſt préciſément le contraire de l'uſage des autres pays ; mais peut-être, ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénis. J'ai vu ſur le théâtre un chevalier moderne auſſi fier de ſon métier qu'autrefois l'infortuné Laberius fut hu-

(*q*) Dit en mots plus ouverts, cela n'en ſeroit que plus vrai; mais ici je ſuis partie, & je dois me taire. Par-tout où l'on eſt moins ſoumis aux loix qu'aux hommes, on doit ſavoir endurer l'injuſtice.

milié du sien (*r*), quoiqu'il le fit par force & ne récitât que ses propres ouvrages. Aussi l'ancien Labérius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la comédie françoise parmi la premiere noblesse du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du Peuple Romain qu'on parle à Paris de la majesté de l'opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui sur ce brillant spectacle; que je vous dise à présent ce que j'y ai vû moi-même.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion; cette gaine est le théâtre. Aux deux côtés, on pla-

(*r*) Forcé par le tyran de monter sur le théâtre, il déplora son sort par des vers très-touchans, & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce César si vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu soixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer chevalier Romain, j'y rentrerai ce soir vil Histrion. Hélas, j'ai vécu trop d'un jour. O fortune! s'il falloit me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeunesse & la vigueur me laissoient au moins une figure agréable: mais maintenant quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du peuple Romain? une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un sépulcre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom.* Le prologue entier qu'il récita dans cette occasion, l'injustice que lui fit César piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Cicéron d'insulter à son opprobre, la réponse fine & piquante que lui fit Laberius; tout cela nous a été conservé par Macrobe, & c'est à mon gré le morceau le plus curieux & le plus intéressant de toute sa compilation.

ce par intervalles des feuilles de paravent, fur lefquelles font groffiérement peints les objets que la fcene doit repréfenter. Le fond eft un grand rideau peint de même, & prefque toujours percé ou déchiré, ce qui repréfente des gouffres dans la terre ou des trous dans le ciel, felon la perfpective. Chaque perfonne qui paffe derriere le théâtre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une forte de tremblement de terre affez plaifant à voir. Le ciel eft repréfenté par certaines guenilles bleuâtres, fufpendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchiffeufe. Le foleil, car on l'y voit quelquefois, eft un flambeau dans une lanterne. Les chars des dieux & des déeffes font compofés de quatre folives encadrées & fufpendues à une groffe corde en forme d'efcarpolette; entre ces folives eft une planche en travers fur laquelle le dieu s'affeye, & fur le devant pend un morceau de groffe toile barbouillée, qui fert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le perfonnage fe démene & crie en branlant dans fon efcarpolette, l'enfument tout à fon aife. Encens digne de la divinité.

Comme les chars font la partie la plus confidérable des machines de l'opéra, fur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée

eſt compoſée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliçons. Le tonnerre eſt une lourde charrette qu'on promene ſur le ceintre, & qui n'eſt pas le moins touchant inſtrument de cette agréable muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-réſine qu'on projette ſur un flambeau; la foudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

Le théâtre eſt garni de petites trapes quarrées qui s'ouvrant au beſoin annoncent que les démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air ſuſpendus à des cordes, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent majeſtueuſement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'eſt quand les cordes ſont mal conduites ou viennent à rompre; car alors les eſprits infernaux & les dieux immortels tombent, s'eſtropient, ſe tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monſtres qui rendent certaines ſcenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui ſe promenent d'un air menaçant ſur le théâtre, & font voir à l'opéra les tentations de St. Antoine. Chacune de ces figures eſt animée par un

lourdaut de Savoyard, qui n'a pas l'esprit de faire la bête.

Voilà, ma Cousine, en quoi consiste à-peu-près l'auguste appareil de l'opéra, autant que j'ai pu l'observer du parterre à l'aide de ma lorgnette; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort cachés & produisent un effet imposant; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout spectateur non préoccupé. On assure pourtant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au service de l'opéra est inconcevable. L'orchestre & les chœurs composent ensemble près de cent personnes; il y a des multitudes de danseurs, tous les rôles sont doubles & triples (*s*), c'est-à-dire qu'il y a toujours un ou deux acteurs subalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés pour ne rien faire jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques représentations, les premiers acteurs, qui sont

(*s*) On ne sait ce que c'est que des doubles en Italie; le public ne les souffriroit pas; aussi le spectacle est-il à beaucoup meilleur marché, il en coûteroit trop pour être mal servi.

d'importans perſonnages, n'honorent plus le public de leur préſence; ils abandonnent la place à leurs ſubſtituts, & aux ſubſtituts de leurs ſubſtituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même ſpectacle. Chacun prend ſon billet comme à une loterie, ſans ſavoir quel lot il aura, & quel qu'il ſoit, perſonne n'oſeroit ſe plaindre; car, afin que vous le ſachiez, les nobles membres de cette académie ne doivent aucun reſpect au public; c'eſt le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette muſique; vous la connoiſſez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce ſont les cris affreux, les longs mugiſſemens dont retentit le théatre durant la réprésentation. On voit les actrices preſque en convulſion, arracher avec violence ces glapiſſemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le viſage enflammé, les vaiſſeaux gonflés, l'eſtomac pantelant; on ne ſait lequel eſt le plus déſagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts ſont autant ſouffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent, & ce qu'il y a de plus inconcevable eſt que ces hurlemens ſont preſque la ſeule choſe qu'applaudiſſent les ſpectateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des ſourds charmés de ſaiſir par-ci par-là quelques ſons perçans, & qui veulent engager les

aćteurs à les redoubler. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'on applaudit les cris d'une aćtrice à l'opéra comme les tours de force d'un bâteleur à la foire: la ſenſation en eſt déplaiſante & pénible; on ſouffre tandis qu'ils durent, mais on eſt ſi aiſe de les voir finir ſans accident qu'on en marque volontiers ſa joye. Concevez que cette maniere de chanter eſt employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les muſes, les graces, les amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicateſſe, & jugez de l'effet! Pour les diables, paſſe encore, cette muſique a quelque choſe d'infernal qui ne leur meſſied pas. Auſſi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du ſabbat ſont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'opéra françois.

A ces beaux ſons, auſſi juſtes qu'ils ſont doux, ſe marient très-dignement ceux de l'orcheſtre. Figurez-vous un charivari ſans fin d'inſtrumens ſans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de baſſes; choſe la plus lugubre, la plus aſſommante que j'aye entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu ſupporter une demi-heure ſans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une eſpece de pſalmodie, à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni meſure. Mais quand par hazard il ſe trouve quelque air un peu ſautillant, c'eſt un trépi-

gnement univerſel; vous entendez tout le parterre en mouvement ſuivre à grand'peine & à grand bruit un certain homme de l'orcheſtre (*t*). Charmés de ſentir un moment cette cadence qu'ils ſentent ſi peu, ils ſe tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour courir après la meſure (*u*) toujours prête à leur échapper; au lieu que l'Allemand & l'Italien qui en ſont intimément affectés la ſentent & la ſuivent ſans aucun effort, & n'ont jamais beſoin de la battre. Du moins Regianino m'a-t-il ſouvent dit que dans les opéra d'Italie où elle eſt ſi ſenſible & ſi vive on n'entend, on ne voit jamais dans l'orcheſtre ni parmi les ſpectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe muſical; les voix y ſont rudes & ſans douceur, les inflexions âpres & fortes, les ſons forcés & traînans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple: les inſtrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les cors, tous les hautbois, les chanteurs des rues, les violons de guinguettes, tout cela eſt d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne ſont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroît être

(*t*) Le bucheron.

(*u*) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la muſique françoiſe à la courſe d'une vache qui galope, ou d'une oye graſſe qui veut voler.

de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la musique : Milord Edouard prétend que les Anglois en ont aussi peu ; mais la différence est que ceux-ci le savent & ne n'en soucient gueres, au lieu que les François renonceroient à mille justes droits, & passeroient condamnation sur toute autre chose, plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la musique à Paris comme une affaire d'Etat, peut-être parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en soit, l'opéra de Paris pourroit être une fort belle institution politique, qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

Les ballets, dont il me reste à vous parler, sont la partie la plus brillante de cet opéra, & considérés séparément, ils sont un spectacle agréable, magnifique & vraiment théâtral ; mais ils servent comme partie constitutive de la piece, c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les opéra de Quinault ; vous savez comment les divertissemens y sont employés ; c'est à-peu-près de même, ou encore pis, chez ses successeurs. Dans chaque acte l'action est ordinairement occupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux acteurs assis, & que le parterre voit debout. Il

arrive de-là que les perſonnages de la piece ſont abſolument oubliés, ou bien que les ſpectateurs regardent les acteurs qui regardent autre choſe. La maniere d'amener ces fêtes eſt ſimple. Si le Prince eſt joyeux, on prend part à ſa joye, & l'on danſe: s'il eſt triſte, on veut l'égayer, & l'on danſe. J'ignore ſi c'eſt la mode à la cour de donner le bal aux rois quand ils ſont de mauvaiſe humeur: ce que je ſais par rapport à ceux-ci, c'eſt qu'on ne peut trop admirer leur conſtance ſtoïque à voir des gavotes ou écouter des chanſons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théâtre de leur couronne ou de leur ſort. Mais il y a bien d'autres ſujets de danſes; les plus graves actions de la vie ſe font en danſant. Les prêtres danſent, les ſoldats danſent, les dieux danſent, les diables danſent; on danſe juſques dans les enterremens, & tout danſe à propos de tout.

La danſe eſt donc le quatrieme des beaux arts employés dans la conſtitution de la ſcene lyrique: mais les trois autres concourent à l'imitation; & celui-là, qu'imite-t-il? Rien. Il eſt donc hors d'œuvre quand il n'eſt employé que comme danſe: car que font des menuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie? Je dis plus, il n'y feroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque choſe; parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indiſpenſable que celle du langage; & un opéra

où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contens d'introduire la danse comme partie essentielle de la scene lyrique, ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, & ils ont des opéras appellés ballets qui remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de sujets séparés que d'actes, & ces sujets sont liés entre eux par de certaines relations méthaphysiques dont le spectateur ne se douteroit jamais si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les saisons, les âges, les sens, les élémens; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danse, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination? Quelques-uns même sont purement allégoriques, comme le carnaval & la folie, & ce sont les plus insupportables de tous; parce qu'avec beaucoup d'esprit & de finesse, ils n'ont ni sentimens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner prise à la musique, flatter le cœur, & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus ballets l'action se passe toujours en chant, la danse interrompt toujours l'action ou ne s'y trouve que par occasion & n'imite rien. Tout ce qu'il arrive,

c'eſt que ces ballets ayant encore moins d'intérêt que les tragédies, cette interruption y eſt moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en feroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des auteurs pour empêcher que la danſe ne laſſe eſt de faire enſorte que la piece ennuye.

Ceci me mene inſenſiblement à des recherches ſur la véritable conſtitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre & qui me jetteroient loin de mon ſujet; j'en ai fait une petite diſſertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez cauſer avec Regianino. Il me reſte à vous dire ſur l'opéra françois que le plus grand défaut qui j'y crois remarquer eſt un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en repréſentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, eſt auſſi bien placé dans un poëme épique que ridiculement ſur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, ſi je ne l'avois vu, qu'il ſe trouvât des artiſtes aſſez imbécilles pour vouloir imiter le char du ſoleil, & des ſpectateurs aſſez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un ſpectacle auſſi ſuperbe que l'opéra pouvoit l'ennuyer à ſi grands fraix. Je le conçois bien moi qui ne ſuis pas un La Bruyere, & je ſoutiens que pour tout homme qui n'eſt pas dépourvu du goût des beaux-arts, la muſique fran-

françoise, la danse & le merveilleux mêlés ensemble feront toujours de l'opéra de Paris le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne soient très-en état de connoître la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuse plus que bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaisir de la critique les dédommage de l'ennui du spectacle, & il leur est plus agréable de s'en moquer quand ils n'y sont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y sont.

LETTRE XXIV.

De Julie.

OUI, oui, je le vois bien; l'heureuse Julie t'est toujours chere. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, se fait sentir dans ta derniere lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le sort a beau nous séparer, pressons nos cœurs l'un contre l'autre, conservons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'absence & du désespoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne serve qu'à le resserrer sans cesse.

Mais admire ma simplicité; depuis que j'ai reçu cette Lettre, j'éprouve quelque chose des

charmans effets dont elle parle, & ce badinage du talifman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laiffe pas de me féduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour quand je fuis feule un treffaillement me faifit comme fi je te fentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je fuis fi folle que je crois fentir l'impreffion des careffes que tu lui fais & des baifers que tu lui donnes: ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illufions! ô chimeres, dernieres reffources des malheureux! Ah, s'il fe peut, tenez-nous lieu de réalité? Vous êtes quelque chofe encore à ceux pour qui le bonheur n'eft plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y fuis prife pour avoir ce portrait, c'eft bien un foin de l'amour; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fît des miracles, ce n'eft pas celui-là qu'il auroit choifi. Voici le mot de l'énigme. Nous eûmes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant d'Italie; il avoit des lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui eft arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occafion pour avoir le portrait de ma Coufine; je voulus l'avoir auffi. Elle & ma mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit fecrettement une feconde copie. Enfuite fans m'embarraffer de copie ni d'original, je choifis fubtilement le plus

reſſemblant des trois pour te l'envoyer. C'eſt une friponnerie dont je ne me ſuis pas fait un grand ſcrupule; car un peu de reſſemblance de plus ou de moins n'importe gueres à ma mere & à ma couſine; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne ſeroient une eſpece d'infidélité d'autant plus dangereuſe que mon portrait ſeroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce ſoit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reſte, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus ſoigneuſement vêtue; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il eſt. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajuſtement n'a point été pris ſur le mien; que le peintre a tout fait de ſa grace, & qu'il a orné ma perſonne des ouvrages de ſon imagination.

LETTRE XXV.

A Julie.

Il faut, chere Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus ſi ſenſible; mais au contraire avec le regret d'un homme abuſé par un faux eſpoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace

& de la beauté, même de la tienne; il eſt aſſez reſſemblant & peint par un habile homme, mais pour être content, il faudroit ne te pas connoître.

La premiere choſe que je lui reproche eſt de te reſſembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être inſenſible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux ſentiment qui les vivifie; & ſans lequel, tout charmans qu'ils ſont, ils ne feroient rien. C'eſt dans ton cœur, ma Julie, qu'eſt le fard de ton viſage & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'inſuffiſance de l'art; mais c'eſt au moins la faute de l'artiſte de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de fineſſe au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines ſous la peau, à peu près comme dans ces fleurs d'iris que nous conſidérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues eſt trop près des yeux, & ne ſe fond pas délicieuſement en couleur de roſe vers le bas du viſage comme ſur le modele. On diroit que c'eſt du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'eſt pas peu de choſe, car il te rend l'œil moins doux & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui fe cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'ofois réchauffer quelquefois de la mienne? Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & férieux qui change tout-à-coup à ton moindre fourire, & porte au cœur je ne fais quel enchantement inconnu, je ne fais quel foudain raviffement que rien ne peut exprimer. Il eft vrai que ton portrait ne peut paffer du férieux au fourire. Ah! c'eft précifément de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les inftans de ta vie.

Paffons au peintre d'avoir omis quelques beautés; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton vifage, c'eft d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache imperceptible que tu as fous l'œil droit, ni celle qui eft au cou du côté gauche. Il n'a point mis.... ô Dieux, cet homme étoit-il de bronze? .... Il a oublié la petite cicatrice qui t'eft reftée fous la levre. Il t'a fait les cheveux & les fourcils de la même couleur, ce qui n'eft pas: Les fourcils font plus châtains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda tefta, occhi azurri, e bruno ciglio.

Il a fait le bas du vifage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere finuofité qui féparant le menton des joues, rend leur con-

tour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en fais fort mauvais gré; car ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amoureux, mais de toi toute entiere telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur se soucie aussi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajustement, je le passerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure est trop chargée; on me dira qu'il n'y a que des fleurs: Hé-bien ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaisane, & où ta Cousine dit que je dansois en philosophe? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue tresse de tes cheveux roulée autour de ta tête & rattachée avec une aiguille d'or, à la maniere des villageoises de Berne. Non, le soleil orné de tous ses rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & sûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de sa vie. C'est ainsi, ma Julie, que tu dois être coëffée; c'est l'or de tes cheveux qui doit parer ton visage, & non cette rose qui les cache & que ton teint flétrit. Dis à la Cousine, car je reconnois ses soins & son choix, que ces

fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne font pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur passer de suppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buste, il est singulier qu'un amant soit là-dessus plus févere qu'un pere, mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec assez de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour! ces secrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois, je le crois! Ah! s'il eût apperçu le moindre de ces charmes voilés, ses yeux l'eussent dévoré, mais sa main n'eût point tenté de les peindre; pourquoi faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer? Ce n'est pas seulement un défaut de bienséance, je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le désordre de ton sein; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître; il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder, & quand sa main ardente ose dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies & non que tu l'exposes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-dessus le dessein de le réformer selon mes idées.

Je les ai communiquées à un peintre habile, & fur ce qu'il a déja fait, j'efpere te voir bientôt plus femblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous effayons les changemens fur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les tranfporte fur l'original que quand nous fommes bien fûrs de leur effet. Quoique je deffine affez médiocrement, cet artifte ne peut fe laffer d'admirer la fubtilité de mes obfervations; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte eft un maître plus favant que lui. Je lui parois auffi quelquefois fort bifarre: il dit que je fuis le premier amant qui s'avife de cacher des objets qu'on n'expofe jamais affez au gré des autres, & quand je lui réponds que c'eft pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de foin, il me regarde comme un fou. Ah! que ton portrait feroit bien plus touchant, fi je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton vifage, & d'y peindre à la fois ta modeftie & tes attraits! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y vo yoit que c ux qu'avoit fuppofé le peintre, & le fpectateur ému les fuppofera tels qu'ils font. Je ne fais quel enchantement fecret regne dans ta perfonne; mais tout ce qui la touche femble y participer; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte.

te. On ſent, en regardant ton ajuſtement que c'eſt par-tout le voile des graces qui couvre la beauté: & le goût de ta modeſte parure ſemble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recele.

LETTRE XXVI.

A Julie.

JULIE! ô Julie! ô toi qu'un tems j'oſois appeller mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom! la plume échappe à ma main tremblante; mes larmes inondent le papier; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écrire; je ne puis ni me taire ni parler! Viens, honorable & chere image, viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte & briſé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton abſence m'a laiſſé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même! Quelque abject que j'aille être à tes yeux, je le ſuis cent fois plus aux miens propres; car en me voyant tel que je ſuis, ce qui m'humilie le plus encore, c'eſt de te voir, de te ſentir au fond de mon cœur, dans un lieu déſormais ſi peu digne de toi, & de ſonger que le ſouvenir

des plus vrais plaisirs de l'amour n'a pu garantir mes sens d'un piege sans appas, & d'un crime sans charmes.

Tel est l'excès de ma confusion qu'en recourant à ta clémence, je crains même de souiller tes regards sur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaste, un récit que j'épargnerois à ta modestie, s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens; je suis indigne de tes bontés, je le sais; je suis vil, bas, méprisable; mais au moins je ne serai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abuser un seul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuses qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'est arrivé. Il sera aussi sincere que mon regret; c'est tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoissance avec quelques officiers aux gardes & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne sais quels faux airs qui ne sont pas faits pour eux. Ils se moquoient à leur tour de me voir conserver dans Paris la simplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manieres pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & résolurent de me faire changer de ton à quelque

prix que ce fût. Après plusieurs tentatives qui ne réussirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, & qui sur le bruit de ma sagesse avoit, disoient-ils, envie de faire connoissance avec moi. Assez sot pour donner dans ce persifflage, je leur représentai qu'il seroit mieux d'aller premiérement lui faire visite; mais ils se moquerent de mon scrupule, me disant que la franchise suisse ne comportoit pas tant de façon & que ces manieres cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier; ce que je n'avois encore observé nulle part. En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtresse de la maison me parut jolie, quoiqu'un peu passée; d'autres femmes à-peu-près du même âge, & d'une semblable figure étoient avec elle; leur parure assez brillante avoit plus d'éclat que de goût; mais j'ai déja remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut gueres juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens se passerent à peu près comme partout; l'usage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjoue-

ment avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout-à-fait de même sitôt que la conversation devint générale & sérieuse. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eût pas été familier, & pour la premiere fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matiere aisée, elles se jetterent sur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant ouï parler de M. le Colonel; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'usage est d'appeller les gens par leur nom plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bientôt place à des manieres plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant sans y penser un ton de familiarité peu décente, on chuchotoit, on sourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maison me questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit guere propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur,

& réfolus d'employer à connoître cet ordre de femmes, la feule occafion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques ; elles avoient fi peu d'idée de leur état préfent, fi peu de prévoyance pour l'avenir, & hors du jargon de leur métier, elles étoient fi ftupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaifir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en reffentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : A cela près, je n'entendis fortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient fupporter une fociété fi dégoûtante. C'eût été leur impofer une peine cruelle à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choififfoient eux-mêmes.

Cependant le foupé fe prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les difcours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes, & les femmes tâchoient d'exciter par le défordre de leur ajuftement les defirs qui l'auroient dû caufer. D'abord, tout cela ne fit fur moi qu'un effet contraire & tous leurs efforts pour me féduire ne fervoient qu'à me rebuter. Douce pudeur! difois-je en moi-même, fuprême volupté de l'amour; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, fi el-

les connoissoient ton empire elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossiere impudence de ces créatures & de leurs équivoques licentieuses à ces regards timides & passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grace, & de sentiment, dont .... je n'osois achever; je rougissois de ces indignes comparaisons .... je me reprochois comme autant de crimes les charmans souvenirs qui me poursuivoient malgré moi.... En quels lieux osois-je penser à celle.... Hélas ! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chere image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échaufferent insensiblement; mes deux voisines ne cessoient de me faire des agaceries qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang froid. Je sentis que ma tête s'embarrassoit; j'avois toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'avisai de la boire pure. Alors seulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'auroient attiré que des railleries; je cessai de boire. Il



H. Gravelot inv. N. v. Frankendaal sc.

La honte et les remords vengent l'amour outragé.

n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivreſſe ne tarda pas à m'ôter le peu de connoiſſance qui me reſtoit. Je fus ſurpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même inſtant le déſeſpoir de me ſentir auſſi coupable que je pouvois l'être...

J'ai fini ce récit affreux ; qu'il ne ſouille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement, j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que ſoit mon châtiment, il me ſera moins cruel que le ſouvenir de mon crime.

LETTRE XXVII.

Réponſe.

RASSUREZ-VOUS ſur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'eſt pas moi, c'eſt vous que vous avez offenſé par un déſordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en ſuis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites eſt le ſeul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougiſſez, vous vous trouvez bien plus coupable

que vous ne l'êtes; & je ne vois gueres en cette occasion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur est d'avoir pris une mauvaise route en entrant dans le monde; plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois en frémissant que vous êtes perdu si vous ne revenez sur vos pas. Vous vous laissez conduire insensiblement dans le piege que j'avois craint. Les grossieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous séduire, mais la mauvaise compagnie a commencé par abuser votre raison pour corrompre votre vertu, & fait déja sur vos mœurs le premier essai de ses maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris; il est aisé de juger de vos sociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations; vous avez continué sur le même ton, & mon déplaisir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les sarcasmes d'un petit-maître, plutôt que pour les relations d'un philosophe, & l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi! vous pensez étu-

dier les hommes dans les petites manieres de quelques cotteries de précieufes ou de gens défœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de foin des ufages & des bienféances qui n'exifteront plus dans dix ans d'ici, tandis que les refforts éternels du cœur humain, le jeu fecret & durable des paffions échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre fur les femmes, qu'y trouverai-je qui puiffe m'apprendre à les connoître ? Quelque defcription de leur parure, dont tout le monde eft inftruit ; quelques obfervations malignes fur leur maniere de fe mettre & de fe préfenter, quelque idée du défordre d'un petit nombre, injuftement généralifée ; comme fi tous les fentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allaffent en caroffe & aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'inftruife folidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractere, & n'eft-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme fage ait oublié ce qui regarde les foins domeftiques & l'éducation des enfans ? La feule chofe qui femble être de vous dans toute cette Lettre, c'eft le plaifir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre juftice au fexe en général ; & dans quel pays du

monde la douceur & la commisération ne sont-elles pas l'aimable partage des femmes ?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'eussiez consulté que des gens sensés ! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soins à conserver votre jugement, alliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeunesse inconsidérée, qui ne cherche dans la société des sages qu'à les séduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumieres & de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre & redevenir enfant. Ainsi vous vous dégradez en pensant vous assortir, & c'est vous mettre au dessous de vous-même, que ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une maison déshonnête ; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amusemens. Quant au pro-

jet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zele que de prudence; si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une seconde faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vos excuses là-dessus sont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'én dédire!* comme s'il y avoit quelque espece de bienséance en de pareils lieux, ou que la bienséance dût jamais l'emporter sur la vertu, & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire! Quant à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien, l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui sait lire dans votre cœur; c'est la honte qui vous retint. Vous craignites qu'on ne se moquât de vous en sortant: Un moment de huée vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous exposer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous suivites en cette occasion? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du

blâme. Tel vaincroit les tentations qui ſuccombe aux mauvais exemples; tel rougit d'être modeſte & devient effronté par honte, & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes inclinations. Voilà ſur-tout de quoi vous avez à préſerver le vôtre; car quoi que vous faſſiez, la crainte du ridicule que vous mépriſez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une âme auſſi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous ſavez mieux que moi, je me contenterai de vous propoſer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus ſûr, peut-être, que tous les raiſonnemens de la philoſophie. C'eſt de faire dans votre eſprit une légere tranſpoſition de tems, & d'anticiper ſur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux ſoupé vous vous fuſſiez fortifié contre un inſtant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame alloit être ſi ôt que vous ſeriez dans la rue; ſi vous vous fuſſiez repréſenté le contentement intérieur d'échapper aux pieges du vice, l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaiſir que vous eût donné la conſcience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même; eſt-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté

fur une répugnance d'un inftant, à laquelle vous n'euffiez jamais cédé fi vous en aviez envifagé les fuites? Encore, qu'eft-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries de gens dont l'eftime n'en peut avoir aucun? Infailliblement cette réflexion vous eût fauvé pour un moment de mauvaife honte une honte beaucoup plus jufte, plus durable, les regrets, le danger, & pour ne vous rien diffimuler, votre amie eût verfé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette foirée pour votre fonction d'obfervateur? Quel foin! quel emploi! que vos excufes me font rougir de vous! Ne ferez-vous point auffi curieux d'obferver un jour les voleurs dans leurs cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévalifer les paffans? Ignorez-vous qu'il y a des objets fi odieux qu'il n'eft pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut fupporter le fpectacle du vice? Le fage obferve le défordre public qu'il ne peut arrêter; il l'obferve, & montre fur fon vifage attrifté la douleur qu'il lui caufe; mais quant aux défordres particuliers, il s'y oppofe ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorifent de fa préfence. D'ailleurs, étoit-il befoin de voir de pareilles fociétés pour juger de ce qui s'y paffe & des difcours qu'on y tient? Pour moi, fur leur feul objet plus que fur le peu que vous m'en avez dit, je

devine aisément tout le reste, & l'idée des plaisirs qu'on y trouve, me fait connoître assez les gens qui les cherchent.

Je ne sais si votre commode philosophie adopte déja les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux; mais j'espere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie; comme si les deux sexes étoient sur ce point de natures différentes, & que dans l'absence ou le célibat, il fallût à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mene pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déja corrompu. Au contraire, la pureté se soutient par elle-même; les desirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet,

celle-ci ſera la derniere; car à quel titre eſpérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refuſé à l'honnêteté, à l'amour & à la raiſon ?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des deſcriptions graves & judicieuſes ; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le ſens & la raiſon ſont par-tout ſacrifiés à un certain tour plaiſant, fort éloigné de votre caractere. Je ne ſais comment vous avez fait ; mais depuis que vous vivez dans le ſéjour des talens, les vôtres paroiſſent diminués ; vous aviez gagné chez les payſans, & vous perdez parmi les beaux-eſprits. Ce n'eſt pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoiſſances que vous y avez faites; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mêlange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens ſenſés qui le connoiſſent par une longue expérience & de paiſibles obſervations, non de jeunes étourdis qui n'en voyent que la ſuperficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris eſt plein de ſavans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le ſujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & ſtudieux vont courant comme vous de maiſon en maiſon, de cotterie en cotterie, pour amuſer les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philoſo-

phie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainsi leur état, proftituer leurs talens & foutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, fûrement plufieurs ne le font point, & c'eft ceux-là que vous devez rechercher.

N'eft-il pas fingulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne foit plein pour vous que de gens de condition ; que ceux de votre état foient les feuls dont vous ne parliez point ; comme fi les vains préjugés de la nobleffe ne vous coûtoient pas affez cher pour les haïr, & que vous cruffiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui font peut-être l'ordre le plus refpectable du Pays où vous êtes ? Vous avez beau vous excufer fur les connoiffances de Milord Edouard : avec celles-là vous en euffiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter, qu'il eft toujours aifé de defcendre, & de votre propre aveu c'eft le feul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier fa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui repréfentent toujours, c'eft ne voir que des comédiens.

Je voudrois que votre curiofité allât plus loin encore. Pourquoi dans une ville fi riche le bas peuple eft-il fi miférable, tandis que la mi-

misere extrême eſt ſi rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires? Cette queſtion, ce me ſemble, eſt bien digne de vos recherches; mais ce n'eſt pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la réſoudre. C'eſt dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde; mais le ſage en apprend les miſeres dans la chaumiere du pauvre. C'eſt-là qu'on voit ſenſiblement les obſcures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle: C'eſt-là qu'on s'inſtruit par quelles iniquités ſecretes le puiſſant & le riche arrachent un reſte de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah, ſi j'en crois nos vieux militaires que de choſes vous apprendriez dans les greniers d'un cinquieme étage, qu'on enſevelit ſous un profond ſecret dans les hôtels du fauxbourg St. Germain, & que tant de beaux parleurs feroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, ſi tous les malheureux qu'ils ont faits ſe préſentoient pour les démentir!

Je ſais qu'on n'aime pas le ſpectacle de la miſere qu'on ne peut ſoulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuſe de ſecourir; mais ce n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés, & il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main. Les conſolations, les conſeils, les ſoins, les amis,

la protection font autant de ressources que la commisération vous laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la Tyrannie au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voilà, mon ami, comment on tire parti du présent en s'instruisant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que quand les lumieres acquises nous resteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le tems employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui ga-

fantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés, & comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, vous sentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus éleve & nourrit le génie; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source, & à nous éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchise de l'amitié dans la situation critique où vous me paroissez être; de peur qu'un second pas vers le désordre ne vous y plongeât enfin sans retour, avant que vous eussiez le tems de vous reconnoître. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & sincere confession m'a touchée; car je sens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conséquent combien celle de votre santé vous pesoit sur le cœur. Une erreur involontaire se pardonne & s'oublie aisément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuser deux fois en pareil cas, ne s'est pas même abusé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec soin sur ta santé, je t'en conjure, & songe qu'il ne doit rester aucune trace d'un crime que j'ai pardonné

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de plusieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes censures sur les matieres & le stile de vos observations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de sujets importans, & me paroissent pleines de réflexions graves & judicieuses. Mais en revanche, il est clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma Cousine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est ce me semble assez mal honorer vos leçons que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens; & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'est guere du ressort des femmes, & mon Oncle nous en a tant ennuyées que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'est pas, non plus, à vous parler franchement, l'étude à la laquelle je donnerois la préférence; son utilité est trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ses lumieres sont trop sublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement sous lequel le ciel m'a fait naître, je me soucie peur de

favoir s'il en est de meilleurs. De quoi me ferviroit de les connoître, avec si peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contristerois-je mon ame à considérer de si grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'est permis de soulager? Mais je vous aime; & l'intérêt que je ne prends pas aux sujets, je le prends à l'Auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, & fiere d'un mérite si digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'esprit qu'il m'en faut pour sentir le vôtre. Ne me refusez donc pas le plaisir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que si le Ciel unissoit nos destinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penser avec vous?

LETTRE XXVIII.

De Julie.

TOUT est perdu! Tout est découvert! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au soir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere seule peut les avoir sur-

prifes. Si mon pere les voit, c'eft fait de ma vie! Eh, que ferviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer.... Ah Dieu! ma mere m'envoye appeller. Où fuir? Comment foutenir fes regards? Que ne puis-je me cacher au fein de la terre! .... Tout mon corps tremble, & je fuis hors d'état de faire un pas .... la honte, l'humiliation, les cuifans reproches .... j'ai tout mérité, je fupporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere éplorée.... ô mon cœur, quels déchiremens! .... Elle m'attend; je ne puis tarder davantage .... elle voudra favoir.... il faudra tout dire .... Regianino fera congédié. Ne m'écris plus jufqu'à nouvel avis.... qui fait fi jamais.... je pourrois .... quoi, mentir? .... mentir à ma mere .... Ah, s'il faut nous fauver par le menfonge, adieu, nous fommes perdus!

Fin du Tome I & de la Seconde Partie.

